

EARTH O DAWN™

Christopher Kubasik

Souvenirs empoisonnés



L'ÉVEIL DE LA MAGIE



SOUVENIRS EMPOISONNÉS

EARTHDAWN
AU FLEUVE NOIR

1. L'Anneau de la Mélancolie
2. La voix de la sorcière
3. Souvenirs empoisonnés
par Christopher Kubasik



SOUVENIRS EMPOISONNÉS

par

CHRISTOPHER KUBASIK

FLEUVE NOIR

Titre original :
Poisoned Memories

Traduit de l'américain par
Michèle Zachayus

Collection dirigée par Patrice Duvic
et
Jacques Goimard

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1994, FASA.

© 1997 by Le Fleuve Noir pour la traduction en langue française

ISBN : 2-265-06249-9

Pour Hannah et David, qui m'ont aidé tout au long...

Et pour Sam Lewis, qui m'a laissé écrire la trilogie Earthdawn avec toute la marge de manœuvre que je voulais. Les patrons sont rarement présents, de nos jours, mais lui était toujours à la barre pour moi.

Merci, Sam.

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

Au coin de la cheminée, Samael acheva de lire à haute voix la lettre de leur mère. Son frère jumeau, Torran, l'avait écouté.

En cette saison des pluies, l'air s'était rafraîchi. Comme si les jeunes gens n'avaient pas assez froid, les dernières révélations maternelles achevèrent de leur glacer les sangs.

Sur une table basse, ils avaient posé leurs verres de vin de riz à demi vides. Les flammes caressaient leurs visages, sombres et pensifs.

Seules des cicatrices différentes permettaient de distinguer les jumeaux.

Les six nuits précédentes, Torran avait complété son équipement de guerrier, acquis auprès des elfes de Grand-Foire, une ville sise près des montagnes de Throal.

Samael portait un pantalon de coton et une chemise rouge et vert. Conteur de profession, ces coloris rehaussaient son costume de scène.

Le bois sombre qui décorait l'intérieur de la maison, les flammes mourantes de l'âtre et les sinistres nouvelles conspiraient à déprimer le jeune homme, pourtant d'un naturel joyeux.

Chez Samael, l'entrain était autant une armure que le cuir et le fer pour son frère.

Entre leurs murs, aux teintes tirant sur le rouge, les jeunes gens se sentaient protégés du monde extérieur. Quand ils avaient dressé les plans de leur futur logis et choisi les matériaux, payés rubis sur ongle avec le fruit de leurs aventures, ils s'étaient tacitement entendus sur la nécessité d'ériger des cloisons imposantes.

Sans savoir pourquoi, ils se sentaient hantés, traqués...

Par qui ? Par quoi ?

Ils n'en avaient pas la moindre idée. Ils évitaient même d'en parler.

Chaque nuit, ils éprouvaient les mêmes angoisses.

Il n'y avait pas d'issue.

— Nous aurions dû commencer par la fin, lâcha Torran d'une voix rauque. Je te l'avais dit.

— Ce n'était pas ce qu'elle voulait, répliqua Samael, pliant les feuillets.

— Pourquoi a-t-elle noirci des pages et des pages ?

— Elle désirait que nous comprenions mieux ce qui s'était passé.

Torran effleura les cicatrices qui marquaient son visage, comme pour se familiariser avec.

— Pourquoi a-t-elle gardé le silence tant d'années ?

Samael reprit son verre de vin.

— Je l'ignore... Sans doute n'étions-nous pas prêts à affronter la vérité. Peut-être voulait-elle nous épargner des souffrances supplémentaires.

Torran agrippa le pommeau de son épée, posée sur ses genoux.

— *Il est toujours là ! Il réclame notre visite !* (Le jeune homme se leva et alla vers la cheminée.) *Il est fou !*

— Sans doute.

Torran fit volte-face, furieux. Son frère n'y prêta aucune attention. Il connaissait par cœur ses réactions.

— *Sans doute !* Ne viens-tu pas de lire cette lettre comme moi ? s'insurgea l'adepte guerrier. Que te

faut-il de plus ? C'est pourtant simple : il est fou à lier !

— Le dragon Crêtombre, qui nous a également écrit, a parlé de notre père en termes fort élogieux.

— Les dragons sont des créatures imprévisibles et sanguinaires. Si l'envie les prend, ils te déchiquetteront comme un rien, juste pour s'amuser ! Père et lui ont dû s'entendre comme larrons en foire ! Je n'arrive pas à réaliser... Peut-être notre mère a-t-elle menti ?

— Non. Tu le sais aussi bien que moi.

— *Sans doute !*

— Interroge ton cœur, ta conscience... A présent que Releana a levé le voile, ne revois-tu pas notre père penché sur nous pour mieux nous marquer à coups de couteau ?

Samael fut pris de tremblements.

— Si ! répondit-il de mauvaise grâce.

Le silence retomba.

— Iras-tu, Torran ?

— Non. Et toi non plus !

— J'irai.

— C'est un vieil homme. Il nous a trahis et abandonnés. Il..

— Je partirai demain matin. Si tu changes d'avis...

Torran posa une main sur son épaule. Ils étaient de vrais jumeaux, mais le guerrier s'était toujours plu à se considérer comme l'aîné. Il se faisait fort de protéger son cadet, rêveur et plus fragile. Samael avait du mal à établir des priorités, à mesurer le danger qui guettait les idéalistes...

— N'y va pas, insista Torran, très grave.

— Ecoute, c'est notre père. Il veut nous voir. Je n'ai pas peur, mentit Samael pour le rassurer.

— Je sais. Reste avec moi.

— Mais je veux le voir !

— Pourquoi ?

— Il a des choses à dire. Mon métier, c'est *aussi* de savoir écouter.

— Quel idiot tu peux faire ! lâcha Torran, avec une exaspération affectueuse.

— Oui... J'role veut nous dire quelque chose.

— Qu'est-ce qui t'oblige à l'écouter ?

— Je suis sûr qu'il a une *bonne* histoire à raconter. Après tout, je lui dois sans doute mon talent de conteur.

— Et moi ? Qu'ai-je hérité de lui ? (Samael ne souffla mot. Torran baissa les yeux sur son épée.) Et s'il cherche encore à nous nuire ?

— Je le tuerai.

CHAPITRE II

Dans sa missive, Crêtombe avait indiqué où chercher J'role : au sud-ouest de Kratas, au cœur de la jungle.

Il vivait en ermite dans une étrange pyramide.

Les arbres, les fleurs et les lianes mêlés constituaient les cloisons. Le tout était un ensemble de pièces imbriquées les unes dans les autres. Certaines ailes de l'édifice poussaient selon des angles bizarres, se rattachant aux branches maîtresses d'autres arbres.

Samael recula pour avoir une meilleure vue d'ensemble. C'était plus grand qu'il n'avait cru de prime abord. Plus le regard s'élevait, plus les pièces s'élargissaient.

On eût dit une colline, faite de bois vivant.

Le jeune homme repéra un escalier en colimaçon sans main courante qui semblait grimper au faite des arbres.

Il se souvint de l'obsession paternelle des étoiles et de leur mystère. Crêtombe et leur mère en avaient parlé. Au sommet de sa pyramide végétale, J'role devait scruter le firmament.

Le temps était maussade. L'épais treillis de la jungle abritait Samael de la pluie, tamisant la lumière du jour, désormais d'un étrange gris-vert. Dans ce cré-

puscule onirique, les objets perdaient de leurs couleurs et de leur substance.

Dans le tronc de l'arbre-maître où J'role avait élu domicile, une porte moussue avait été taillée.

Pour un peu, le voyageur l'aurait presque vue onduler. Il chassa la vision, fruit d'une imagination exacerbée.

Jusqu'à quel point héritait-on de ses parents ? Samael frissonna. Son épée magique, *Singer*, battait son flanc, rassurante.

Il frappa à la porte et attendit.

Sans hâte inutile, le maître des lieux vint ouvrir.

Vieux et décharné, J'role se découpa dans l'encadrement. Dans son visage ravagé par les ans, les yeux avaient encore la clarté et la pureté des étoiles.

Il n'avait aucune cicatrice.

Intrigué, J'role dévisagea son jeune visiteur. A l'intérieur du curieux logis, Samael aperçut un bric-à-brac dément. Des cartes du ciel couvraient les murs ; poussiéreuses, des pièces d'or et d'argent traînaient par terre. A quoi servaient ces trésors auxquels personne ne touchait, songea Samael ? D'évidence, au fin fond de la jungle, J'role n'avait aucun besoin d'argent ou d'objets précieux.

Mais... *voleur un jour, voleur toujours*, disait-on.

Non sans raison.

Manifestement, le vieil homme ne guérirait jamais de ses impulsions. C'était plus fort que lui.

Des dizaines d'araignées couraient sur leurs toiles, sans doute excitées par l'irruption d'une autre forme de vie, après des années d'attente. Des chaises et des tables s'empilaient dans un coin. Les marches encombrées de parchemins, un escalier menait à l'étage supérieur.

Le cauchemar qui avait hanté les jumeaux durant près de trente ans se dressait à présent en chair et en os devant Samael. La vue de J'role ravivait des souvenirs restés trop longtemps enfouis.

Pris de panique, le jeune homme faillit prendre ses jambes à son cou.

Non qu'il craignît pour sa vie, mais pour sa raison.

Que faisait-il là ? Que pouvait-il dire à ce vieillard décharné ?

J'role reconnut enfin son fils en ce jeune homme hésitant, et lui fit signe d'entrer.

Après un échange de politesses gauches, l'ermite demanda à voir Torran. Samael expliqua qu'il ne viendrait pas.

Pas plus que Releana.

J'role fut fort déçu. Néanmoins, il offrit du thé à son fils ; tous deux s'installèrent au coin d'unâtre, le plus naturellement du monde.

Samael garda son épée sur ses genoux. A la remarque que fit son père, il sourit.

J'role comprit. Avant le temps de la tendresse, il devrait briser la barrière, bien compréhensible, de la méfiance.

— Tu voulais nous dire quelque chose ? lança Samael.

J'role se racla la gorge.

DEUXIÈME PARTIE

**JEUNE GARÇON
VIEUX MAGICIEN**

CHAPITRE PREMIER

Debout sur la plate-forme que j'avais construite au sommet des arbres, je contemplais les étoiles, pures et parfaites. Leur ballet obéissait à une logique supérieure. Au contraire de nos pensées chaotiques, elles respectaient des schémas aussi majestueux qu'intelligibles.

Comprendre et cartographier les étoiles est possible.

Cette occupation fascinante tenait mes démons en échec et m'apaisait. Calé devant mon pupitre, à ciel ouvert, je travaillais consciencieusement à mes cartes.

Les étoiles filantes ? C'étaient les pensées vagabondes de l'univers.

Une nuit, consterné, j'en vis trois d'affilée. Depuis des années, je n'étais plus maître de moi-même ; si les étoiles n'étaient plus fiables, où allait-on ?

Le phénomène me mit mal à l'aise..

Un craquement insolite flotta jusqu'à mes oreilles. Dans la jungle, on apprend à repérer les moindres bruits. De cette attention de tous les instants dépend la survie.

Un tigre en chasse ? Un tel prédateur ne fait pas craquer de brindilles.

Des gens ? M'avait-on retrouvé ?

J'entendis des voix, des imprécations...

— Non ! Je vous en prie ! cria un enfant.

J'eus la chair de poule. Un gosse traqué, la nuit dans la jungle...

Je devais agir, tenter de le secourir.

Mais... serais-je pire que ses ravisseurs ? Depuis que je vous avais mutilés, je n'avais plus attaqué de gamins.

Néanmoins, les serpents du mal ondulaient toujours dans mon crâne.

L'oreille dressée, je restai tendu comme un chien à l'arrêt. Immobile et serein comme les étoiles, j'étais tapi au cœur d'un océan de feuillages. Trahir ma présence eût signé un arrêt de mort.

Pas celui de ma chair — dont j'eusse accueilli la fin à bras ouverts — mais de ma quiétude.

Les clameurs se rapprochèrent. Ce garçon était vif ! Il courait vite.

Il méritait une chance.

Faisant appel à la magie du voleur, je quittai mon observatoire de fortune et dévalai les marches jusqu'au rez-de-chaussée. J'avais revêtu mon manteau d'ombre. Ah, l'invisibilité, quelle merveille ! Quoi de plus grisant au monde ?

Empoignant mon épée au passage, je fonçai dehors, les muscles bandés à la perspective d'un combat.

Silencieux comme la mort, je ricanais sous cape.

— Déployez-vous ! grinça quelqu'un.

Je crus reconnaître la voix... un souvenir fugace.

Les torches des intrus trouaient la nuit comme autant de gouttes de sang.

Je vis un elfe, une poignée d'hommes...

Ils se séparèrent ; la battue s'organisait.

Mon logis se confondait avec les arbres enchevêtrés ; ça n'avait rien d'un hasard, et, plus que jamais, je m'en félicitais.

L'enfant se terrait. Sans bruit, je courais sur le sol moussu, évitant d'un rien les feuillages et les branches basses.

Je devais occulter mon désir de secourir le gamin, et

me concentrer. Autrement, la magie qui me permettait de me déplacer sans être vu ni entendu m'abandonnerait. C'était ainsi.

Je me répétais sans cesse que le fuyard pourrait m'être utile, avoir une valeur d'échange...

Pour bénéficier de la magie du voleur, il fallait ne s'encombrer d'aucune préoccupation affective. Seule comptait la convoitise.

Ainsi avais-je vécu ma vie entière.

Si je me piquais au jeu, je tuerais le gosse comme on écrase un moustique, tel un monstre d'égoïsme. La *mesure* était le maître-mot.

Je devais considérer l'enfant comme un coup de pouce du destin, une bonne fortune — mais sans excès. D'abord, il s'agissait de le retrouver avant les autres.

S'il portait une couronne sertie de diamants, par exemple, la magie du voleur m'obligerait à la lui arracher.

M'approprier des richesses dont je n'avais que faire, encore et toujours, quel fardeau !

Les cris s'éloignèrent. Non loin de moi, je perçus un souffle rauque qu'on s'efforçait d'étouffer.

Le gosse.

J'approchai sans faire de mouvement brusque. Je n'étais pas né de la dernière pluie.

Tout cela était-il une mise en scène à mon intention ? De tels doutes étaient absurdes, mais que n'ira pas imaginer un ermite, dans le secret de ses nuits ?

Les poursuivants se rapprochaient, toujours bruyants. Je surpris des cris de révolte.

Manifestement, ces gens n'aimaient guère la jungle. Et ils ne s'entendaient pas bien non plus.

Parfait.

J'entendis des reniflements inquiétants.

Il ne s'agissait pas des prédateurs habituels.

C'était... nouveau.

Cette fois, je reconnus la voix qui aboyait des
ordres à des sbires récalcitrants.

Et j'eus l'impression de me noyer.

Mordom !

CHAPITRE II

Le sorcier était mort depuis cinquante ans ; je l'avais vu *de mes yeux*.

J'avais vu couler son sang.

Non... A la réflexion, je l'avais imaginé. Dans l'obscurité des souterrains de Parlainth, il y avait eu très peu de lumière. Mais Mordom *était* tombé au fond d'un trou hérissé de pieux. *Ça*, je ne l'avais pas rêvé !

Il avait hurlé avant de succomber.

Cependant la Mort est depuis des lustres prisonnière d'un océan de lave. Son pouvoir reste fragile.

Des *choses* arrivent.

Comme la résurrection...

Ainsi, Mordom était revenu à la vie.. et dans *ma* vie.

Il était à quelques pas de moi...

Luttant contre un flux de souvenirs, j'étouffai un cri.

Garlthik le Borgne, mon mentor et mon bourreau...

Le sort funeste de mes parents...

L'Horreur nichée dans ma tête...

Dès mes plus tendres années, ma vie avait été attaquée à la racine par la faux du Mal.

Une seule graine mal plantée, et on finit complètement *tordu* !

Encore aujourd'hui, je me tourmentais de questions : qu'avais-je fait pour mériter pareil sort ? Où m'étais-je trompé ?

Accablé, je m'accroupis, cherchant à me fondre dans l'obscurité. Il me restait une chance de leur échapper.

J'avais soixante ans révolus ! Que faisait là un ennemi ressurgi de mon passé ? Sa place était avec les souvenirs qui hantaient mes nuits ! Il n'avait pas le droit de reparaître soudain devant moi, en chair et en os !

C'était incompréhensible. Mais soit !

Vivant ou mort, que ne me laissait-il en paix une bonne fois ! Nous n'avions plus rien en commun.

Pour un peu, je me serais presque redressé pour hurler :

« Ecoute, j'ai assez vécu dans la terreur depuis que tu as fait irruption dans ma vie ! Fiche-moi la paix, prends le gamin et va-t'en ! Je ne vous créerai plus d'ennuis, à tes laquais et à toi ! »

Le gamin...

Que lui était-il arrivé ? Où étaient ses parents ? Avait-il, lui aussi, un père ivrogne et une mère folle ? N'existait-il donc aucune joie en ce monde ? N'avais-je jamais vu un couple marcher main dans la main, heureux de vivre ?

Pourquoi avais-je été incapable de préserver la femme que j'aimais, Releana, et notre bonheur ?

Ah, le bonheur... Capturer l'air qu'on respire est plus facile que de le retenir.

— Il y a quelque chose près de nous, grommela un nain qui tenait une torche, près de Mordom.

Si mon vieil ennemi n'était pas mort, il n'avait pas rajeuni. Emacié, il avait perdu ses cheveux. Ses rides, que la lueur des torches faisait cruellement ressortir, rappelaient une terre calcinée.

Ses yeux avaient changé. On lui avait cousu les paupières avec du fil pourpre.

Dans un effort désespéré pour ne pas perdre pied et sombrer de nouveau dans la folie, j'enfonçai mes doigts dans l'humus.

Comme tant d'années auparavant, Mordom promenait autour de lui une de ses paumes : ensorcelée, elle était munie d'un œil.

Celui qui manquait à Garlthik.

Mordom respirait le mal.

Et la haine. Une haine paradoxalement sans passion.

Le nain se plia en deux : il avait enroulé l'extrémité de deux laisses autour de son poignet. Les monstres que j'entendais haleter tiraient tant qu'ils lui coupaient presque la circulation.

— Devrais-je les lâcher ? demanda-t-il au sorcier.

— Pas encore. Il sera difficile de les faire revenir au pied. Ils détiennent sa peur. Ils le retrouveront.

Ils détiennent sa peur ?

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Des Horreurs ?

Par le passé, Mordom avait amplement démontré qu'il avait de sinistres accointances avec elles. A présent, il les avait domestiquées ! Honteux de ma lâcheté, j'aurais pourtant voulu disparaître sous terre.

A travers les feuillages, je les aperçus.

Noires, de la taille de molosses, une était bossue, l'autre squelettique, avec une fourrure rase.

Si je faisais le mort, peut-être passerais-je inaperçu... Je n'étais pas le gibier.

Lâche, moi ? Si on me compare à un héros, certainement. Je n'ai jamais prétendu l'être.

J'entendis de nouveau l'enfant, près de moi. Un tronc mort, évidé... Une ombre bougea. J'aperçus sa joue glabre, juvénile.

Un enfant nain.

Je sentis une sonde mentale m'effleurer... Etouffant toute émotion, je cessai de respirer.

Le danger passa.

— Ecoute, chuchotai-je au petit garçon, je peux t'aider. Il faut partir d'ici...

Il avait cru que je ne l'avais pas remarqué. La frayeur le fit crier.

Je plongeai les bras dans le tronc mort et le tirai par les aisselles.

— Laissez-moi ! cracha-t-il, se débattant comme un beau diable.

Mon nez contre le sien, j'ordonnai d'un ton sans réplique :

— *Tais-toi !*

A mon grand soulagement, il obéit.

Lâchées dans la nature, j'entendis les Horreurs foncer sur nous.

CHAPITRE III

Je pris par la main l'enfant en pleurs. Puis nous filâmes à toutes jambes.

Trop d'informations agressèrent mes sens. La magie du voleur ne servait plus à rien. L'irruption de Mordom avait mis mon univers sens dessus dessous. A mes yeux, le gamin que je tentais de sauver n'était plus un investissement. Je voulais sincèrement l'aider.

Pourquoi ? Au temps de ma propre enfance, puis de mon adolescence, personne ne m'avait vraiment tendu la main. J'avais l'impression d'être ramené des années en arrière, quand j'étais traqué par le même Mordom.

Ou quand Torran et toi aviez été capturés et asservis par le gouverneur Povelis.

Souvent, la vie n'est pas ce qu'elle devrait être.

A mes yeux, ce nain incarnait tous les petits garçons de la création, perdus dans la jungle du monde et traqués sans pitié.

Nous avions les Horreurs aux trousses. L'air était moite et étouffant.

Une langue brûlante s'enroula autour de moi. Je sus pourquoi mon protégé criait.

Quelque chose cherchait à se glisser sous notre peau.

Nous courûmes à perdre haleine, ignorant les branches qui nous griffaient au sang.

Où allions-nous ?

Des clameurs retentirent, plus proches.

Les chasseurs suivaient les Horreurs qui nous pistaient.

L'une sauta aux chevilles du gosse, qui trébucha. Sans cesser de courir, je parvins à le reprendre dans mes bras. La poussée d'adrénaline et la brutalité de l'effort physique m'empêchaient d'élaborer un plan.

Si mes jambes flanchaient, c'en était fini de nous.

L'étrange langue brûlante s'immisça en moi, parut se solidifier et me noua les tripes.

Fauché en pleine course par la douleur, je tombai.

L'enfant pleurait à chaudes larmes.

Il avait cru que je pourrais le sauver.

Il avait eu foi en moi...

Péniblement, je me redressai, le repris dans mes bras, et continuai à courir, le cœur près d'exploser.

Le jeune homme fort et sûr de lui que j'avais été appartenait au passé.

Le *vieux* J'role n'aspirait plus qu'au repos.

Du genre éternel...

Dans un monde impitoyable, comment un misérable vermisseau comme moi avait-il pu survivre tant d'années ?

Sacrifier sa vie en tentant d'arracher un enfant aux griffes des Horreurs me paraissait une fin des plus honorables.

Peut-être même laverait-elle l'infamie de certaines rimes enfantines... sans doute l'unique épitaphe que je méritais.

Qui es-tu ?

J'role, le vieux bouffon fou

Depuis mon premier souffle

Je l'ai toujours été

Père et mère

Cinglés avant moi

*Je jongle avec un rasoir !
Tranche et taillade !
Maintenant tu ne vois plus !
Soudain, le sol se déroba sous mes pieds.
L'enfant et moi tombâmes dans le vide.*

CHAPITRE IV

La surprise coinça nos cris dans nos gorges... Nous tombâmes comme des pierres dans un fleuve.

Non... Pas un fleuve mais une rivière en crue, gonflée par de récentes précipitations. Les remous nous retournaient comme des crêpes.

La langue brûlante avait disparu, mais un étrange mucus s'attachait à mes terminaisons nerveuses.

Luttant pour garder la tête hors de l'eau, l'enfant appelait sa mère avec des cris pitoyables. Je l'empoignai et le retournai pour qu'il flotte sur le dos.

Mes exhortations au calme tombaient dans l'oreille d'un sourd. Le pauvre était affolé.

Nous croyons tout savoir de la vie, mais qu'on nous ôte un instant nos repères, et c'est la dérive.

Quelque chose nageait vers nous.

Quelque chose d'affamé.

Dans le feu de l'action, j'avais perdu l'épée glissée dans ma ceinture.

Dans l'espoir d'échapper à l'Horreur, je donnai de furieux coups de pieds et de reins pour gagner plus vite la berge opposée.

Entre l'obscurité et la noirceur de l'eau, j'avais l'impression d'être déjà mort.

Je suppliais le gamin de se tenir tranquille, de ne plus faire de bruit. Le silence ne nous sauverait pas de

l'Horreur, mais nos poursuivants auraient plus de mal à nous repérer.

Soudain conscient qu'il ne se noierait pas, et comme détaché de tout, l'enfant se calma.

Tous les sens aux aguets, je guettai l'attaque de la langue démoniaque. Mais rien ne se produisit. Mordom et ses âmes damnées avaient dû reprendre l'Horreur en laisse.

Où était l'autre ? Je n'avais aucune idée de sa position, ni de ses intentions.

Elles se manifestent sous tant d'aspects cauchemardesques... qui pourrait les cataloguer ?

En fait, l'autre nageait derrière nous et se rapprochait. Le garçon recommença à crier. Inspirée par sa terreur, l'Horreur bondit. Elle dut mal calculer son élan car elle nous rata.

Le répit fut de courte durée.

Plus noire que la nuit, la créature remplit mon champ de vision...

Un éclair malveillant...

La douleur de ses morsures me fit lâcher l'enfant qui se débattait. J'avais la bouche pleine de sang et d'eau. Les griffes du monstre me plongèrent la tête sous l'onde.

Entre l'enfant, sa proie, et lui, j'étais un obstacle dérisoire.

Flottant entre deux eaux, je fus vite désorienté. Pourtant, j'émergeai à l'air libre, aspirant goulûment. Avant que je puisse me repérer, une gueule monstrueuse fondit sur moi. On eût dit une orange pelée, ouverte sur un trou sans fond.

L'absurdité de l'image me pétrifia.

Les griffes s'enfoncèrent dans ma poitrine. La bouche ouverte sur un hurlement, je plongeai vers une noyade certaine. Mais j'avais réussi à m'agripper aux épaules du monstre, que j'entraînai avec moi.

Mes doigts glissèrent sur une fourrure étonnamment douce. Par rapport à sa gueule, la bête avait un cou

démesuré. L'empoignant, je m'évertuai à le lui tordre.

Autant vouloir étrangler un serpent !

Des dents s'enfoncèrent dans mes bras, me faisant crier sous l'eau.

La fin était proche...

Déjà, mon bras droit dérivait, inerte. De l'autre, je réussis à desserrer l'étau de la bête et à me libérer.

D'étranges « poissons » flottèrent sous mes yeux...

Mon cadavre, déchiqueté par mes maîtres therans...

Mon propre suicide, sous l'influence démoniaque de l'Horreur nichée dans ma tête...

Combien de fois avais-je flirté avec la mort ? Privé d'air, j'eus le vertige. Le temps s'étira, infini...

Combien d'années avais-je ?

J'étais infiniment vieux...

L'avais-je toujours été ?

Toujours.

De nouveau, je réussis à crever la surface.

Sur la berge opposée, les torches trouaient la nuit. Un instant, je savourai le plaisir d'être encore en vie.

Mais... où était mon protégé ?

Ma blessure à l'épaule me brûlait.

Je dérivais dans les eaux tumultueuses de la Vie... Replongé dans mon passé, je redevais un étranger à mes propres yeux.

Mon enfance existait-elle encore ? Pouvais-je sauver le petit d'homme que j'avais été et modifier le présent ?

Je craignis pour ma raison. Parfois, j'avais très peur de sombrer dans une folie irrémédiable.

Comme un enfant que son père fait tourner en l'air, chahutant à perdre haleine.

Et soudain, c'est le drame. Son fils lui échappe des mains et se tue. Puis il disparaît, enseveli six pieds sous terre...

Je redoutais une dissociation de ma personnalité.

D'où me venait pareille idée ?

D'ailleurs, d'où viennent nos idées ?

Encore un peu et je ne serais plus utile à rien, incapable de vivre en paix avec moi et avec le monde. Je ne serais plus un donneur-de-nom digne de ce titre.

J'role n'existerait plus.

Soudain, l'enfant nain resurgit près de moi et me cria de m'écarter.

Comme une étoile d'argent déchirant le voile de la nuit, il tenait une lame.

Il l'abattit sur le monstre, qui feula de douleur et de rage.

A cet instant, je compris que j'agonisais.

La riposte du gosse m'emplissait de joie...

... Même si je ne serais plus là pour fêter la victoire.

CHAPITRE V

D'une ondulation brutale, l'Horreur rejeta l'impudent en arrière.

— Que se passe-t-il ? cria quelqu'un sur la rive.

Portés par le courant, nous avions pris une sérieuse avance sur nos poursuivants, gênés par la végétation.

— Je n'y vois goutte ! lança une autre voix.

— Où est le sorcier ? demanda une troisième.

— Il arrive ! lâcha une quatrième.

Les lueurs des torches éclairèrent un instant mon compagnon. Dans ses yeux de nain semblaient briller toute la sagesse des montagnes.

Une cassure s'était produite : l'adversité avait éveillé en lui des forces insoupçonnées.

Il est vrai que les adultes sous-estiment toujours les ressources des enfants.

Sa dague luisait de sang vert.

Gueule grande ouverte, loin de se tenir pour battue, l'Horreur revint à la charge.

La terreur du néant me submergea. Par bonheur, la Passion du conflit ressurgit en moi et me sauva. La vie n'était rien d'autre qu'une longue suite de feintes et de coups bas.

Rien de tel qu'un combat pour se sentir *vivant*.

Ou que le sexe.

Si j'avais trouvé un but à la vie, c'était bien celui-là : *saigner* les autres.

Ignorant mes douleurs, je nageai vers le monstre contre qui se débattait le gamin. L'Horreur ne semblait pas vouloir le blesser ou le tuer ; sa mission consistait à le traîner sur la berge, dans les bras de ses ennemis.

J'entendis de nouveau le bruit écœurant d'un couteau s'enfonçant dans la chair. Le petit nain lardait de coups son adversaire, sans porter d'estoc décisif.

Du tranchant de la main, j'attaquai la créature à la nuque ; surprise, elle pivota. Tel un félin avec son petit, elle tenait sa proie entre ses dents sans la blesser.

Elle riposta avec ses pattes arrière.

— Donne-moi la dague ! ordonnai-je au nain, sans succès.

Lançant mon bras gauche au hasard, j'effleurai son visage et répétai mon ordre. Cette fois, il m'abandonna son arme.

Mon bras droit inutilisable bloquant l'Horreur, je criblai son ventre vulnérable de coups. L'enfant battit des pieds et des mains pour se dégager tandis qu'éclataient de nouvelles clameurs. Le monstre tourna sa gueule vers moi et engloutit mon bras. Luttant contre l'évanouissement qui me menaçait, je retournai la dague au fond de sa gorge alors qu'il refermait ses crocs sur ma chair.

Je lui labourai la langue et le palais.

La créature hurla ; j'en profitai pour me dégager avant de revenir à l'assaut. Son sang coulait à flots. Frappant au hasard, j'empoignai le cou du monstre avec l'énergie du désespoir et j'entrepris de le trancher.

Je tins bon.

D'un coup, l'Horreur cessa toute résistance et

retomba, inerte. Puis elle s'enfonça dans son cercueil liquide.

Je restai sur mes gardes. Parfois, ces créatures de cauchemar avaient l'intelligence sournoise des donneurs-de-noms. Celle qui m'avait parasité durant mes tendres années était retorse.

Le monstre dont j'étais venu à bout avait parfois eu le comportement d'un animal domestique.

Donc on n'est jamais trop prudent.

L'univers n'est que rage et désespoir. L'ennemi guette de tout côté. A la moindre distraction, on se retrouve mutilé à vie, physiquement ou moralement.

Cette Horreur-là était bien morte.

Je m'éloignai vite pour ne pas être aspiré.

Les torches brillaient au loin. Nous avions gagné du terrain. L'enfant et moi, nous recommençâmes à nager en silence. De fait, le courant nous portait.

Le danger immédiat passé, je sentis mon naturel revenir au galop.

Le gamin que j'avais sauvé pouvait représenter un gain non négligeable.

— Petit ? (J'entendis un oui étouffé.) Reste calme. Prends ma main... Tout ira bien, tu verras. Il faut gagner l'autre rive. On y est presque...

Nous aidant de racines flottantes, nous nous hissâmes sur la terre ferme. La soudaine apathie de mon compagnon m'inquiéta. Que lui avait fait le monstre ? S'était-il immiscé dans ses pensées ? L'avait-il rendu muet comme moi, à son âge ?

— Parle-moi, chuchotai-je.

— De quoi ?

— De ce que tu voudras !

Derrière, nos poursuivants traversaient à leur tour la rivière. Rappelant d'étranges poissons lumineux, ils nageaient avec prudence, torches tenues à bout de bras.

Ils nous avaient perdus de vue ; nous nous gardâmes de faire le moindre bruit.

Ils ignoraient notre position.

Avalés par l'obscurité, le gosse et moi nous enfonçâmes dans la jungle.

CHAPITRE VI

Mordom et ses laquais continueraient les recherches toute la nuit.

Claquant des dents, l'enfant et moi trouvâmes refuge dans mon logis.

Quelle meilleure cachette, après tout ?

On voit rarement ce qu'on a sous les yeux.

Qu'une chose vienne à manquer, et on s'imagine aussitôt qu'elle est cachée.

C'est loin d'être toujours le cas.

A l'abri, mon protégé et moi reprendrions des forces. J'eus vite fait de faire du feu, de nous réchauffer du riz et des légumes, et de rassembler des couvertures.

Une potion de guérison me requinqua. La retrouver dans mon capharnaüm domestique ne fut pas une mince affaire. Je passai un certain temps, je l'avoue, à courir d'une pièce à l'autre, à fouiller des coffres poussiéreux où s'entassaient d'inutiles pendentifs, des dagues magiques, des soies précieuses... Enfin, je tombai sur le magot : des fioles, des flasques en ivoire et des récipients cachetés à la cire.

Je dus faire appel à ma mémoire pour sélectionner le bon.

Dans mon esprit fiévreux, je les imaginais comme des organes. Quand le monde ne cesse de vous bles-

ser, qui cracherait sur un poumon, un cœur, un foie ou un rein de rechange ? De nouvelles rétines, de nouveaux bras... ?

Tout, pour survivre dans un océan de problèmes et d'ennemis.

Pourtant, ces merveilles ne me rassérénaient pas autant qu'elles l'auraient dû. Un sentiment de vide indéfini ne m'a jamais quitté. J'avais beau renouveler mes organes avec un bel enthousiasme, jamais je n'apaisais le spleen de mon âme.

Aujourd'hui, je réalise que ces bouts de vie volés, ces « potions de guérison » que j'avalais pour me ragaillardir, me coûtaient trop.

Que m'arrivait-il ?

Au coin de la cheminée, l'enfant sommeillait. Je m'assis face à lui, et laissai la magie opérer.

Je m'endormis vite.

*
* *

Quand je revins à moi, la nuit nous enveloppait encore. Les braises couvaient dans l'âtre. Sans remuer d'un cil, je dévisageai mon protégé, tellement serein...

Surgi dans ma vie sans crier gare, ce nain n'était plus tout à fait un enfant, et pas encore un adolescent.

Comme Torran et toi, la dernière fois que je vous avais vus...

Je ne lui voulais aucun mal.

Je ne vous en voulais aucun, non plus.

Mais parfois, des impulsions nous poussent à en faire.

Bref... J'y reviendrai bien assez tôt.

J'étais tendu comme la corde d'un arc. De retour du monde des morts, Mordom faisait resurgir trop de choses dont j'aurais voulu ne jamais me rappeler.

Aux petites heures du jour, mon passé défila malgré

moi. Des souvenirs sans saveur ni couleur, ainsi que je me représente le monde.

Des souvenirs ternes, privés d'énergie.

Je ne me sens à l'aise que dans l'ombre.

L'aube dansa sur la cloison, en face de moi. Le garçon broncha, s'étira, ouvrit les yeux... et s'affola.

Où était-il ? Qui étais-je ? Qu'allais-je lui faire ?

— Bonjour.

— Où suis-je ?

— Chez moi. Te souviens-tu de la nuit dernière ?

Il se mordilla les lèvres... Un garçon réfléchi. Qui me rappelait-il ? Croisant mon regard, il répondit :

— Oui. Vous m'avez sauvé la vie.

Les mains écartées, je m'inclinai.

En pareilles circonstances, toujours feindre l'humilité : pour se gagner les bonnes grâces d'un interlocuteur et l'inciter à la générosité, c'est une judicieuse entrée en matière.

Déjà, il me souriait.

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est J'role...

Son sourire disparut d'un coup, remplacé par la terreur.

— Pas le J'role des comptines, le bouffon qui mutile les enfants ! dis-je en riant. Il est malheureux que ce monstre et moi ayons le même nom. Mais... c'est la vie !

L'enfant se détendit.

— De toute façon, je ne crois pas qu'il existe vraiment.

— Voilà un petit futé ! La plupart des gamins ne distinguent pas la réalité des contes.

— Mon père m'a appris à faire la différence. L'imaginaire et le réel ont tous deux leur utilité, mais pour des raisons opposées.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis Neden, le fils de Varulus.

Replongé dans le passé, je fermai les yeux.

— Ton père est le roi Varulus III ? Le souverain de Throal ?

Rayonnant de fierté, il me sourit.

— Oui. Vous le connaissez ?

— Il y a des années, nous nous sommes rencontrés.

— On dit que mon père a donné l'ordre de pourchasser ce bouffon.

— Vraiment ? Alors il existerait, en fin de compte ?

Neden baissa les yeux.

— Je ne veux pas le savoir... Il est sûrement mort, maintenant.

— Sans doute. Même les monstres finissent par crever.

— C'était un bouffon, pas un monstre : un homme mauvais.

— Vraiment ?

Sans rien trahir de mon agitation, je sentis le vertige me gagner. Allait-il me raconter *ma* vie, mes actes haineux, comme dans quelque stupide mélodrame ?

Je pouvais feindre l'intérêt et me rapprocher insensiblement de ma proie. Au dernier instant, je brandirais ma lame et je le mutilerais, comme le racontent les comptines.

Je restai assis.

Une idée perverse me traversa l'esprit.

Et si, à mon corps défendant, j'essayais de faire honneur à la figure de légende que j'avais contribué à créer ?

CHAPITRE VII

Neden reprit la parole avec l'assurance de celui qui connaît son sujet.

— Le bouffon était un homme qui perdit la raison. Une Horreur en est peut-être la cause. Ou la guerre contre les Therans. Selon mon père, la guerre rend souvent fou.

— Oui.

— A la fin, il a tué ses fils et il a pris la fuite. Sa femme l'a expliqué à Varulus, qui a lancé des recherches. Le bouffon sanguinaire n'a jamais été capturé. Il s'amusait à piéger les enfants qu'il rencontrait, il endormait leur méfiance, les amusait... puis il les tuait. C'est ce que j'ai entendu dire.

— Je ne crois pas qu'il ait tué ses fils. Il les a défigurés. (Neden me regarda, intrigué.) C'est ce que j'ai entendu dire.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Certains... ne savent plus ce qu'ils font... (Respectant l'adulte en moi, il attendit sans m'interrompre.) En fait, je n'en sais rien.

— Il était fou.

— Oui.

Emmener un enfant sans défense chez moi, le faire entrer dans ma vie ?

Mais à quel jeu infernal jouais-je donc ?

— Ça va, J'role ? me demanda-t-il, hésitant.

D'évidence, j'en avais trop révélé. Mon visage n'était pas le masque lisse dont je rêvais. Je recourus à une tactique bateau :

— Qu'est-il arrivé la nuit dernière ?

— Vous voulez parler de ces hommes ? (J'acquiesçai.) Ils ont attaqué mes gardes puis tenté de me capturer. Celui... aux paupières cousues... insistait pour qu'on me prenne vivant. Mes soldats sont tous morts en voulant me protéger...

Il baissa la tête.

— Sais-tu ce que voulaient ces gens ?

Je le crus trop perdu dans ses souvenirs pour avoir entendu. Le silence se prolongea. Enfin, il répondit :

— Non. Ou peut-être que si. Mon père voulait m'éloigner de Throal. Selon lui, j'étais en danger, il y avait un complot contre moi... J'ignore quelle était notre destination. Bombim, mon maître, le savait. Lui aussi est...

— Il s'agissait donc des comploteurs.

— Je veux rentrer chez moi.

— Je n'en doute pas. Mais d'abord, tu dois réfléchir au meilleur plan. Si tu es convaincu que retourner à Throal s'impose, je t'accompagnerai et je ferai mon possible pour t'aider. Si tu penses au contraire que mieux vaudrait te cacher, comme le désirait ton père, c'est ce que nous ferons. A toi de trancher.

— Tu m'aiderais à rentrer chez moi ?

— Oui.

— C'est très loin d'ici !

— Je sais.

— Tu serais récompensé.

— Je ne le ferai pas pour de l'argent.

— Mais...

— Je ne refuserai pas une récompense pour autant. Ce serait grossier.

Neden éclata de rire.

— Qu'y a-t-il de drôle ?

— Tu te crois malin !

Je souris.

— C'est si évident ?

— Oui, ça se voit !

— Je me fais vieux, tu sais. Jouer la comédie devient difficile.

Il rit de bon cœur. Il n'y avait ni moquerie ni malveillance dans son rire — comme c'est souvent le cas chez les enfants.

J'aimais bien ce gosse. Il me rappelait le gamin que j'aurais voulu être.

— Réfléchis à ce que j'ai dit, Neden. (Je me levai pour aller m'allonger à l'étage. Je lus de la crainte dans son regard.) Qu'y a-t-il ?

— Je... ne sais pas quoi faire... Je...

— Oui ?

Son assurance et sa gaieté moururent d'un coup.

— Je ne suis qu'un petit garçon ! Que suis-je censé faire ?

Quelque chose surgit en moi — pas tout à fait un souvenir. Plutôt une vérité appartenant au passé.

Une sensation fugace.

— Enfant ou pas, Neden, tu dois décider. Le monde regorge de dangers. A toi de l'accepter et de composer avec. Il te faut prendre ton destin en main.

Mal à l'aise, il hocha la tête. Je me fis l'effet d'être son père, ce qui n'était pas désagréable.

— Je... Varulus voulait m'éloigner du danger. Alors, je devrais rester à l'écart.

— Très bien. Je te cacherais.

Il serra les poings.

— Mais j'ignore quand le danger sera passé !

— Ne t'en fais pas. Nous irons d'abord à Kratas. De là, j'enverrai un message au roi.

Rassuré, il se rassit et cligna des yeux. Tout sommeil ne l'avait pas quitté. Il ne tarda pas à s'assoupir de nouveau. J'aspirais moi-même au repos. Pourtant,

pris du violent désir d'être un *père* pour lui, je restai à le contempler.

Je voudrais pouvoir dire que l'amour m'inspirait. Mais nous venions de faire vraiment connaissance une demi-heure plus tôt.

Non : à l'instar de centaines de babilles, aussi poussiéreuses qu'inutiles, je voulais le *posséder*.

En somme, je désirais l'ajouter à ma collection.

Il n'y avait aucune joie particulière à cela.

Quoi que j'y répugne, je dois avouer que je ressentais d'autres élans, plus sombres. Déjà, mes bras et mes mains se contractaient de désir.

Celui de blesser, de faire mal.

Je voudrais pouvoir le nier.

Comme toujours, quand de telles pulsions me reprenaient, je sentais une présence.

Contrairement à l'Horreur de mon *kaer natal*, qui avait eu pour moi l'aspect d'une ombre blanche, celle-ci était noire. Jamais je n'avais tenté de la définir, de l'analyser...

Je ne voulais rien savoir. Mais elle était là, qui me guettait. Dès que j'avais retrouvé ma voix, je l'avais sentie grandir et s'affermir au fil des ans.

A présent, elle se dressait de nouveau entre Neden et moi.

La honte m'accabla.

Mais une pulsion sauvage me remplissait d'une joie archi-mauvaise.

Comme ce jour, trente ans plus tôt, où je vous avais défigurés, Torran et toi.

J'avais été sincère en affirmant : « *Nos cicatrices font de nous ce que nous sommes.* »

De nouveau, je voulais blesser Neden pour, en quelque sorte, *lui apprendre à vivre*.

Comment m'y prendre ? Jusqu'où aller ? J'hésitais. L'heure ne me paraissait pas propice. Pour l'instant, mieux valait le laisser dormir.

Je me détournai ; l'ombre recula.

Elle n'était jamais bien loin. Du coin de l'œil, je pouvais m'assurer de sa discrète présence.

Débarrassé pour l'instant de mes pulsions, je montai me coucher dans la plus haute chambre de ma pyramide.

CHAPITRE VIII

Un bruit insolite m'arracha à mes rêves. Des rats fouillaient les détritux, en bas.

Je m'assis en sursaut sur ma couche. Où était Neden ?

Sautant à bas de mon lit, je sortis à pas de loup. Dans l'escalier, l'oreille aux aguets, je captai des bruits d'objets déplacés.

Derrière une tapisserie, je pris une des nombreuses dagues que je cachais un peu partout. Je serais incapable de toutes les retrouver tellement il y en a !

J'évoluais sans un bruit dans l'obscurité.

Ces bruits ne pouvaient avoir que Neden pour cause. A n'en pas douter, les gros bras de Mordom auraient déjà fait un boucan d'enfer.

Mais on n'est jamais trop prudent...

J'ai passé ma vie tendu comme un ressort.

Naturellement, Samael, tu n'ignores pas qu'un ressort trop tendu, c'est très mauvais.

Etonnant comme on prend toujours plus soin des mécanismes et des objets que de nous-mêmes.

Au palier suivant, je surpris Neden à la lueur d'une lampe murale. Devant l'ombre immense que je projetais, il sursauta.

— J'role !

Puis il sourit. Accroupi devant un coffre, il avait

sorti des pièces d'argent, des colliers, des gobelets sertis d'éclats d'émeraude... Une partie du trésor rapporté de Parlainth, le jour où j'avais retrouvé ma voix.

Où tout avait changé.

Où, au fond, *rien* n'avait changé.

Où tout avait empiré...

Un instant, j'eus l'impression d'être face à moi-même, redevenu un petit garçon.

Ou encore, devant le trésor de Parlainth. Mes rêves avaient finalement pris corps : le monstre tué, des coffres remplis de merveilles s'offraient à mes regards...

La belle aventure !

La confusion me secoua jusqu'au tréfonds de mon être. Si Neden était *moi*, qui étais-je ? Un esprit à la dérive ?

A force de me complaire à l'introspection, j'en oubiai ma chair. Que ne pouvait-on rester conscient sans être vivant !

Voir Neden aussi fasciné que je l'avais été devant ce trésor exacerbaît mes doutes. J'en perdis la voix.

Que peut dire un fantôme ?

Inquiet, Neden se releva.

— Je suis navré... Je ne voulais pas...

Il s'écarta, tremblant. Manifestement, je l'effrayais. Quelle expression, quelle posture avais-je pour le terrifier ainsi ? Je l'ignore. Un ressort s'était cassé en moi.

Comme tétanisé, je dérivais, toutes voiles dehors.

Ce n'était pas de la colère. Un enfant comprend toujours un accès de mauvaise humeur. Mais j' imagine que Neden n'avait jamais vu d'adulte à l'expression aussi déroutante.

Comme un abîme donnant sur l'infini.

Un adulte avec l'air perdu d'un enfant.

Voilà qui était déconcertant.

— Neden, lâchai-je sans le regarder.

— Oui ?

— Viens ici. (Il ne bougea pas.) Approche, je t'en prie.

Il fit un pas, hésitant, puis un autre.

— Oui ?

— Prends ma main.

— Je...

Ses doigts boudinés se glissèrent sous les miens. Ce contact avec la réalité me rendit mes repères, et une certaine chaleur humaine me rasséréna.

Je lui serrai la main avec gratitude et souris.

Un brin soulagé, il me rendit mon sourire.

— Que s'est-il passé ?

— Parfois, j'ai des absences. Toi aussi ?

— Peut-être... Sans doute.

— Peu importe. C'est passé.

Le plus longtemps que je pus, je gardai sa main dans la mienne.

CHAPITRE IX

J'avais envisagé de passer quelques semaines à l'abri, chez moi. Se lancer sans nécessité dans un voyage périlleux, c'était prendre des risques inutiles. Varulus avait voulu éloigner son fils de la cour. Après plus de dix ans, les bandits de tout poil et les chasseurs de primes n'avaient jamais repéré ma maison. S'y terrer en attendant des temps meilleurs me paraissait la meilleure solution.

Trois jours de suite, je déballai mes trésors. Neden leur prêta une attention distraite. Evidemment ! L'héritier du royaume de Throal aurait pu m'en revendre des coffres entiers ! A son niveau, seuls importaient les traités commerciaux, l'érection de nouvelles cités...

Aujourd'hui, avec mes pitoyables possessions à trois sous, je réalise combien j'ai dû être ridicule.

En revanche, l'origine de chaque objet... c'était autre chose ! Chaque fois que je contais par le menu l'histoire anecdotique d'un bijou ou d'une arme, la mine ébahie de Neden me ravissait.

Puis je lui parlai des elfes corrompus du Bois de Sang. Je savais que leur reine rendait parfois visite au roi des nains.

— Mon père ne me laisse jamais les voir, se plaint Neden. D'après lui, ils ont une influence néfaste sur leur entourage.

Tout jeune qu'il était, il n'ignorait pas que sa haute naissance lui donnait le droit de connaître l'horrible et l'étrange.

Je me souvins de l'étreinte de la reine des elfes, dont les épines rouges de sang m'avaient labouré la chair.

— Oui et non...

Intrigué par ma réponse sibylline, Neden pencha la tête. Dans mon ton, perceait autre chose qu'une banale ambiguïté.

— Es-tu jamais allé dans le Bois de Sang ? me demanda-t-il, timide. (J'acquiesçai.) Est-ce aussi terrible qu'on le dit ? ajouta-t-il avec la fascination caractéristique qu'on éprouve pour l'atroce et le répugnant.

— Oh oui !

Le soleil couchant transformait la lumière. Arriverais-je à lui conter mon aventure sans fondre en larmes ?

— Parle-moi, je t'en prie ! Mon père refuse de desserrer les lèvres au sujet de la cour corrompue ! Après tout, ajouta-t-il pour désamorcer mes arguments, un jour, je serai le *roi* !

— Ton père a ses raisons de garder le silence.

— Il veut que je sois *gentil*, cracha-t-il.

Je repensai à la reine des elfes, à vous deux, le visage lacéré, à tout le chagrin que mon irresponsabilité avait causé à votre mère.

— La gentillesse a sa place dans notre monde.

— Je t'en prie, J'role ! Parle-moi du Bois de Sang. J'ai entendu dire qu'à la nuit tombée, ces elfes s'ôtaient la peau !

— C'est faux. Que les épines poussent dans leur chair et leur trouent la peau, ça, c'est exact. Leur douleur est sans fin. Ils vivent avec.

Un frisson glacé parcourut mon échine.

— Ils ont fait ça pour échapper aux Horreurs et survivre ?

— Oui. Elles ne pouvaient plus infliger à ces elfes-là de douleurs qu'ils ne ressentissent déjà. Dégoûtés, les monstres sont partis chercher d'autres victimes.

— Mais maintenant... le danger est passé et les elfes souffrent toujours. Pourquoi ne peuvent-ils pas se guérir ?

— Leur magie leur a beaucoup coûté. Parfois, ce que tu acquiers te reste pour la vie entière.

— Comme quand on achète un chien ?

— Plus ou moins, oui.

Telles des étoiles éloignées mais qui brillaient pour une même planète, nous restâmes plongés dans nos pensées.

— Alors tu ne veux pas en parler ? insista Neden.

— Non.

— C'était si affreux ?

— Oui.

— Voilà sans doute pourquoi mon père me tient dans l'ignorance.

— Il les déteste aussi. (Neden leva un sourcil.) Ces elfes représentent tout ce que Varulus combat. Afin de sauver leur peau, ils se sont corrompus eux-mêmes. Aux yeux de ton père, mieux vaut mourir que de devenir un monstre.

L'amertume perçait dans ma voix.

— Tu penses qu'il a raison, n'est-ce pas ? demanda mon hôte pour se rassurer.

D'un rire sonnait faux, j'essayai d'abuser le garçon, de l'égarer sur de fausses pistes.

— Bien sûr !

De l'œil méfiant d'un chiot qui a encore tout à apprendre, il me fixa.

— Tu es plutôt d'avis qu'il vaut mieux devenir un monstre que périr...

— J'admets que ça puisse arriver. On fait ce qu'on a à faire...

La peur déforma ses traits.

Mais il était intelligent : il se détendit.

— Puis-je aller jouer dehors ?

— Hum...

A cet instant, quelqu'un fracassa la porte d'entrée, nous faisant sursauter.

— Vite ! cria l'intrus à ses complices.

— Aurions-nous des problèmes ? souffla Neden.

— Je le crains.

CHAPITRE X

Talonné par le spectre de la mort, je me ruai vers le rez-de-chaussée, empoignant une épée au passage. La tête pleine d'images de la reine des elfes, Alachia, je réalisai soudain que les lames dont je m'entourais étaient comme les ronces de l'esprit : des piques de métal me rappelant la misère du monde, ne me laissant jamais en paix.

Qui nous agressait ? Mordom et ses laquais ? Des chasseurs de primes ayant réussi à me débusquer ? Des soldats de Throal venus à la rescousse de leur prince ?

Alors que je dévalais les marches jusqu'au premier étage, silencieux comme une ombre, des cliquetis m'accueillirent. Les intrus s'efforçaient aussi de ne faire aucun bruit pour nous surprendre. Ils se leurraient.

Le silence était *mon* ami. Il me rapportait les bruits les plus ténus.

Evoluant avec une grâce étrange — un rêve qui aurait *pris chair* —, je m'embusquai et attendis le premier mercenaire : un jeune homme en armure noire. Mon apparition lui flanqua une frousse bleue. Il avait sans doute espéré que sa mine rébarbative suffirait à intimider l'ennemi. Plongeant dans son

estomac, mon épée changea radicalement son expression, et mit un terme à sa carrière.

Au pied de l'escalier, ses compagnons reçurent son cadavre dans les bras.

C'étaient d'autres soldats de fortune dans la fleur de l'âge, comme le nain que j'avais repéré au côté de Mordom.

Remontant les marches quatre à quatre, je criai à tue-tête :

— Il est temps de larguer les amarres, Neden !

La pièce où je l'avais laissé était vide. L'oiseau s'était envolé.

Pris de panique, je fouillai l'étage. Avais-je perdu la tête et tout rêvé depuis le début ? Quand la folie s'était-elle emparée de moi ? Dans mon lit d'enfant, quand ma mère m'avait livré à l'Horreur ? Lors de l'arrivée de Garlthik au village ? Ou encore à la mort de mon père, Bevarden ?

J'eus l'impression que tous mes schémas de pensée s'écroulaient, comme autant de perles dévalant les marches d'un escalier.

Qui étais-je ? D'où me venaient mes conceptions de la vie, mon comportement, ma personnalité ? Avais-je imaginé les tourments qui m'accablaient ?

Avec la brutale disparition de Neden, le monde entier s'effondrait sous mes pieds.

Mais si ce garçon en était si vite venu à compter pour moi... le bonheur n'était pas une vue de l'esprit, en définitive !

Tout était possible !

Je retrouvai Neden, blotti dans une alcôve, tremblant de tous ses membres. Il bafouilla de vagues excuses.

Je l'empoignai à bras-le-corps pour filer au plus vite. L'heure n'était plus aux civilités.

Par malheur, deux mercenaires nous barrèrent la route. Vif comme un serpent à sonnette, j'embrochai

le premier, retirai mon épée aussi sec et la brandis vers le second en bougonnant :

— Vous n'avez pas *honte* ! Harceler ainsi un vieillard et un petit garçon sous leur toit !

Effaré, il recula ; j'en profitai pour foncer dans l'escalier, Neden sur les talons.

— Eh, une minute ! cria le jeune homme.

Mais, tels des oiseaux, nous prîmes notre envol. Saisi d'une inspiration démente, je ne me souciais plus de rien. Peut-être verserait-on quelques larmes à la nouvelle de mon trépas, pour ceux que l'histoire de ma vie avait intéressé.

Le garçon, lui, était trop jeune pour mourir. Sa foi en moi me procurait un plaisir rare. Il avait besoin de moi ! Jamais je ne pourrais être un vrai père. Mais ces flirts avec la paternité, aussi éphémères que bizarres, me réconfortaient.

Sa main dans la mienne, je me disais que je réussis peut-être là où mon père avait échoué.

Les bruits de pas de nos poursuivants se rapprochèrent. Faisant volte-face, je croisai le fer avec le jeune homme que j'avais intimidé tantôt. Mais un vieillard comme moi ne pouvait le tenir longtemps en respect. Sous la violence de ses coups, je perdis vite l'équilibre et trébuchai dans l'escalier.

Neden me sauva la peau : proférant un abominable juron, il bondit sur mon adversaire et le déséquilibra à son tour. Sa force combinée à la surprise de l'homme firent qu'il bascula par-dessus la balustrade.

En bas de l'escalier, ses camarades, accourant à la rescousse, reçurent un nouveau projectile de chair.

Je ne perdis pas de temps à savourer notre victoire. Nous n'étions pas tirés d'affaire : je ne voulais pas donner de faux espoirs au petit en vendant la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Néanmoins, ces distractions belliqueuses me remplissaient d'une joie mauvaise. Ni vraiment vivant ni tout à fait mort, je traînais dans les limbes depuis si

longtemps... Après avoir coupé tout lien avec mes semblables, j'avais cessé de courir les routes pour venir m'enraciner dans cette jungle.

Non que nouer des relations amicales me fût impossible. La Passion de Floranuus, égarée de la réjouissance et de l'énergie triomphante, a toujours été forte en moi, ainsi que l'amour du mouvement.

Toi qui es troubadour, Samael, tu devrais me comprendre mieux que quiconque. Mon aptitude à mimer mes personnages avec subtilité et bonheur n'a rien d'étonnant. Pour évoquer des émotions poignantes, d'indicibles chagrins ou de glorieuses extases, les petits gestes en disent souvent plus long que des excès mélodramatiques.

Nous courions à perdre haleine vers la plate-forme située au sommet de mon logis. A la vue du gouffre qui béait sous nos pieds, Neden se figea. Je le tirai sans ménagement.

— Ne regarde pas en bas, bon sang !

Nous reprîmes notre course, talonnés par les mercenaires. Enfin, nous atteignîmes mon observatoire au milieu des arbres. Telles des araignées venimeuses, les malandrins grimpaient les marches en vociférant. Bientôt ils seraient sur nous.

— *Qu'allons-nous faire ?* cria Neden, me coupant presque la circulation à force de serrer ma main.

Empoignant le pupitre où j'avais passé tant de temps à cartographier les étoiles, je le poussai dans l'escalier. Il s'abattit sur nos ennemis avec un fracas des plus satisfaisants, les renvoyant d'où ils venaient.

Neden trépigna de joie !

Mais la diversion ne suffit pas à doucher l'ardeur de ces bougres. Les soldats ne furent pas longs à se regrouper et à revenir à la charge.

Néanmoins, ce bref répit nous remit du baume au cœur. Que le croquemitaine de Barsaive puisse arracher ainsi des cris de joie à un enfant gonfla mon vieux cœur de fierté.

Je ne puis exprimer tout ce que cela signifiait pour moi.

Soudain, un vaisseau theran surgit dans le ciel jeta sur nous une ombre sinistre.

CHAPITRE XI

Le soleil couchant nimbait le navire magique de reflets sanglants. Agrippés aux cordages, les Therans — des humains, des elfes et des trolls —, portaient des armures noir et rouge. Avec des sourires d'anticipation, ils avaient tiré leurs épées au clair.

A la proue, Mordom tournait vers nous sa paume ensorcelée.

Après tant d'années, nous nous retrouvions face à face !

Je n'étais plus un adolescent. Le duel qui nous opposerait repousserait encore nos limites.

— Nous voici réunis de nouveau ! criai-je, un rien mélodramatique.

Le navire flotta plus près. Mordom fronça les sourcils.

— On se connaît ?

Croyant à un piège, je faillis éclater de rire.

— Je suis J'role, celui qui te déroba l'Anneau de la Mélancolie, il y a des années.

— Je ne me souviens pas de toi !

— La cité de Parlainth !

Les poings sur les hanches, je me fis l'effet d'une statue dressée à l'intention de la postérité. Pourquoi tenais-je tant à une confrontation épique ? Avais-je

encore moins d'importance dans l'univers que ce que je m'étais imaginé ?

Enfin, la mémoire revint au sorcier.

— Ah ! Tu es le garçon qui accompagnait Garlthik le Borgne !

— Tu connais Garlthik le Borgne ? me souffla Neden.

— Oui...

Comment avait-il entendu parler de l'ork, et pourquoi était-il impressionné à ce point ? Ça n'avait aucun sens... J'avais presque envie de crier à Neden que *j'étais* le bouffon sanglant des comptines, si tristement célèbre... *Voilà* qui rendrait leur perspective aux choses !

Quant à Mordom, je l'avais *tué* et il ne me faisait même pas l'honneur de se souvenir de moi !

Je me sentis doublement blessé dans ma fierté. A ce compte-là, j'aurais aussi bien pu ne jamais naître !

— Je suis celui qui t'a jeté dans une fosse hérissée de pieux ! Ça m'étonnerait que tu aies oublié *ça* !

Neden me tira par la main.

— Ils sont très près, J'role.

— Je n'encombre pas ma mémoire de détails inutiles ! Que tu m'aies occis ou pas, je suis bien vivant aujourd'hui ! ricana le sorcier. A quoi bon s'appesantir ? Depuis ma résurrection, j'avais mieux à faire !

Son point de vue était beaucoup trop mature à mon goût. Une énergie juvénile courait dans mes veines.

Moi, un vieillard à la peau parcheminée ! Pourtant, comme vous le savez, j'ai gardé un peu de ma jeunesse.

Neden m'implora de ne pas m'exposer davantage. Les mercenaires survivants nous avaient rejoints et avançaient, épée au clair, nous coupant toute retraite.

Telles des gouttes de sang sur les épines des elfes corrompus, les Therans avançaient le long des cordages du vaisseau.

Je me vouïtai et ordonnai à Neden de grimper sur mon dos. Il hésita, puis obéit. Ce n'était pas un poids plume ! Les nains le sont rarement... Mais le contact de sa peau contre la mienne me revigora. La vie d'un enfant était en jeu ! J'étais tout ce qui séparait le fils de Varulus de la mort... Il faudrait que je fasse mieux que mon piètre entourage quand, à l'âge de Neden, j'avais été cerné comme lui par le danger et par le mal.

Contrairement à ce qui s'était passé pour moi, je ne voulais pas qu'il *survive* de justesse aux épreuves, mais qu'il vive une vie normale sans *souillure*.

Le vaisseau piqua du nez. Un troll atterrit près de nous, suivi d'un humain et d'un elfe. Therans typiques, ces trois guerriers étaient des spécimens parfaits de leurs races respectives. A l'instar de roches polies par des siècles de vent et de pluie, c'étaient de parfaites épures de la nature troll, elfique ou humaine.

Ils en incarnaient l'essence, aussi belle que primordiale.

Du coin de l'œil, je comptai les mercenaires qui nous avaient pris à revers. Intimidés par le navire aérien et ses superbes guerriers, ils se contentaient de bloquer les issues, sans prendre part à l'hallali. Armés d'épées longues que le soleil, sur son déclin, faisait flamboyer, les Therans bondirent.

Neden cria, me serrant à me faire mal. Je n'avais pas dit mon dernier mot. Risquant le tout pour le tout, je fis mine de foncer dans le tas ; les Therans se préparèrent en conséquence.

A cet instant, une échelle passa à ma portée : dans l'attente de notre exécution ou de notre capture, le vaisseau nous survolait.

Loin de foncer sur nos bourreaux, je bondis et réussis à m'agripper à l'échelle de corde providentielle.

— Neden, bafouillai-je, tu m'étrangles !

Il relâcha sa prise avant de serrer de plus belle avec

un cri d'alarme, tandis que nous nous balancions follement :

— J'role, regarde !

Une guerrière descendait l'échelle à notre rencontre, ses intentions étaient on ne peut plus claires.

— Je ne veux qu'une chose : le garçon ! cria Mordom. (Sa voix grinçante me hérissait le poil autant que le crissement du mille-pattes.) Le passé ne me concerne plus ! Donne-moi le gosse, c'est tout !

Nous ne nous balancions plus au-dessus de la plateforme, mais des arbres aux grandes feuilles qui ondu-laient, telles les vagues de l'océan. Le nez levé, mercenaires et soldats me faisaient l'effet de garnements surpris de voir leur souffre-douleur leur filer entre les pattes.

— Qu'allons-nous faire ? chuchota Neden.

Sans que la peur l'ait quitté, il s'était repris et paraissait prêt à tout.

Par malheur, je n'avais aucun plan. Loin de peser uniquement sur mon dos, le fugitif pesait également sur mes pensées : si je voulais qu'il s'en tire sain et sauf, il limitait mes options.

Une terrible envie me saisit : me débarrasser de ce fardeau et vivre à ma guise, sans me soucier d'autrui !

Je me raidis.

Si je lui faisais lâcher prise, Neden ne survivrait pas à la chute. Moi, je pourrais courir tous les risques et sauver ma peau. Sans le gosse sur mes épaules, me laisser tomber et me rattraper aux branches était possible.

J'accumulai les arguments : après tout, il avait surgi dans ma retraite sans crier gare. Son trépas ne me toucherait guère.

Du reste, c'était ce qui pouvait arriver de mieux à un prince en fuite. Que Mordom le voulût vivant n'aurait rien de bon pour lui.

Je me souvins des tortures que le sorcier avait infligées à Garlthik avec l'aide d'une Horreur noire.

Et celles subies ensuite par mon père, déjà ravagé par l'alcool. Mordom avait achevé de faire de lui une épave.

Allais-je abandonner Neden à pareil sort ?

Jamais !

— Désolé, mon garçon, soufflai-je avant de lui arracher les bras de mon cou.

CHAPITRE XII

— J'role ? soupira-t-il sans comprendre.

Une belle fleur, noyée par trop de pluie...

Me contorsionnant, je le déséquilibrai. Avec un cri de surprise, il glissa... se rattrapa à ma taille. Après tout ce que j'avais fait pour lui, comment osait-il me résister ? Le choc faillit me faire lâcher prise.

Mordom continuait sa harangue pour me raisonner.

Le présent et le passé se télescopaient encore, achevant de me dérouter. Je me revis en train de me noyer dans les entrailles du *Breeton*, mon père affolé me plongeant constamment la tête sous l'eau...

Comme j'avais haï sa faiblesse !

A présent, Neden aussi m'entraînait à ma perte, me forçant à affronter mon pire ennemi, que j'avais cru mort toutes ces années...

Mais après le...

Le... meurtre de mon père...

Vois-tu, Samael, je n'avais pas le choix. Bevarden s'agrippait tant à moi qu'il allait nous noyer tous deux... Ce fut plus fort que moi : fou de rage, je me libérai et le tuai. De cette seule façon, je pus quitter le navire qui sombrait et survivre...

Mais après...

Le regret me submergea, tant pour mon parricide que pour Neden. J'étais aussi aiguillonné par la magie

du voleur : je devais écouter la voix de la raison et tout lâcher tant qu'il était encore temps.

Je devais vivre ma vie sans me soucier de personne.

Personne.

La guerrière nous rejoignit. Mes muscles se crispèrent sans que je l'aie voulu. J'étais paralysé !

Encore ce satané Mordom !

— Viens ici, mon garçon ! lança la femme, tendant une main au-dessus de mon dos. Accroche-toi à moi.

— J'role ! implora Neden, perdu au milieu d'un océan d'ennemis.

Les mâchoires bloquées, je ne pouvais plus articuler un son.

— Ignore-le ! décréta l'inconnue. Ces mercenaires te voulaient du mal. Nous te ramenons chez toi.

— Non ! Vous...

— Ecoute, nous venons t'aider !

Dès que Neden tendit la main vers elle, et que je ne sentis plus sa chaleur contre moi, une intense désolation m'envahit.

Il y avait sans doute une marge entre amour et possessivité ! Pourquoi m'échappait-elle toujours ?

A présent, j'étais à la merci de la Theranne. Levant les yeux — tout ce que je pouvais encore bouger —, je surpris son sourire mauvais. Elle leva son épée.

Maintes fois, j'avais frôlé la mort.

Plus que jamais, ma dernière heure semblait arrivée.

C'était oublier un peu vite le fils du roi, à l'âme déjà bien trempée. En fait, ni la hargne de Mordom, ni ma loyauté des plus relatives n'étaient venues à bout de sa résistance.

Agrippant la guerrière par la cheville droite, il se laissa tomber de tout son poids : la jambe tirée entre deux échelons, elle perdit pied.

Son visage devint une remarquable étude d'artiste sur la fureur et la peur.

Par bonheur, j'avais les doigts comme soudés à la corde. Sinon, le choc violent m'aurait fait tomber avec

elle. Neden se plaqua contre moi. Ses yeux écarquillés me criaient : que faire maintenant ?

A travers mes lèvres presque paralysées, je réussis à marmonner :

— Partons !

Soudain, le sort de Mordom prit fin : je redevins maître de mon corps. Sans perdre une seconde, je grimpai l'échelle, plus résolu que jamais à sauver Neden.

Quand mon heure serait venue, quelle vie aurais-je voulu avoir menée ? Tant de choses s'étaient si mal passées ! Ce n'était pas une raison pour tout laisser aller à vau-l'eau sans me rebiffer.

A dire vrai, même si ce n'est plus guère en vogue, la rédemption est un de mes thèmes de prédilection.

De nos jours, qui aime se sentir responsable de ses actes, ou coupable ? Personne.

Soyons honnête : analyser ses actions passées n'a rien de facile. Comment a-t-on mené sa barque et pourquoi ? Question aussi passionnante que difficile. Nos perspectives sur les êtres et les choses, le semblant d'ordre qu'on s'efforce d'insuffler à nos existences évoluent avec le temps.

Ce n'est qu'avec notre dernier souffle que tout, enfin, revêt son sens authentique.

Nos choix tendent l'arc de nos biographies.

Pour ma part, je m'estimais irrécupérable — au-delà de toute rédemption. Tout en grimpant les échelons aussi vite que possible, je m'apitoyais sur moi-même, pauvre vieillard qui n'avait jamais eu de chance dans la vie...

Pourquoi cela aurait-il dû changer ?

Mais je refusais d'affronter l'aube prochaine avec un meurtre de plus sur les bras. J'en avais assez de me sentir coupable : pour une fois, je voulais *sauver* une vie.

Je suppose qu'il y a un début à tout. Même chez les pires criminels.

Mordom gesticula ; son sort de paralysie échoua.

Feignant sur la gauche, je surpris le premier gaillard qui se précipitait sur moi, épée haute. La force du vieillard qu'il affrontait dut le surprendre. Fatale distraction ! D'une violente torsion, je le tirai dans le vide.

Je revois encore son visage, où l'horreur le disputait à la surprise.

Sans hésiter, avec l'épée dont je venais de m'emparer, je tranchai la corde gauche de l'échelle, échelon après échelon, criant à Neden de tenir bon.

Les Therans profitèrent de notre séparation pour pointer leurs arbalètes vers moi. Deux ou trois carreaux se fichèrent dans mes cuisses sans arrêter mon bras.

Une fois que j'eus rejoint Neden, je lâchai l'épée et le fis regimber sur mon dos. Ignorant la douleur, je me balançai de nouveau au-dessus du vide tandis que Mordom ordonnait de reprendre de l'altitude.

Trop tard : grâce à mon stratagème, l'échelle coupée en deux formait une corde simple deux fois plus longue. Le sommet des arbres n'était plus qu'à environ trente pieds de nous. A la force du poignet, je descendis à toute vitesse...

... Le vaisseau redressa le nez. Des yeux, je cherchai des branches où me retenir, quand je sentis mes muscles se tétaniser.

— Saute, Neden ! bafouillai-je malgré mes lèvres paralysées.

— Mais...

— *Saute !*

Il tendit la main pour s'agripper aux branches et obéit.

Les marins remontèrent la corde où je restai accroché, réduit à l'impuissance.

CHAPITRE XIII

Hors de lui, Mordom me saisit par le col et me cogna la tête contre le plat-bord.

— Je me souviens de toi : l'Empêcheur-de-Tourner-en-Rond ! cracha-t-il. Si je ne m'abuse, tu avais une Horreur dans le crâne ! (Son œil vert, dans sa paume gauche, qu'il tournait vers moi, brillait de rage.) On dirait qu'elle est partie... Qu'à cela ne tienne : je me charge de la remplacer très vite !

Je fus à deux doigts de fondre en larmes. A la merci d'un ennemi complice des Horreurs, j'avais l'impression de n'avoir rien vécu depuis notre dernier affrontement.

Peut-être était-ce le cas...

Un troll aux incisives blanches protubérantes intervint :

— Seigneur, devrions-nous...

— Oui ! coupa Mordom sans se retourner. Il faut perdre de l'altitude et retrouver ce maudit gosse !

J'espérais que Neden n'avait pas été lent à regagner le sol et à se cacher. A moins qu'il ait fait une mauvaise chute ? Descendre de ces grands arbres n'avait rien d'évident, surtout pour un enfant.

La mort avait-elle exaucé mes vœux ? Neden gisait-il quelque part au-dessous de nous, les yeux grands ouverts sur l'éternité ?

— Emmenez-le, ordonna Mordom avec une joie mauvaise.

*

* *

Longtemps, le vaisseau plana à l'aplomb de l'endroit où avait disparu le prince. Les recherches se soldèrent par un échec.

Mes geôliers choisirent une grande clairière où atterrir, sans risquer de voir la voilure ou les gréments s'empêtrer dans les branches. Une nouvelle expédition fut montée. Un confrère de Mordom pourvut un soldat d'ailerons métalliques pour qu'il assure une liaison rapide entre le vaisseau et le corps expéditionnaire.

Je compris tout ça en entendant les ordres que les officiers aboyaient sur les ponts supérieurs.

Dans une pièce obscure, sans doute à fond de cale, j'étais ligoté sur des tréteaux. Avec l'avidité d'un être affamé devant un festin, Mordom me dévorait des yeux. Par quelles souffrances commencer ? Sa paume ensorcelée m'étudiait de la tête aux pieds. C'était la première fois que je le voyais sourire.

L'éclairage était assuré par une série de cristaux incrustés dans les cloisons. Plutôt que de se diffuser pour remplir l'espace, l'éclat ainsi produit semblait glisser sur la surface des choses...

Remarquant mon intérêt, non sans une pointe d'obligeance, le sorcier m'expliqua :

— J'ai reproduit cet éclairage pour mes familiers, afin qu'ils ne soient pas trop dépaysés.

Parlait-il des Horreurs ? Des siècles plus tôt, elles étaient venues d'un autre plan d'existence, sans doute fort différent du nôtre.

— Que sais-tu de la conspiration ?

Ne sachant rien sur rien, j'ouvris la bouche à la recherche d'une idée.

— Très bien... A ton aise.

Fredonnant dans sa barbe, Mordom se détourna. Les deux gardes présents semblaient trouver le plafond fascinant...

— Je n'ai jamais entendu parler de conspiration, lâchai-je. Ecoute, nous sommes tous deux vieux et fatigués, maintenant. Pourquoi ne pas me relâcher ? Le gosse s'est volatilisé. Il a surgi dans ma vie et il en est ressorti aussi vite. Poursuis ton chemin, et moi, j'irai le mien.

Hors de mon champ de vision, il continuait de fredonner. J'entendis du verre tinter. Puis il revint vers moi.

Cherchant à gagner du temps, je demandai :

— Comment as-tu survécu ? Tu as péri à Parlainth ! Je n'ai pourtant pas rêvé !

— Ah oui, lâcha-t-il d'un air absent, absorbé par ce qu'il tenait.

Je ne voyais pas le récipient.

J'aurais volontiers demandé quels fous furieux avaient pu ramener une vermine comme lui à la vie, mais dans ma situation, un peu de diplomatie me paraissait des plus indiqué. Aussi jugulai-je mon ironie.

Il posa son récipient et prit une paire de pinces.

— Il y a vingt-cinq ans, des explorateurs therans m'ont retrouvé à Parlainth.

— Des Therans s'y sont rendus ? m'écriai-je.

— C'était notre cité, Fouinard. Que nous retournions chez nous te dérange, peut-être ? ironisa-t-il.

Ça ne me plaisait guère, en vérité, car la ville avait été relevée de ses ruines par la province de Barsaive.

— Non... Je l'ignorais, voilà tout.

— Nous ne sommes plus les bienvenus à Barsaive. (Du coin de l'œil, je le vis sortir du récipient une sorte d'ombre longiligne, à la queue en forme de dard.) Nous voyageons souvent dans la plus grande discrétion. Mais je ne t'apprends rien...

Il approcha de mon oreille droite l'Horreur qui gigotait au bout des pinces.

— Je ne sais vraiment rien, Mordom ! Ces trente dernières années, le roi Varulus en personne m'a fait rechercher. J'étais un homme traqué ! J'ignore tout de la politique !

A mon intense soulagement, il recula.

— Le roi Varulus... Serais-tu J'role ? *Le J'role* des comptines macabres ? Le bouffon dément ? *Toi* ? Ça par exemple ! ricana-t-il. Je prenais ce J'role pour un croquemitaine, une pure invention des parents afin que leurs garnements filent doux ! Qui aurait cru que notre ami la Fouine deviendrait un jour l'Horreur attitrée de Barsaive !

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ça ?

Son intense surprise m'intriguait. Je m'étais toujours tenu pour une misérable larve, surtout après mon parricide. Inspirer frayeur et dégoût à mes semblables m'avait paru logique. Combien d'années avais-je passé à bourlinguer dans mon costume de bouffon ? Combien d'efforts pour gagner l'amour des enfants, auquel j'estimais, au fond de moi, ne pas avoir droit ?

Ma Némésis éclata de rire.

— Pour un bourreau d'enfants, tu n'as guère la tête de l'emploi ! D'où ton efficacité, bien sûr, soupira-t-il. Alors, dis-moi... combien en as-tu tué ?

Je repensai au meurtre de Bevardeen, à la mutilation de mes fils...

— Aucun.

— Vraiment ? fit-il d'un ton doucereux.

— Vraiment.

J'aurais voulu que mon « accoucheur de conscience » fût quelqu'un de respectable, digne d'accueillir mon sincère repentir.

Certainement pas ce sorcier maudit.

Lui se régalerait de mes « exploits » avec l'avidité des pervers. Qu'il me torture entraine presque dans la norme des choses. Dans un sens, j'y étais résigné.

Mais il utiliserait ses monstres pour m'arracher mes secrets, un par un.

Des secrets que je gardais jalousement depuis des décennies.

C'était hors de question !

Plutôt mourir que d'avouer.

En attendant, il y avait plus urgent.

Des clameurs annonçaient que Neden avait été retrouvé.

CHAPITRE XIV

Comme Mordom prit plaisir à me le répéter, Neden n'allait pas bien du tout. Apparemment, il avait fait une mauvaise chute.

Les jours suivants, le vaisseau fit voile plein sud. Personne ne m'accordait la moindre attention. Les plaies consécutives aux carreaux s'infectèrent. La faim me dévorait les entrailles. Je délirais.

A mes moments de lucidité, qui se faisaient plus rares, je travaillais à desserrer mes liens, aux poignets comme aux chevilles. En pure perte : leur nature enchantée m'interdisait tout progrès. La magie du voleur ne m'était plus d'aucun secours.

Je dus me rendre à l'évidence : j'étais fait comme un rat.

Parfois, je vous revoyais, Releana, Torran et toi, et je me confondais en excuses. Je vidais mon sac face aux fantômes du passé.

Eussiez-vous été présents en chair et en os que j'aurais été incapable de vous demander pardon.

Non sans surprise, un jour, je revins à moi pour découvrir que Mordom avait bel et bien glissé une Horreur dans mon crâne.

A quelle fin ?

Me torturer, procéder à des expériences, par pure malveillance... ou les trois à la fois ?

Le résultat, lui, ne faisait aucun doute.

Le sang coulait de ma fracture. Je me réfugiais dans le passé. Devant mon œil mental, des souvenirs aussi clairs que le présent se télescopiaient. J'humais de nouveau l'air confiné du kaer, le refuge de mon village natal, où j'avais vécu mes premières années. Je revoyais ma mère, jeune et belle.

Et la nuit fatidique où elle m'avait livré, elle aussi, à une Horreur.

J'y avais souvent repensé... mais jamais avec une telle clarté.

A cette réminiscence s'ajoutait une nouvelle perspective, que je serais bien en peine de définir. Mes pensées n'avaient ni queue ni tête. Mordom utilisait son infâme créature pour lire en moi comme à livre ouvert, trier mes souvenirs et mes réflexions et violer mon subconscient.

Il recherchait la *logique* du désespoir.

Pour la première fois, je compris mon raisonnement d'enfant, trahi par sa mère.

Comment avait-elle pu commettre une telle monstruosité ? Au soir de ma vie, je n'avais toujours pas de réponse ! Mais, face à l'horreur, le petit garçon avait voulu croire qu'elle n'avait pu agir sans une excellente raison.

Le tout était de savoir *laquelle*.

Je débordais d'hypothèses et de théories. La clef de voûte de ces échafaudages fébriles ? J'avais dû commettre quelque crime impardonnable, et je méritais mon sort !

Mon parasite psychique m'avait à mon tour transformé en monstre.

Enchaîné sur la table, livré au scalpel mental de mon bourreau, je sentis une partie de mon être se détacher et observer, fasciné.

D'abord, l'amour maternel avait été radieux comme l'étoile du berger. Puis, au fil des ans, mon firmament, s'emplantant d'étoiles, avait formé les constella-

tions de la douleur. Les yeux rivés au ciel, je me rappelais les lois fondamentales de l'univers.

Tout en découlait.

Ce que j'avais subi, aucun petit garçon n'aurait dû le connaître. Une pure aberration ! Quoi d'étonnant à ce que j'aie tourné aussi mal ?

Quels trésors d'énergie n'avais-je pas dépensés pour expliquer la décision maternelle ! J'avais passé ma vie à essayer de comprendre cette méticuleuse construction de constellations perverses.

A quoi bon ? Je m'étais constamment heurté aux remparts et aux tours de l'inexplicable.

Pauvre fou, prisonnier de ses propres pensées !

J'role, le bouffon légendaire, enfermé dans l'unique prison au monde capable de le retenir.

Son propre esprit.

— Fascinant..., soupira Mordom.

A l'instar de l'Horreur qui s'était repue de ma jeunesse, il se délectait de ma misère.

Je revins au présent. Une douleur inouïe me déchira le tympan droit. Luttant avec frénésie contre mes chaînes, je hurlai à gorge déployée.

Mordom repoussa les gardes d'un geste impatient.

Un bébé apparut sur ma poitrine.

S'il avait huit mois, c'était le bout du monde.

Un instant, la surprise me fit oublier mon martyre. L'apparition avait l'air très grave.

La souffrance me reprit, plus forte que tout. Entre deux cris, je réussis à jeter un coup d'œil à mon bourreau.

Voyait-il ce que je voyais ?

Apparemment, non.

Bien sûr, il pouvait s'agir d'une ruse, pour achever de me rendre fou.

Mais non : tant de subtilité ne ressemblait pas à Mordom. Encore qu'avec sa malveillance innée...

Alors que je me tordais comme un ver sur mon lit de douleur, le bébé juché sur mon torse restait *immobile*. D'une menotte, il m'effleura une joue et sourit.

Avec le timbre fluët d'un enfant et l'intonation d'un adulte, il déclara :

— J'role, veux-tu être libre ?

— Oui ! Mais je suis... attaché...

— Ces liens ne sont pas ce qui te retient. La liberté à laquelle tu aspires ne concerne pas ce sorcier...

— *Au contraire !* m'égosillai-je.

Les gardes et mon bourreau se lancèrent des regards perplexes, haussant les épaules.

D'évidence, ce pauvre vieux avait besoin d'un peu de répit.

Avec ses pinces, Mordom retira une chose blanche luisante de mon crâne, avant d'appliquer un onguent magique pour refermer la fracture.

Mais l'essentiel de mon attention allait au bébé assis sur mon ventre.

— Veux-tu vraiment être libre ?

— Oh oui... Même la mort serait préférable à ça, pleurai-je. Par pitié, aide-moi !

— Promets d'abord.

— Tout ce que tu voudras !

— Dès que je t'aurai libéré, saute par-dessus bord.

J'hésitai une demi-seconde. Pourquoi m'arracher à mes bourreaux pour me précipiter vers une mort certaine ? Que cherchait cette apparition ?

Pour le découvrir... je n'avais qu'à m'exécuter.

— Très bien. C'est promis.

Le bébé me sourit d'un air entendu.

Me confiant à ses gardes, Mordom partit.

— Tu es déjà libre, J'role..., affirma l'entité.

Mes liens se défirent d'eux-mêmes, faisant hoqueter les hommes d'effroi.

Je m'assis.

C'était vrai : j'étais délivré.

CHAPITRE XV

Les soldats bondirent pour me maîtriser.

Ma tête me faisait mal ; mes plaies infectées me cuisaient. Mais si je basculai de cette table maudite, ce fut avec ma grâce coutumière.

Esquivant les gardes, je me redressai tant bien que mal. Pris de vertige, sur le point de défaillir, j'eus quelque peine à retrouver la vue. Animé par l'énergie du désespoir, je lançai un crochet au premier Theran qui me barrait la route. Mon succès inespéré me donna des ailes.

L'autre soldat tira l'épée et attaqua. J'évitai l'arc de sa trajectoire, lui saisis le poignet et pointai sa propre arme contre son camarade qui revenait à la charge... Cette fois, l'homme s'écroula pour ne plus se relever.

Je cassai le bras du second et le tirai contre la table où j'avais tant souffert. Je lui cognai tant la tête dessus que je la lui réduisis presque en bouillie.

Mais ils ont regardé Mordom me torturer de façon abominable sans rien faire, n'est-ce pas ?

Titubant comme un vieil ivrogne, je m'élançai dans les coursives. Coûte que coûte, je devais retrouver Neden. Qu'importe si je tenais à peine sur mes jambes : l'abandonner à son sort était hors de question.

Des cris éclatèrent.

Les minutes m'étaient comptées.

Longeant des cabines, je surpris des éclats de voix... dont celle de Mordom. Je me cachai dans un coin pour épier la conversation :

— Moins de vaisseaux osent survoler la Mer des Enfers, disait-il. Ça vaut le coup !

— Mais, dit une autre voix — sans doute celle du capitaine —, nous pourrions profiter d'un courant aérien pour aller plus vite !

— Le processus prendra longtemps. Crêtombre me l'a assuré. Je ne suis pas pressé. Au-dessus de la lave, nous sommes assurés d'une relative tranquillité. L'important est de compléter le rituel. Si ça marche, le garçon sera assujetti à ma volonté. Varulus mort, le conflit contre Throal s'achèvera avec la reddition de nos ennemis.

— Très bien, soupira le capitaine. Mais je devrai remettre le cap sur Thera au plus vite.

— Je comprends. Dès que vous nous aurez déposés dans la grotte, vous vous serez acquitté de la dette de votre père.

Une autre voix s'éleva :

— Nous avons contacté ceux qui connaissent la cachette du roi Varulus.

— Bien, dit Mordom. Des problèmes pour engager des assassins ?

— Aucun.

— Assurez-vous que rien de tout ceci ne parvienne aux oreilles de Garlthik le Borgne. Ses contacts sont nombreux et divers.

— J'ai déjà eu affaire à lui. Il est toujours...

— Ne recourez à lui sous aucun prétexte ! Ce gredin de malheur n'a jamais perdu une occasion de me nuire. Et on se connaît depuis fort longtemps...

— Il ne quitte plus Kratas ! A ce qu'il paraît, c'est un vieil ork brisé.

— Son réseau d'information est tel qu'il n'a plus besoin de bouger de chez lui pour continuer ses petites combines ! Tenez votre langue, un point, c'est tout !

Le bébé réapparut, flottant près de moi. Je me remis en route.

— Tu m'avais promis ! me reprocha-t-il. Tu dois sauter par-dessus bord. Très vite.

— Je sais..., marmonnai-je. Mais... c'est juste un gosse !

L'oreille collée contre la porte de la cabine suivante, j'entendis des marins jouer aux dés en braillant à qui mieux mieux. Neden n'était sûrement pas avec eux.

— Tes enfants aussi étaient « juste des gosses », lâcha l'apparition d'une voix lourde de sous-entendus.

Je dardai sur elle un regard assassin.

Pour qui se prenait ce marmouset surréaliste ?

— Si tu refuses de partir sans Neden, veux-tu que je te mène à lui ?

— Tu sais où on l'a enfermé ?

Mal à l'aise, il répondit par l'affirmative.

*

* *

Blotti entre mes bras, le bébé guida mes pas le long des coursives. Enfin, je poussai la porte d'une cabine plongée dans l'obscurité. Seul un mince rai de lumière issu du couloir me permit d'apercevoir...

... Le fils de Varulus, disséqué vivant...

Oui : chose incroyable, il respirait encore.

Le bébé enfouit la tête contre mon épaule.

Ecorché vif, les muscles, les tendons et les nerfs découpés en bandes, étalés sur le plan de travail, comment Neden pouvait-il encore être en vie ?

Sa poitrine se soulevait ; posé à côté, son cœur nu battait.

Sur le moment, j'eus beaucoup de mal à comprendre ce que je voyais.

Je me *refusais* à comprendre.

A ma question muette, le bébé souffla :

— Mordom est exceptionnellement doué...
— Je dois aider Neden..., croassai-je.
— J'role, c'est impossible. Pas toi. Pas maintenant.
— Mais... Après tout mes efforts pour le sauver...
— Il faudrait que tu consentes à un engagement pour lequel tu n'es pas taillé.

— Mais...
— Saute, J'role. Tout est fini. Ton heure est venue. Tu crois savoir comment vivre. C'est faux.

Accablé, je me laissai aller contre la cloison.

— Je ne peux pas le laisser comme ça..., pleurai-je doucement.

— Si tu tentes de le secourir... tu l'achèveras. Tu n'as pas réussi à assassiner tes fils. Ça ne veut pas dire que tu n'y arriveras pas avec Neden.

Une sombre colère s'empara de moi.

— Les tuer n'était pas dans mes intentions !

Finaud, le bébé me sourit :

— C'est ce que tu t'imagines. Néanmoins, tu as une conception bien personnelle de ce que devrait être la vie des petits garçons. La mort y joue un grand rôle...

— Je ne voulais pas les tuer !

— C'est un autre problème. Je ne pense pas que tu *veilles* assassiner. Mais comme nous le savons, toi et moi, ça t'est arrivé plus d'une fois.

J'eus une envie féroce de lui éclater le crâne contre la première cloison venue.

Ricanant presque, il agita un index réprobateur sous mon nez.

Au bout de la cursive où je me trouvais, des cris montèrent.

Je lançai un dernier regard à Neden, à ses entrailles exposées aux regards à l'instar de trophées.

La mort dans l'âme, je dus me rendre à l'évidence : je ne pouvais plus *rien* pour lui.

Je sortis et repris ma course. Plus d'une fois, je faillis être refait prisonnier. Trop faible pour me

défendre, je réussis pourtant à échapper sans cesse aux soldats qui surgissaient où que j'aïlle.

Ce n'était pas normal ! Que m'arrivait-il ? A chaque confrontation, je devenais plus vif et plus efficace que je ne l'avais jamais été dans la force de l'âge.

Alors... sexagénaire et à moitié mort !

Le bébé agrippé à mon cou était la raison de ce prodige.

Dans le feu de l'action, je ne fis pas le rapprochement entre la liberté et lui.

Débouchant sur le pont supérieur, je fus accueilli par une bouffée d'air chaud qui faillit me renverser.

Dans la nuit, la brume était nimbée d'une auréole rouge.

Comprenant ce qui se passait, je restai bouche bée.

— Saute par-dessus bord ! dit le bébé.

Des marins accouraient vers moi.

Je pouvais retourner d'où je venais... et être repris tôt ou tard.

Ou sauter dans le vide.

Ce n'était vraiment pas un choix !

Courant sur le pont, je me hissai parmi les cordages.

Nous survolions bien la Mer des Enfers !

Du roc en fusion à perte de vue.

— Je mourrai si je saute ! hoquetai-je.

— Eh bien ! s'écria le bébé. Il t'en a fallu du temps pour comprendre !

— Mais... je veux vivre !

— Je sais. Où serait le défi sinon ? En tout cas, promesse ou non, je ne vois pas ce que tu peux faire d'autre.

Trois gardes se précipitèrent sur moi. J'oscillais au-dessus du vide.

— Fais-le ! cria mon impossible compagnon. Tu dois sauter de ton plein gré !

Une drôle de conception du libre arbitre, à la réflexion...

Mais si je le fis, ce ne fut pas pour échapper à mes

ennemis, ou parce que sauver Neden était au-delà de mes capacités.

Au fond, je sautai vers une mort certaine parce que j'étais fatigué de vivre.

Fatigué d'être un traîne-misère aux mains sanglantes, à l'existence sans lumière ni joie.

Pas très original, je sais.

Et puis, être poussé au suicide par un bébé surgissant soudain dans vos bras... quoi de plus *ridicule* ?

Malgré mon désespoir, j'étais encore capable d'apprécier l'humour noir. Je basculai dans le vide avec un éclat de rire sauvage.

De loin, la chaleur du roc en fusion était d'abord une caresse.

La chute me procura une extraordinaire sensation de délivrance... Redevenu un bébé, dans les bras de ma mère, je flottais avec délices.

Le retour à la réalité fut *brutal*.

Je tombai comme une pierre dans de la lave.

TROISIÈME PARTIE
DE FLAMME ET DE CHAIR

CHAPITRE PREMIER

Paradoxalement, ma chute me parut interminable. C'était le délicieux frisson du cauchemar : chaque instant s'inscrivait dans l'éternité en un crescendo des plus prometteurs. Je flottais entre un ciel d'encre et une mer de sang ; leurs images se télescopaient follement dans ma tête. L'exaltante désorientation me préparait à renoncer à la vie sans un regret.

D'un battement de cœur à l'autre, la terreur se mua en résignation.

Nulle âme qui vive ne saurait ce qu'il était advenu de J'role, le bouffon sanguinaire.

Que pouvais-je espérer d'autre ?

Je heurtai les roches de plein fouet avec des craquements sinistres.

Je dévalai une pente.

Les nerfs en feu, devenu une boule de douleur, je rebondis de rocher en rocher.

Comment était-ce possible ? Plongé dans de la lave en fusion, *j'aurais déjà dû être mort !*

Je hurlai de douleur, mais surtout de frustration !

Enfin, je m'immobilisai au pied d'une colline.

Le silence régnait, apaisant.

Le dos tordu, le bras bizarrement levé, je m'estimai chanceux, tout compte fait.

Je ne rebondissais plus sur les rochers comme une bille.

Ma situation ne pouvait guère empirer, pensais-je.

Je repris mon souffle, peu pressé de bouger. Le voile de chaleur occultait le firmament, me séparant des étoiles, ces points de lumière glacée.

Au loin, j'aperçus le vaisseau theran. La mer de flammes teintait sa coque grisâtre d'un rouge sinistre.

Elle me rappela une comète majestueuse traversant le ciel.

Un message de l'univers.

Mais sans mes cartes, comment en saisir le sens ?

Faisant machine arrière, le navire vint survoler l'île.

Paralysé comme je l'étais au milieu des rocailles, comment se fait-il que *personne* ne me vit ?

Des heures durant, je cherchai en vain à comprendre l'étrange île où j'avais échoué.

Le vaisseau repartit et disparut à l'horizon.

Pourquoi m'abandonnait-on là ? A coup sûr, Mordom savait que je n'étais pas tombé dans la Mer des Enfers. Dès lors, me récupérer était un jeu d'enfant.

Quoi qu'il en soit, je fus soulagé. Dans mon état, je ne pourrais plus affronter le sorcier avant très longtemps.

Quand j'estimai avoir retrouvé assez de forces, je voulus me lever.

Impossible de bouger.

Mon bras droit, brandi en l'air, refusait de se plier. Mon corps refusait de bouger. Je ne sentais plus ma propre chair.

Et *j'aurais dû* être mort !

Que j'aie survécu tenait du miracle.

Il est vrai que le spectre de la mort me laissait de marbre.

Après pareille chute, quoi d'étonnant à ce que je reste paralysé ?

Mais alors... qu'allais-je devenir, échoué ainsi au fin fond de nulle part ? Comment espérer quitter cette

île ? Pourquoi donc m'étais-je mêlé des problèmes de Neden ? Pourquoi ce bébé avait-il tant tenu à ce que je saute ? Était-ce la liberté qu'il m'avait promise ?

Et où diantre *était* ce fichu nourrisson ?

Tournant le cou comme je pus, roulant des yeux dans mes orbites, j'examinai les environs : des roches noires, dont certaines avaient la taille de petites collines, grêlées d'innombrables trous. La seule lumière provenait des brumes rougeâtres.

Aucun bruit.

Pas le moindre souffle de vent.

Rien.

J'étais pétrifié dans un paysage désolé.

La liberté que j'avais acquise était celle de l'immobilité totale.

*

* *

Avec ce que je savais de la Mer des Enfers, je réfléchis à un moyen d'évasion.

Selon d'antiques récits, les Passions amoureuses de la vie avaient voulu protéger les vivants de la mort. Puisque tuer la Mort était irréalisable, elles s'étaient unies pour créer la Mer des Enfers, transformant en lave un ancien océan. Puis elles y avaient emprisonné la Mort.

Le succès fut mitigé puisque, comme chacun sait, les hommes continuent de mourir tous les jours.

Néanmoins, ressusciter les défunts était devenu possible.

La Mort fauche ses victimes ; parfois, à l'instar de Mordom, elles lui échappent.

Si assez de sang est versé à Barsaive, on dit aussi qu'*elle* pourra se libérer et sévir aux quatre coins du monde.

Quel étrange caprice du destin : avoir survécu à une

chute mortelle pour me retrouver prisonnier en si auguste compagnie ! Ça ne manquait pas de sel... et de logique, tout bien pesé.

Mercenaire en mon temps, j'avais escorté les vaisseaux de Barsaive dans leur pêche au feu élémentaire, au-dessus de la Mer des Enfers. Les marins qui sillonnaient la région m'avaient parlé d'îles semblables, surgies de la lave, à peine plus stables que la croûte flottant sur la roche en fusion.

Seuls des crétins et des inconscients pouvaient vouloir s'aventurer sur de telles « îles ».

Mais où étais-je ?

Je n'avais jamais entendu parler de roches noires !

Étais-je, par miracle, sur l'unique île stable de la région, en dépit des hautes températures ?

Ce n'était pas impossible. Il me restait à attendre que la Mort vienne me ramasser, comme un fruit bien mûr.

Naturellement, elle avait tout son temps.

CHAPITRE II

La nuit passa. Moi qui aimais tant le mouvement, l'immobilité me pesait.

J'étais comme un enfant, trop énérvé pour dormir.

A l'impossible, nul n'est tenu, dit-on. Pourtant, je m'acharnais : j'essayais sans cesse de remuer le cou, les doigts, de baisser mon bras droit...

En pure perte.

Loin de me résigner, je m'entêtais. Mon souffle s'accélérait. Je m'épuisais ainsi, sans bouger d'un cil. Appelant le sommeil de tous mes vœux, je fermai les yeux.

Pour rêver de cette situation intenable.

Dormir... pour me réveiller en plein cauchemar !

Paralysé, je m'agitais *intérieurement* de plus en plus.

Les souvenirs affluèrent à mon esprit.

L'amour perdu...

J'aurais tout donné pour retrouver quelqu'un capable d'absorber mes énergies ! De retenir mon intérêt, de me comprendre et de m'offrir l'apaisement...

Ma femme. Mes enfants. J'avais tout perdu.

Attendant désespérément la Mort qui prenait tout son temps, j'aurais voulu qu'on pense à moi, qu'on me pleure...

En vérité, tout le monde soupirerait de soulagement.

Un monstre de moins sur terre !

Enfin, je sombrai dans un sommeil agité.

Entre deux pertes de conscience, j'apercevais les étoiles à travers le voile des brumes de chaleur. Ma misère morale n'avait plus de bornes.

La gorge sèche, la peau irritée, je luttai contre des vagues de nausée. La Mort elle-même me rejetterait-elle ? Que faire pour accélérer ma fin ? Mes souffrances empireraient-elles encore ?

Ah, retrouver ma liberté de mouvements, ne serait-ce qu'un instant, et pouvoir me fracasser le crâne sur les roches !

*

* *

Le soleil se leva. Quand je rouvris les yeux, le miroitement de l'air me surprit. Le bleu vif d'un ciel sans nuage offrait un merveilleux contraste avec le somptueux flamboiement de la nuit. Je n'étais plus prisonnier d'ombres inquiétantes. Le pire n'était-il pas passé ? Mon sort ne pouvait que s'améliorer !

J'essayais de nouveau de bouger.

Mon bras gauche, cassé, remua insensiblement.

Terrifié, j'eus du mal à retenir mes pleurs. Allais-je rester longtemps dans ce pitoyable état ?

A la recherche d'une planche de salut, je jetai des regards fous autour de moi.

Soudain, mes yeux se posèrent sur une tour, au centre de l'île.

Haute de deux cents pieds, elle se composait de pierres rouges cerclées d'arabesques noires. L'arche d'entrée était taillée d'un bloc dans de la roche sombre. Rien n'en barrait l'accès.

C'était à la fois accueillant et inquiétant.

La nuit passée, l'obscurité m'avait caché la tour. De plus, je lui tournais le dos. Je me tordis le cou pour tenter de mieux l'apercevoir.

Y avait-il quelqu'un d'autre que moi sur l'île ?

Se découpant contre l'azur, la tour, comme enracinée dans la solitude, semblait incapable d'abriter la vie. Quel espoir me restait-il ?

Je voulus appeler à l'aide ; un pathétique filet de voix s'échappa de mes lèvres. Je persévérâi et multipliai les appels au secours. Bientôt, ma voix me parut assez forte pour porter jusqu'à l'édifice.

Je tendis l'oreille, guettant une réponse.

En vain.

Mon regard vola de l'arche aux fenêtres, tentant de percer la pénombre.

Je continuai de m'égosiller jusqu'à n'en plus pouvoir. La voix cassée, je fermai les yeux. Mes derniers espoirs brisés, je m'abandonnai à un océan d'amertume.

Rien de nouveau, pour moi. La joie de vivre ne m'a jamais étouffé. Je repensai aux terribles conséquences des actes humains, à l'adversité écrasante à laquelle on est confronté, chaque jour...

Qu'est-ce que l'existence ? Une suite sans fin d'élans et de désirs inassouvis, tous débouchant sur la déception.

L'étrange chose, ce fut la vitesse à laquelle je chassai ces pensées déprimantes.

La chaleur balaya ma construction mentale — mon château d'étoiles. Considérant la vie que j'avais eue, la misère était une chose banale. M'apitoyer sur mon triste sort, pourquoi pas — tant que j'étais libre de mener ma barque à ma guise.

Mais à présent... j'étais seul face à moi-même. Les jérémiades et l'amertume, voilà *tout* ce qui me restait. Quelle abomination ! Si j'étais condamné à mourir de faim sur un bout de rocher, du diable si j'allais passer mes dernières heures à m'écouter geindre et protester contre la fatalité !

Pour la première fois de ma vie, me laisser aller était hors de question.

Mais que faire *d'autre* ?

La tour ? Déserte.

L'île ? De la roche nue.

La mer ? Des centaines de lieues de roches en fusion. Mon corps ? Paralysé.

Que me restait-il ?

Néanmoins, il me vint à l'idée que même désert, l'édifice pouvait contenir de la nourriture.

Et, pourquoi pas, un moyen de fuir ces géhennes.

En moi, l'espoir renaquit de ses cendres.

Restait à *atteindre* la tour. Du reste, à supposer qu'un nouveau miracle se produise, quelle nouvelle terreur m'y attendait ? Ma mère, transformée en morte-vivante, peut-être ?

A quoi bon se leurrer encore ?

Anéanti, je restai couché face au ciel. Osciller entre désespoir absolu et espoir irrépressible m'avait épuisé. Les doigts de ma main gauche grattèrent le sol. A peine en eus-je conscience.

Qu'importait ?

Je me rappelai ma chute. Pourquoi n'étais-je pas mort ? C'était absurde, *impossible* !

Finirait-on par me considérer comme mort ? Ma femme ? Mes enfants ? Ou encore Mordom, lâchant à un acolyte, entre deux expériences d'anatomie fascinantes : « *Un jour, un sale gamin m'a tué. Maintenant, il est crevé.* »

De mes interrogations et de mes aspirations, de ma quête d'amour, il resterait un demi-sourire sur les lèvres de mon ennemi...

Des cendres dispersées au vent.

Une étoile filante qui se serait abîmée dans une mer de feu.

Toute ma vie, je m'étais accroché aux branches.

Avec la mort, je n'attendais plus rien.

Mes espérances n'avaient plus lieu d'être.

Je me détendis. J'avais eu peur de mourir avant de connaître l'amour.

Et si je feignais d'être mort ?

Qu'avais-je à perdre ? Rien.

La vie m'avait déjà spolié de toute joie. J'avais passé mes jours à repousser l'espoir, pour ne plus souffrir.

Ah, être mort et n'avoir plus besoin de rien ! Ne plus se perdre en conjectures, en utopies dérisoires...

Etre soi, dépouillé de tout...

Je n'aurais plus rien à prouver, volant des babioles dont je n'avais que faire.

A deux doigts du néant, je souris.

Je n'étais *pas* mort.

Alors... autant vivre. Non pour obtenir ou accomplir quelque chose, mais parce que je le voulais. Je faillis éclater de rire : au soir de ma vie, quand tout était dit, j'étais enfin libre, sans plus me soucier de rien ni de personne !

Si j'étais vraiment mort, pourquoi ne pas m'enivrer d'espoirs ? Qu'avais-je à perdre ?

Pour la première fois, je réussis à bouger la main gauche, à la sentir *vivante*. Sous mes doigts, le roc avait un grain délicieux.

Je me souvins de la texture des murs que j'escaladais jadis en voleur accompli. Depuis des années, je n'y avais plus fait attention. Le but que je visais avait supplanté les sensations et l'ivresse de l'action.

Seul comptait le résultat. Je devais me tailler un nom, une réputation, devenir un voleur légendaire... M'aimerait-on pour mes exploits ? Car personne n'aimait *l'homme* J'role.

Ma vie se résumerait à une liste de vols spectaculaires, de larcins défiant les probabilités.

J'y gagnerais une valeur certaine aux yeux des autres.

Qui es-tu ?

J'role, le vieux bouffon fou.

Je l'ai toujours été

Depuis mon premier souffle.

J'écorchai mes doigts contre la roche. Où s'étaient enfuis mes jours ? Aurais-je pu prétendre au bonheur ? Pourquoi avais-je laissé filer les années ?

J'éclatai en sanglots. Je repensai à Releana, à ton frère et à toi, Samael. J'aurais tout donné pour vous revoir, et vous dire à quel point j'étais désolé.

Pas seulement pour ce que je vous avais fait, mes enfants, mais pour n'avoir jamais rien donné à ma famille. Car, réalisai-je, il y avait eu du bon en moi.

J'avais tant voulu vous prouver la dureté de la vie et du monde, sous prétexte de vous y préparer, que j'avais perdu de vue l'essentiel.

CHAPITRE III

Longtemps, je laissai libre cours à mon chagrin. Ensuite, je me sentis mieux. Je n'avais jamais ajouté foi au pouvoir cathartique des larmes. Pleurer me semblait une faiblesse trop aisément exploitable. Combien de fois Releana m'avait-elle conseillé de lâcher la bride à mes peines et à mes joies ? J'avais cru qu'elle n'en supporterait pas la violence. Que mes plaintes la dégoûteraient...

Tout ça pour quoi ?

Cette tour dressée au milieu de l'île avait quelque chose de menaçant.

A présent, je pouvais bouger un peu les hanches. Ramper n'était plus impossible. Ça donnerait un sens à ma renaissance inattendue.

Et j'avais de la volonté à revendre...

Du reste, la possibilité m'enthousiasma, telle la promesse d'un sucre d'orge. Je mourrais sans doute de faim et de soif en me traînant sur les rocs bien avant d'atteindre la tour, mais que diantre... ! N'ayant rien de mieux à entreprendre, je ne subissais aucune pression. J'avais tout mon temps.

Prenant appui sur ma main gauche, j'équilibrai mon poids pour faire glisser mes omoplates en direction de la tour, d'abord à droite, puis à gauche, comme un homme qui pagaie dans son canoë.

Mes progrès, aussi ténu fussent-ils, m'encouragèrent. Le peu de contrôle que j'exerçais de nouveau sur mon corps me redonnait espoir. Plutôt que de vouloir encore prouver quelque chose et faire un pied de nez à la misère, je me sentais revivre.

Chaque pouce de terrain gagné m'arrachait un sourire.

Loin de m'abattre, l'énormité de l'entreprise me faisait l'effet d'un coup de fouet.

*

* *

Je m'endormis. A mon réveil, le soleil était sur le déclin. Je repris ma progression, en évitant de regarder la tour. Constaté l'infinie lenteur de mes progrès ne pouvait que me démoraliser. Les dénivellations représentaient d'affreux obstacles. Quand je devais négocier une éminence, racler mon dos contre les cailloux rouvrait mes plaies. Avec mon manque extrême de mobilité, grimper ou descendre présentait autant de difficulté.

A la nuit tombée, je dormis. Je me réveillai fiévreux.

Je vivais mes dernières heures.

Me reposer et bénéficier d'une rémission ? Ou m'entêter, brûler mes dernières forces et vogue la galère ?

Je choisis l'espoir.

*

* *

Le quatrième jour, je souffrais d'une faim dévorante. Un rat me rongait les entrailles, car ces efforts m'avaient coûté mes ultimes réserves d'énergie. Mon dernier repas remontait à plusieurs jours.

J'eus des absences, je m'évanouis plus d'une fois. Le cruel souvenir de pommes et de poires juteuses, de viandes rôties à la broche me faisait saliver, attisant mes crampes d'estomac. Sur la langue, je sentais presque le goût du vin de riz.

Je m'entêtai.

*

* *

Le sixième jour, je rampais encore... enfin, je crois. Je ne saurais dire si j'avancais d'un millimètre ailleurs que dans mes rêves... Peut-être que non.

Même dans un état de stupeur, *j'avais* progressé. Cette fois, l'ombre de la tour tombait sur moi ! Ça paraissait incroyable, mais... avec de l'entêtement, tout est possible, je pense.

A une fenêtre, je crus surprendre une ombre grise. Etonné, je cillai. L'épuisement et la faim devaient me jouer des tours. La nuit passée, Torran et toi, encore enfants, étiez venus me supplier de rentrer à la maison.

Je délirais.

Mais non, je ne rêvais pas : il y avait une femme ! Je voulus crier, mais j'avais la voix brisée.

Là encore, je m'acharnai.

Mince et frêle, aussi vieille que moi, l'inconnue repassa devant la fenêtre. Elle avait d'épais cheveux gris.

Elle ne m'accorda pas un regard.

La gorge en feu, je tempêtai autant que je pouvais. Ne me prêtant aucune attention, elle disparut.

Confus, frustré, je redevins silencieux. Si seulement elle m'avait entendu, j'aurais été sauvé. Une envie folle de lui nuire me prit ! Pourquoi rien n'est-il jamais simple dans la vie ? Je voulais passer ma rage sur quelqu'un ! Cette femme ferait aussi bien l'affaire qu'une autre.

En attendant... j'étais seul avec moi-même. Il me restait à me calmer.

Quand ma colère cessa, me laissant anéanti, je me résignai à me passer d'elle.

Bien sûr, j'aurais dû continuer. Avec du recul, c'est évident. Mais parfois, on est désorienté parce que rien ne se déroule comme prévu.

Bien sûr, l'univers se moque de nos desiderata comme d'une guigne. A l'échelle cosmique, que valent de misérables vermisseaux comme nous ?

Les Passions existent pour nous compliquer la vie... et la rendre fascinante.

Peut-être la vieille chouette était-elle sourde comme un pot. Je pouvais toujours m'égosiller... Ou peut-être la tour bénéficiait-elle d'un champ de protection qui repoussait, entre autres, les bruits extérieurs.

Quoi qu'il en soit, sa présence n'était pas une mauvaise chose.

Je décidai d'en tirer parti.

Je recommençai à me tortiller au ralenti, comme un ver de terre cacochyme.

*

* *

A la fin du jour suivant, j'atteignis l'arche.

D'épais nuages, dérivant dans le ciel, s'embrasaient au contact des flammes océanes. Pour un peu, j'aurais cru avoir sombré et dérivé *sous* l'épaisse croûte de roches en fusion.

Devant l'entrée, je m'époumonai encore.

Le silence me répondit.

Je continuai.

Devant moi se dressait un escalier aux rampes de laiton brillant dans l'obscurité. Il me fallut un moment avant de remarquer qu'elles flottaient, sans attaches.

Dans le hall bruissait une fontaine semblable à celle

de mon kaer natal. Au centre de la vasque, une statue me rappelait désagréablement Mordom. Mais elle portait une armure et une cape d'officier therannes, non une tunique de sorcier. On eût dit que de son être même coulait la vie.

Quelle folle arrogance !

Comme pour mieux savourer la caresse du soleil, le personnage levait la tête vers le ciel.

Le rez-de-chaussée ne comportait rien d'autre. Sinon les brumes rougeâtres de l'océan, filtrant par l'entrée et trois fenêtres, il n'y avait aucun éclairage.

Au-delà, la pénombre régnait.

Mes appels au secours n'eurent aucune réponse. Le silence qui suivait mes cris me paraissait brutal et implacable. J'avais beau tendre l'oreille, je n'entendais que les battements affolés de mon cœur et ma respiration saccadée.

Épuisé, je sombrai dans un profond sommeil.

CHAPITRE IV

Un bruit de pas me ramena à moi. Dans mes rêves, j'imaginai un monstre, peut-être un dragon, qui approchait lentement. Ses pattes griffues le portaient vers sa proie, échouée sur la plage de la Mer des Enfers.

M'aviser que ce bruit était réel me tira en sursaut du sommeil. La frayeur me poussait à bouger. Las ! J'étais encore paralysé.

Le souvenir de ce que je venais de traverser afflua à mon esprit. Baignés de soleil, les murs incarnats du hall donnaient l'impression de se dresser dans une fournaise. Je ne pouvais même pas abriter mes yeux de l'éclat du soleil.

Je me préparai à affronter mon destin. Quel visage aurait ma mort ? Se débarrasser de moi, par la dague ou la magie, ne poserait aucun problème à la maîtresse des lieux !

A la seconde où mes yeux se posèrent sur la vieille femme, mon cœur se gonfla d'une sincère pitié.

Elle était de ma génération. Mais quand j'avais conservé la santé, elle n'avait pas été épargnée par la maladie. Ses membres grêles étaient couverts de contusions et de cicatrices. Son épais chignon gris était si sale que je crus y voir des poux. S'agrippant à la rampe flottante de l'escalier, elle plaçait un pied

devant l'autre avec circonspection. La cécité n'expliquait pas tout : cette malheureuse vivait dans la terreur.

J'avais déjà vu évoluer des aveugles, même dans un environnement familial. En règle générale, ils possédaient une certaine grâce. Elle n'en avait aucune. D'une démarche saccadée, elle s'aventurait à l'extrémité de chaque marche, comme pour glisser, et se rattrapait durement à la suivante.

— Au secours..., croassai-je, presque aphone.

Sans avoir conscience, apparemment, que je gisais à quelques pas de là, elle passa son chemin.

Derrière la rampe, je remarquai une sorte d'inscription murale. Ça semblait être du theran. Détonnant avec le reste des lieux, d'une élégance raffinée, le tracé était grossier et malhabile.

Comptant les pas en remuant les lèvres, sans qu'un son n'en sorte, la femme avança vers la fontaine.

Elle était aveugle, sourde et sûrement muette, pardessus le marché. Les cicatrices, sur ses bras et ses jambes, semblaient prouver qu'elle manquait de sens tactile au point de se heurter constamment aux obstacles sans éprouver de douleur.

Afin d'entrer en contact avec cette malheureuse, je devrais violer son jardin intérieur, d'une façon ou d'une autre. Pour commencer, il me faudrait la toucher.

Je rampai vers la fontaine, priant pour y parvenir avant qu'elle reparte. Malgré ma faiblesse, l'énergie du désespoir me donnait des ailes. M'aidant de mon bras gauche et de ma taille, redevenus mobiles, je me contorsionnai aussi vite que possible.

Par bonheur, j'avais des jours d'entraînement derrière moi. De plus, je n'avais plus affaire à un sol accidenté mais lisse.

D'une niche, l'inconnue avait tiré une coupe d'argent pour puiser de l'eau et se désaltérer.

Pas si vite ! pleurais-je.

Se détournant, elle s'apprêta à repartir.

— Non ! Par pitié ! criai-je.

Bien entendu, elle n'entendait rien. M'agitant violemment, je basculai sur le ventre et tendis le bras gauche vers sa cheville. Ignorant la douleur, je parvins à la prendre avec assez de force.

Surprise, la femme poussa un cri aussi strident que bizarre. Comme on le sait, les sourds perdent vite la maîtrise de leur élocution.

Affolée, elle battit des bras et tomba. Je pouvais presque imaginer sa panique, pauvre âme prisonnière des ténèbres.

A quatre pattes, elle balaya l'air de ses mains, repoussant quelque monstre, et bafouilla une suite de syllabes déformées que je parvins à comprendre :

— Qui est là ?

Elle cessa de gesticuler ; son expression perplexe soulignait sa vive intelligence. Elle n'avait sans doute pas toujours vécu sur cette île.

Alors que les Therans, pour la plupart, sont imbus d'eux-mêmes, il se dégageait d'elle je ne sais quelle noblesse et une force d'âme indéniable.

Elle se détendit et afficha une sérénité qu'elle était loin de ressentir.

Si je ne faisais rien, elle déduirait qu'elle avait trébuché. Affolé, je tentai de la rattraper avant qu'elle tourne les talons.

Mais déjà, bras tendus, elle cherchait l'escalier.

Je me décourageai. Quand elle retournerait boire, j'aurais expiré.

La vieille femme hésita. Revenait-elle sur son idée ? Connaissait-elle le doute qui nous saisit parfois quand nous nous répétons que tout est normal ?

Ou était-ce le sixième sens qui fait que nous sentons une présence dans notre dos, ou un regard posé sur nous ?

La peur et le doute sur les traits, elle se retourna. A la réflexion, elle n'avait *pas* trébuché. Quelque chose

avait dérangé sa routine. Accroupie, elle tendit les bras, non pour repousser mais pour explorer.

D'emblée, elle prit la mauvaise direction. Aussi lente fût-elle, elle allait toujours plus vite que moi ; je restai impuissant, échoué par terre.

Elle me chercha longtemps, et je ne pouvais rien faire pour l'aider à me trouver ! Mes douleurs, trop vives, me condamnaient à l'immobilité.

Yeux clos, je décidai d'un plan : ramper vers l'escalier. Tôt ou tard, elle marcherait sur moi.

Au même instant, je sentis ses doigts effleurer mes joues.

CHAPITRE V

Cette fois, nous criâmes tous les deux.

Horriblement vulnérable, je réalisai que j'étais à sa merci. Pourquoi avais-je cru qu'elle me secourrait ? Ou que je serais en sécurité dans la tour ?

Elle parla sans que je la comprenne. Mon theran était limité, et son handicap déformait trop les sons.

A genoux, elle battit l'air des mains pour parer des attaques inexistantes.

Quand elle vit que je ne la menaçais pas, elle baissa les bras et répéta :

— Qui êtes-vous ?

J'aurais voulu la toucher et lui faire sentir mon absence d'hostilité. Que mon unique planche de salut fût une femme coupée du monde extérieur ne manquait pas d'ironie. Que pourrait-elle faire pour m'aider ?

Comment un être si meurtri pourrait-il reconforter le monstre de Barsaive, J'role le bouffon ?

Tout ça était si étrange... Moi qui, toute ma vie, avais fait profession de vitesse pour donner l'impression que je contrôlais tout, j'étais paralysé, plus vulnérable qu'un bébé. J'avais amassé des fortunes, déjoué des traquenards, prouvé mon intelligence au détriment d'autrui... Et tandis qu'une main tremblante

approchait de mon visage, je me dis qu'au fond, j'avais toujours désiré un peu de réconfort.

Rien, dans mon attitude ou mes actes, n'avait incité mon entourage à m'en apporter.

De ses doigts malhabiles et en partie privés de sensations, la femme appuya sur ma joue droite.

Puis elle explora mes traits.

Aussi vulnérable qu'un gamin livré aux caprices de ses parents, je me sentis affreusement jeune.

Le soin qu'elle prit à suivre l'ovale de mon visage me fit penser qu'elle était aveugle de naissance. Quand des bébés découvrent d'autres bébés, leurs frimousses leur semblent de grands points d'interrogation. Etais-je donc le premier vivant que cette recluse rencontrât pour qu'elle semble aussi surprise qu'un bébé ? *Etait-ce possible ?*

Mon regard tomba sur la statue. Peut-être essayait-elle de déterminer si elle m'avait déjà rencontré.

Quand elle trouva ma bouche et y enfonça les doigts, elle s'écorcha sur mes dents sans rien sentir, ce qui confirma mes soupçons. Elle n'avait pas conscience de ses blessures. Cela expliquait la brutale maladresse de ses mouvements, plutôt inhabituelle chez une aveugle. Seules la résistance et la pression lui permettaient d'entrer en contact avec ce qui l'entourait.

Que lui était-il arrivé ?

Inquiète, elle s'écarta, puis me palpa le cou, sans doute à la recherche d'un pouls. Rassurée, elle dit :

— Je ne peux pas vous entendre. Mais je dois savoir si vous allez bien.

Malgré le soin qu'elle prenait à articuler, son débit restait haché et son timbre de voix très aigu. Gênée, elle se détourna un instant. Elle était consciente de ses handicaps. Mais la noblesse de son attitude confirmait néanmoins mon impression première : qu'elle fût encore vivante prouvait sa force de caractère.

— S'il vous faut de l'aide, hochez la tête. (Je m'y efforçai, sans résultat.) Je vous en prie !

Elle désirait sincèrement me secourir, mais pas par altruisme. Elle devait être exilée depuis des années.

— Je suis navrée... Ça fait si longtemps... Parlez-vous le theran ?

— Oui...

Elle avait la main près de ma bouche. Souriante, elle posa les doigts sur mes lèvres.

— Me comprenez-vous ? Ouvrez deux fois la bouche si c'est le cas. (Je m'empressai d'obéir. Elle laissa échapper un petit rire sincère.) Avez-vous besoin d'aide ? J'ignore ce qu'il vous faut. Je ne vous vois pas, je ne vous entends pas, je ne peux même pas vous toucher...

Le chagrin déformait ses traits. Puis, se ressaisissant, elle ajouta :

— Etes-vous blessé ?

Que répondre ? Comment allions-nous communiquer ? J'émis un rire amer. Des années plus tôt, Releana et moi avions affronté les mêmes difficultés quand j'étais muet. Maintenant que j'avais retrouvé ma voix, j'étais face à une femme aveugle, sourde et muette, dépourvue de sens tactile !

Décidément, ma vie était peuplée d'épaves d'humanité !

N'y avait-il, dans le monde, aucune place pour le bonheur ?

Elle me demanda si je pouvais me lever, m'indiquant d'ouvrir trois fois la bouche pour la négative, deux pour l'affirmative. Je lui répondis non. Avais-je des os cassés ? Je répondis oui, puisque c'était l'affliction la plus proche de ma paralysie.

— J'ai peut-être ce qu'il faut, fit-elle en se levant.

Avec une lenteur désespérante, elle s'orienta et remonta l'escalier.

Malgré la futilité d'un tel comportement, je protestai avec véhémence. Quand reviendrait-elle ?

La voir grimper si laborieusement me fatigua. Pourquoi faire tout ce chemin pour boire une malheureuse coupe d'eau ? Cette fontaine devait être magique.

En ce cas, pourquoi ne restait-elle pas au rez-de-chaussée ?

Durant notre étrange chassé-croisé, où elle m'avait cherché à tâtons, je m'étais rapproché de l'escalier. Je distinguais mieux l'inscription, sur le mur. Peut-être l'inconnue en était-elle l'auteur. En ce cas, il lui avait fallu une concentration hors pair.

Je ne m'y connaissais guère en pictogrammes the-rans, mais avec un peu d'effort, je les déchiffrerais.

N'ayant rien de mieux à faire, je m'attelai à la tâche. Les deux premières phrases disaient :

Mon nom est Kyrethe. J'ignore où je suis.

A cet instant, je sentis revenir *l'ombre* qui m'avait hanté toute ma vie. Le soleil brillait pourtant de tous ses feux. Mes sens me jouaient-ils des tours ?

En plein jour, ce donjon avait quelque chose de... lugubre.

Un étau serra ma poitrine. Quelle étrange terreur me saisissait ? Sans connaître, à priori, le destin de cette femme, il paraissait évident qu'il était le pire de tous ceux que j'avais croisés.

J'aurais tout donné pour pouvoir fuir... Devenu un monument de souffrance, j'avais atteint l'extrême limite de mes forces.

Laisser Kyrethe me secourir si c'était possible — oui. L'aider à mon tour dans la mesure de mes faibles moyens — absolument. Mais je refusais que s'établisse entre nous une *relation*.

Entre nos âmes perdues, sinon mortes, je construirais une cloison hermétique.

L'épuisement me brouilla la vue. Je sombrai dans le sommeil.

Bienheureux ceux qui rendent leur dernier soupir dans un lit !

Je ne mourus pas.

Enfonçant sa main dans mon épaule, Kyrethe me réveilla. Puis elle pressa les doigts sur mes joues pour m'ouvrir la bouche.

— Voici une potion de guérison.

Elle tenait un flacon de cristal, rempli d'un liquide bleu pétillant. Comment savait-elle que c'était la bonne ? Je n'eus pas le temps de poser la question : bon ou mauvais, le breuvage coulait dans ma gorge.

Il avait le goût des élixirs habituels.

— Ça va mieux ? (Elle posa la main sur ma bouche ; je l'ouvris à deux reprises.) Bien. J'espérais que c'était la bonne...

Je restai bouche bée... d'horreur, cette fois.

Elle éclata de rire.

— Je plaisantais !

Au contraire de son élocution, déformée par la surdité, elle avait un rire clair et enchanteur rappelant une cascade qui se jette dans un étang limpide. Son sourire la transfigura ; je n'avais plus sous les yeux une vieille infirme, mais une femme pétillante.

C'était impressionnant.

Redevenue grave, elle me toucha la poitrine.

— J'espère que ça fera l'affaire. Au besoin, il m'en reste. Vivement que vous alliez mieux ! Tout ira bien, vous verrez. Mais avant que je m'en retourne, je dois savoir une chose...

Je m'aperçus que la nuit tomberait bientôt. Aller chercher l'élixir magique à l'étage lui avait pris des heures.

— J'ignore si ça a un sens pour vous, mais un homme du nom de Mordom vous a-t-il exilé ici ?

CHAPITRE VI

— Qui êtes-vous ? demandai-je, les tripes nouées par l'angoisse.

Une main sur ma bouche, elle s'attendait à une réponse par oui ou par non. Mon exclamation l'embarrassa.

— Je ne vous comprends pas. Je vous en prie...

Ses limites continuaient à la désespérer. Malgré tout, elle refusait de se laisser abattre. Ma peur initiale — qu'elle m'entraîne dans la dépression — me parut sans fondement. Je commençais à envier sa force d'âme.

— Connaissez-vous Mordom ? (Je dis que oui.) Vous a-t-il envoyé ici ?

Comment répondre ? A mon signe affirmatif, elle sourit.

— Vous envoie-t-il me délivrer ?

Je la détrompai. Son sourire la quitta. Pour la première fois, elle afficha une grande tristesse. Puis, après un lourd soupir :

— Alors votre présence est accidentelle ?

Je repensai au bébé qui m'avait poussé à quitter le navire. Où était passé ce sale gosse ? Accidentelle, ma présence ? Comment savoir ?

Et puis, parler de sa vie à cœur ouvert ne saurait se réduire à des « oui » et des « non ». Voilà sans doute

pourquoi nous gaspillons tant de salive. Nous jonglons avec les mots dans l'espoir de mieux nous expliquer.

Pour finir, je répondis oui.

— Comment va mon frère ?

Son ton me rappela mon château d'étoiles : précis et direct. D'un sourire penaud, elle se souvint que je ne pouvais pas l'éclairer.

— Je suis navrée... Tenez, buvez quelque chose.

Elle retourna puiser de l'eau à la fontaine et m'en fit prendre.

Si la potion de guérison m'avait fait un effet saisissant, l'eau eut plus de pouvoir encore. Jamais je ne m'étais senti aussi bien ! Une douce chaleur se diffusa en moi, comme au sortir d'un formidable repas.

Elle se releva.

— Reposez-vous. Vous êtes dans un drôle d'état, et il faudra du temps à la potion pour vous remettre d'aplomb.

Sans un mot, elle s'en fut, à une allure désespérante de lenteur. Je m'étais rendormi avant qu'elle atteigne l'escalier.

*

* *

Une lueur tamisée apparut, repoussant timidement l'obscurité. J'étais raide comme un piquet.

Mon esclavage chez les Therans me revint à l'esprit. Il me fallut un moment pour m'apercevoir d'une chose : les *sensations* m'étaient revenues ! *Je pouvais bouger !*

Avec une excitation croissante, je voulus m'asseoir... et retombai aussitôt. J'étais épuisé.

Je roulai de côté, pour savourer ma mobilité retrouvée. Un sourire béat aux lèvres, je me rendormis, aussi heureux qu'un bébé dans son berceau.

Quand je rouvris les yeux, il faisait nuit. Une nou-

velle tentative de m'asseoir fut couronnée de succès. Cela accompli, je soufflai.

A la surface de la fontaine, le rouge ambiant se reflétait. Que représentait la statue ? Mordom dans sa jeunesse ?

Non, il s'en dégageait une... force guerrière.

Une fois debout, je voulus aller me désaltérer. A peine avais-je fait deux pas que je retombai.

Je persévérerai. Chaque fois que je me relevai, je gagnai en force et en assurance.

Comme un bébé qui apprend à marcher.

Parvenu au but, je m'assis sur la margelle. Avec ses reflets, l'eau avait tout d'une mare de sang. Voulais-je m'y abreuver ? Le souvenir exaltant qu'en gardaient mes papilles et ma terrible soif décidèrent pour moi.

Après avoir bu, je me sentis merveilleusement bien.

Je décidai d'explorer mon nouveau domaine, tout en recherchant Kyrethe.

A pas de loup — mes vieilles habitudes revenaient au galop —, je gravis l'escalier. La tour n'avait aucun éclairage. Une aveugle n'en avait nul besoin. En conséquence, aucune mousse phosphorescente ne couvrait les parois, qui ne comportaient pas davantage d'appliques munies de torches. Mais même dans la pénombre, je discernai d'autres inscriptions.

Le premier étage était aussi dépouillé que le rez-de-chaussée. Des fenêtres laissaient filtrer l'éclat de la lave, baignant les lieux d'ombres et de sang. A l'autre bout de la vaste pièce, un nouvel escalier menait à l'étage suivant.

Au centre de la salle se dressait un lit à baldaquin tendu de gaze. L'air marin la faisait voler. Les reflets rougeoyants semblaient transformer la couche aux draps blancs en un appareil de torture.

Kyrethe y dormait. Sa tunique immaculée se confondait avec les draps. La lumière carmin effaçait en partie ses rides et ses contusions. Elle paraissait en paix.

J'ignore ce que votre mère a pu vous raconter sur notre relation amoureuse et je ne sais que vous en dire, maintenant. En raison de ce que je suis, à cet instant, je fus terriblement attiré par cette femme.

Son mélange de douleur muette et de vulnérabilité m'excitait. La tête vide, j'avancai.

Je ne préméditais aucun crime, j'allais vers elle parce que je le voulais, tout simplement.

Je désirais toucher un autre humain et... je ne sais trop.

J'étudiai Kyrethe. Elle était frêle à faire peur. Epars sur l'oreiller, ses cheveux gris lui faisaient une auréole. Je passai les doigts sur ses joues, ses lèvres, son cou... sans qu'elle bronche.

Il me fallut un moment pour me rappeler qu'elle ne sentait rien.

C'était déroutant, et d'autant plus attirant pour moi. Penser que je pouvais tout faire sans craindre de résistance... caresser, embrasser... Quelle vertigineuse promesse de pouvoir ! J'étais libre de mes actes sans risquer de rejet. Tant que je ne montrais pas trop d'empressement, agissant avec la légèreté d'un voleur, Kyrethe, séduite dans son sommeil, ne se douterait de rien.

Mes propres élans m'inspiraient du dégoût. Qu'en retirerait ma victime ? Rien ! Ni plaisir, ni douleur. Elle jouerait le rôle d'un simple réceptacle...

Pour ma part, j'en obtiendrais ce que j'y mettrais. Ni plus, ni moins.

Votre mère... Quand elle me griffait et me mordait au sang... Je sais qu'une partie d'elle y avait pris goût. Plus tard, elle prétendit que...

Kyrethe ne pouvait rien m'offrir de tout ça. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais ce manque dramatique de réciprocité m'éloigna plus sûrement que des murs.

A la recherche de la première diversion venue, je me rendis au second. Des étagères étaient couvertes

de potions, sagement alignées sous des inscriptions en theran : « guérison, régénération, sommeil, euphorie, contentement... ».

Des breuvages assurant d'agréables états émotionnels.

La plupart étaient intacts. A part de l'eau, Kyrethe semblait ne rien ingérer.

Comment avait-elle échoué sur cet îlot désert ? Pourquoi disposait-elle de ces trésors sans y toucher ?

Je décidai de déchiffrer les inscriptions, le long des marches, et d'avoir le fin mot de l'histoire.

CHAPITRE VII

Mon nom est Kyrethe. J'ignore où je suis, et je grave ces mots à ton intention, lecteur, qui que tu sois. Je veux que mon histoire soit connue.

Ce n'est qu'en divulguant la vérité qu'on peut espérer changer le monde.

Je suis la fille de Veras et de Quorian Churran.

Veras, mon père, était un gouverneur theran de la province d'Herrash. Il était fier et orgueilleux. Nous, sa famille, nous vivions dans son logis et mangions sa nourriture.

Mon père gravit les échelons du pouvoir et domina bien des gens. A table, il riait volontiers de sa réussite et du pouvoir qu'il détenait sur les autres. Il plaisantait à demi, s'érigeant en nouvelle Passion : celle de la conquête.

Ma mère et moi n'en riions pas.

Mon frère Mordom, oui.

Après le Jour Béni du Massacre, nos parents se querellèrent de plus en plus. Elle voulait qu'il change, mais il refusait de l'écouter. Il dirigerait ses concitoyens comme bon lui semblerait. Et tant pis pour les pots cassés.

Ma mère ne baissa pas les bras. Elle désirait rentrer à Thera pour qu'il se repose. Il ne voulut rien entendre.

Elle persévéra.

Il commença à la battre.

Certaines nuits où je ne dormais pas, j'entendis même mon père la violer. Après quelque temps, les cris de ma mère retentissaient dans toute la maison.

N'y tenant plus, je courais à son secours ; à chaque fois, les gardes me barraient l'entrée de la chambre. J'avais beau les invectiver — eux qui laissaient perpétrer de tels crimes et empêchaient même qu'on intervienne ! —, ça ne servait à rien.

C'étaient ses gardes.

Pour finir, Veras tua sa femme.

Oh, je n'avais aucune preuve bien sûr, mais elle ne reparut jamais.

Devant nos timides questions, père lâcha avec un sourire énigmatique qu'elle avait accompli son destin.

Car lui était son destin, voyez-vous.

Mordom et moi pleurâmes notre mère. Elle nous manquait. Père nous adjura de l'oublier. Comme nous n'obéissions pas assez vite à son gré, il ne tarda pas à nous menacer de ses foudres.

Malgré tout, je refusais de céder et d'oublier.

Il finit par me cloîtrer, m'affamer et me battre, sans pour autant m'achever.

A sa façon monstrueuse, il m'aimait.

Rien ne vint à bout de ma résistance.

Un jour, Veras nous convoqua dans son étude, Mordom et moi, et il nous ordonna pour la dernière fois d'oublier notre mère.

Nous répondîmes qu'elle hantait nos rêves. L'oublier nous était impossible.

Il lança une malédiction pour nous aveugler et nous empêcher de la revoir, même en songe. A son insu, une ombre noire se tenait derrière lui. En avait-il conscience ?

Une semaine plus tard, il nous rappela et redemanda :

— Avez-vous oublié votre mère ?

Mordom l'affirma.

Je m'entêtai :

— La nuit, je l'entends encore me dire : Ma chérie, tu comptes pour moi en raison de ce que tu es. J'aime tout en toi, le bon comme le mauvais. Serais-tu différente que tu ne ressemblerais plus à celle que j'aime.

— Tu ne l'entendras plus. J'emprisonne ton ouïe.

Il me frappa de surdité.

Une semaine après, il me fit reparaître devant lui et traça les mots suivants sur ma paume :

— As-tu oublié ta mère ?

— La nuit, je la sens encore me serrer dans ses bras pour me réconforter. Elle ne me demande rien, elle donne.

— Tu ne sentiras plus son contact. Tu ne sentiras plus rien. J'emprisonne ton sens tactile.

Dès lors, je perdis tout contact avec le monde extérieur. On me nourrissait régulièrement. Après des années, je crois, on me fit monter à bord d'un vaisseau volant. Bientôt, la chaleur augmenta...

Puis on me déposa dans une salle ronde. Une fontaine m'offrait une eau délicieusement fraîche. En touchant la statue, je me suis aperçue qu'elle représentait mon père. Je refuse de dormir à côté. J'ai donc installé ma chambre au premier.

Aujourd'hui, j'ai exploré les abords de la tour, trébuchant à maintes reprises. L'air est suffocant. L'endroit doit être fort dangereux.

La tour étant un abri, j'y passe le plus clair de mon temps.

J'ignore depuis combien d'années je suis exilée ici.

Je ne vois rien, n'entends rien et ne sens rien.

Le monde est au-delà de ma compréhension.

J'appelle la mort de mes vœux.

Mais si je meurs, qui se souviendra encore de ma pauvre mère ? Elle ne peut pas sombrer dans l'oubli ! Le monde doit se rappeler les crimes de Veras !

J'ignorais ce qu'était vraiment la solitude... Les mots me manquent.

La souffrance véritable ne vient pas de la chair.

Quelque chose se nourrit de mon âme.

Un monstre me dévore de l'intérieur.

J'ai dû relire tout ceci pour me souvenir de ce que je venais de graver. Il est bon que j'en aie eu le temps.

Est-ce là mon histoire ? J'ai du mal à y croire. Pourtant, je sais que tout ça m'est arrivé.

Combien de temps me reste-t-il ?

Mon nom est-il Kyrethe ?

Existe-t-il encore d'autres êtres vivants dans le monde ? Sont-ils aussi isolés que moi ?

Suis-je humaine ?

J'en arrive à douter de tout. Désincarnée, je dérive, sans âme et sans passion.

Devrais-je mettre fin à mes jours ?

J'avais vingt ans quand on m'a exilée ici.

Quel âge ai-je maintenant ?

Pourquoi suis-je encore en vie ?

CHAPITRE VIII

L'inscription prenait fin au second étage. Par une fenêtre, je voyais la Mer des Enfers : bouillonnant à perte de vue, elle épousait le ciel, dessinant des lignes de force rouge et noir. Le soleil émergeait à peine ; l'océan de lave flottait dans le matin écarlate.

Malgré la chaleur, un frisson glacé me parcourut de la tête aux pieds.

Une main sur la rampe, je descendis. Sans le contact rassurant du métal pour m'arrimer à la réalité, j'aurais pu m'égarer dans la terreur et la douleur, pour n'en jamais revenir.

Les *choses* que les parents peuvent faire à leurs propres enfants...

Celles que j'ai faites !

Dans mon esprit en ébullition, réflexions et souvenirs se mêlaient. Plus d'une fois, frappé par quelque horreur surgie de mon passé, je m'immobilisai sur les marches.

J'oubliais où j'étais, et que la vie continuait.

De retour dans la chambre, je regardai Kyrethe dormir. Sa poitrine se soulevait doucement à chaque inspiration...

Abandonnés au sommeil, nous sommes tous des enfants.

Nos masques tombent.

Alors nous dépendons entièrement de notre entourage, de sa bienveillance à notre égard. Entre parents et enfants, il existe un accord tacite.

Entre frères et sœurs, entre amants...

Près des nôtres, nous espérons être en sécurité, chéris et protégés.

A cet instant, Kyrethe incarnait beaucoup de personnes pour moi : mes fils, ma femme, mon père...

Tous m'avaient fait confiance.

Tous en avaient payé le prix.

J'aurais voulu offrir quelque chose à cette malheureuse. En quelque sorte, j'espérais encore me racheter.

J'approchai sans bruit. Mes vieilles habitudes...

J'aurais dû me défier de moi-même, comprendre que je jouais avec le feu !

Une fois de plus, j'effleurai sa joue, repoussai des mèches de cheveux...

Elle ne sentit rien.

Je m'assis ; Kyrethe se tourna vers moi, ouvrit une seconde ses yeux morts et se rendormit aussitôt.

Avec toute la grâce que me confère la magie du voleur, je m'allongeai près d'elle. Il ne me vint pas à l'esprit que mon comportement était ignominieux. Je me berçais d'illusions, voulant croire que je lui apportais ainsi du réconfort.

Je me gardai bien d'analyser mes actes.

Vois-tu, Samael, la confiance est une notion qui me dépassait. Pourquoi en avait-on besoin avant de nouer des relations intimes avec autrui ?

Un enfant peut penser que le soleil tourne autour de la terre. Tant que personne ne lui explique la mécanique des astres, il ne comprendra rien.

Il en allait de même pour la confiance et moi.

Personne ne m'avait expliqué ce concept, pourtant essentiel dans une communauté. Et je ne comprenais pas les liens que pouvaient tisser pères et enfants, maris et femmes...

Je pris une des mains de Kyrethe.

Encore maintenant, j'aimerais croire que je n'avais aucune idée derrière la tête...

Agir machinalement, c'est refuser d'écouter sa conscience.

Il m'aurait suffi d'ouvrir les yeux. *L'ombre* était dans la chambre, non loin de moi. Je *savais* qu'elle était là.

Je posai le bras inerte de Kyrethe sur mes cuisses. Je me répétais qu'un peu d'affection nous ferait le plus grand bien, à tous deux.

Je ne voulais pas perturber son repos...

Alors qu'elle ne pouvait sentir ma chaleur, ni la texture de mes vêtements, elle me serra la taille et se rapprocha.

Devant ce simulacre de tendresse, un instinct avait dû s'éveiller en elle.

Sa tête se nicha contre ma cuisse.

Je caressai ses cheveux. Telle une enfant vulnérable, elle était à ma merci.

Maintenant, je peux bien le dire : le désir sexuel n'avait aucune part là-dedans.

Autrefois, mon père m'avait presque entraîné à ma perte dans un navire qui sombrait. De rage, je l'avais tué pour me dégager.

Plutôt que de me laisser détruire, j'avais frappé le premier.

Autrefois, ma femme avait été déroutée par les côtés sombres de ma personnalité. Avec une perversité qui lui était étrangère, je l'avais forcée à marquer ma chair.

Autrefois, mes fils avaient été déroutés par leur père ; ils n'avaient pu compter que sur leur mère pour être aimés et guidés.

A la première occasion, je les avais mutilés et défigurés.

Quoi que j'aie pu prétexter, seule la soif de puissance m'avait poussé à ce crime.

A présent, je tenais dans mes bras une femme sans défense.

De nouveau, je voulais me griser de pouvoir.

Elle ne saurait rien de mes dépravations.

De surcroît, son père lui avait déjà infligé de monstrueux sévices.

Je pouvais y aller sans m'en faire !

Une main glissée sous son cou, je savourai la douceur de sa peau et l'embrassai.

A plusieurs reprises, je passai ses ongles sur mon visage, appuyant un peu plus chaque fois.

Kyrethe gémit et ouvrit des yeux écarquillés par la terreur. Que se passait-il ?

Installé à califourchon sur ma proie, je laissai ses bras libres. Elle me gifla et me griffa, augmentant mon plaisir.

Dans la pénombre, je sentis l'étrange présence se rapprocher et m'encourager.

Kyrethe se débattait. Pour elle, c'était une question de vie ou de mort. Son épouvante me combla.

Derrière moi, l'ombre grandit. J'aurais donné cher pour me tourner et en avoir le cœur net. Jamais *elle* ne s'était tant approchée.

La curiosité me démangeait.

Une autre partie de moi ne voulait rien savoir. Quand tant de laideur est en jeu, l'ignorance est une bénédiction. Si je m'y risquais, cette vision m'ôterait toute envie de continuer.

Je flanquai mon avant-bras dans la bouche de ma victime pour l'étouffer. Elle s'empressa d'y planter les dents. Me faire saigner fut une victoire pour elle.

Rien n'était plus faux !

Elle servait mes desseins à merveille : à mes yeux, Kyrethe n'était plus un être humain, mais un instrument de chair et de sang dont la seule raison d'être était d'assouvir mes désirs.

Ou plus exactement : la colère et la vengeance.

La violence du plaisir me fit crier. Ma vision s'obscurcit. Je repensai à la reine des elfes.

Alachia m'avait confirmé, si besoin était, que tout plaisir avait pour racine la souffrance.

Qu'est-ce qui m'avait hanté toutes ces années ? Non le parasite mental, mais la terreur qu'il avait savamment distillé.

Souvent, à mes yeux, la vie et l'horreur se confondaient.

Mais combien d'événements affreux avais-je vécu ? Mes rêves gisaient, fracassés, à mes pieds.

Entre ce que j'avais subi, et ce que j'infligeais aux autres, il n'y avait plus de frontière.

Lèvres serrées, Kyrethe ne bougeait plus. Mon sang coulait dans son cou. Elle avait fermé les yeux. Que ressentait-elle ? Je n'avais aucun moyen de le savoir.

A moins de repenser à ce que l'Horreur m'avait infligé jadis. C'était sans doute identique.

La chose qui se tenait à la lisière de mon champ de vision encourageait mes sinistres desseins. Je sentais son souffle dans mon dos.

Elle me protégeait aussi.

De quoi ? Des ultimes lambeaux de décence qu'il pouvait me rester, d'un soudain conflit de conscience... ? De la honte ?

A présent, je pouvais tourner la tête... tomber sur mon propre visage, *mon moi infernal*... et continuer.

Ce serait l'apothéose de mon existence.

Je déchirai la chemise de nuit de Kyrethe sur toute sa longueur.

Le bruit me rappela celui de la pluie battante, dans la jungle.

Yeux clos, je me tournai pour affronter ma vérité et la faire mienne.

Mes mains avides s'abattirent sur le corps nu.

Avant que je puisse savourer les cris de ma victime, mes doigts rencontrèrent quelque chose de très étrange.

CHAPITRE IX

Je tournai la tête : Kyrethe était défigurée par la terreur.

Mais plus un son ne sortait de ses lèvres arrondies sur un long hurlement. Elle était complètement figée, comme si le temps s'était arrêté.

Et c'était sans doute ce qui arrivait.

Son abdomen était devenu translucide !

Un bébé en sortit.

Le même que celui à qui je devais ma fuite — et pourtant différent.

Sentir son petit ventre pousser contre mes doigts me plongea dans un abîme de perplexité. J'oubliai tout du monstre qui soufflait dans mon cou.

J'aurais voulu fuir cette chambre ; hélas, j'étais incapable de remuer un cil.

J'ai toujours cru que ma mère avait livré son fils à une Horreur sous l'influence de la terreur. Elle n'avait pas trouvé d'autre moyen de s'en protéger.

Dévorée par la peur, elle m'avait trahi et abandonné.

A présent, j'étais à sa place. Et dans le chaos de mes pensées, je n'étais plus sûr de rien.

Et si elle avait agi par *plaisir* ? Si son rôle de mère lui avait donné, à ses yeux, *tous les droits* ?

Le bébé me rappela mon innocence enfuie. Sans souillure.

La vision me rappela aussi cruellement mon âge : j'étais un sexagénaire !

En six décennies, quel mal n'avais-je pas fait autour de moi ? Comment avais-je pu devenir aussi monstrueux ?

Cette saynète surnaturelle, hors du temps, aurait dû me permettre de reprendre mes esprits, sinon me rasséréner.

Kyrethe n'avait plus conscience de rien. L'éclat accusateur de son regard mort ne pouvait plus m'atteindre.

Mais quelle atroce vulnérabilité !

Son corps frêle était offert à mes regards.

Le bébé flotta jusqu'au plafond et disparut.

Le temps reprit son cours.

Hurlant de peur, Kyrethe s'anima de nouveau et tenta de couvrir ses seins.

Je roulai de côté et tombai sur le sol dans ma précipitation. J'étais en larmes.

Les sanglots de Kyrethe bourdonnaient à mes oreilles. Après mes crimes les plus affreux, j'avais connu le remords : mon parricide, vos mutilations...

Mais ça... C'était encore autre chose. Je n'avais plus de repères, ni de point d'ancrage.

Pourquoi en voulais-je tant à ma mère, moi qui étais pire qu'elle ?

Mon seul refuge était la fuite.

Sous les reflets sanglants filtrant par les fenêtres, je dévalai les marches quatre à quatre.

Partout du sang !

Je jaillis de la tour.

L'éclat du roc en fusion se reflétait dans les nues, ainsi qu'une aube timide. Sous des nuages en sang, il me sembla que la désolation de mon âme sortait à l'air libre.

J'entendais encore Kyrethe pleurer à pierre fendre et crier sa rage, commune à tous ceux qu'on a trahis.

Comment avais-je pu agir ainsi ? De façon si odieuse ?

Ne m'avait-elle pas recueilli et soigné de son mieux ?

Elle n'avait pas de réponse à cette question.

Moi non plus.

Je courus au hasard. De la tour aux extrémités de l'îlot, la distance qui m'avait coûté des jours d'obstination, je l'avalai en quelques minutes.

Le magma embrassait les roches noires de sa bouche sulfureuse.

Je m'accroupis et me recroquevillai sur moi-même. Qu'allais-je devenir ? Par le passé, j'avais toujours pu fuir le théâtre de mes tristes exploits, recommencer ma vie ailleurs, me persuadant que mes « égarements » étaient le fruit d'une aberration passagère.

Que les autres étaient en cause, qu'ils m'avaient incités à agir ainsi.

Moi ? Tout allait bien, merci.

A présent, un océan de feu me coupait la retraite. Si seulement j'avais réfléchi avant de m'attaquer à Kyrethe !

Face au soleil gorgé de sang, j'éclatai de rire.

Dans quelle situation m'étais-je fourré ? Ça dépassait les rêves les plus fous ! J'étais prisonnier d'un îlot dont le seul autre occupant était une femme que j'avais failli violer.

Pourquoi ce fichu mioche m'avait-il fait croire que je retrouverais la liberté ?

Me relevant, je l'appelai à corps et à cris.

En vain.

Je continuai de vociférer et de trépigner. Pourquoi m'avait-il expédié dans cet enfer ?

Je l'avais pris pour Lochost, la Passion du changement et de la liberté.

Vestrial, celle de l'asservissement, m'aurait-elle donc berné à ce point ?

Tel un enfant, contrarié de toucher du doigt les dures réalités de la vie, je ne décolérai pas avant un long moment. Mes piailllements étouffaient les plaintes de Kyrethe. Sans doute étaient-ce leur seul intérêt...

Quand j'eus mal à la gorge à force de m'égosiller, je m'assis sur les rochers, lugubre.

Kyrethe aussi s'arrêta.

Une bulle de silence m'enveloppa.

Quelque part, un jeune garçon était disséqué vivant.

Ici, une femme souffrait de la malédiction de son père.

Quant à moi... j'étais un monstre.

J'avais cru être débarrassé du parasite mental.

Grossière erreur.... Il m'avait fait un terrible legs : une leçon sur la meilleure façon de survivre.

J'étais un élève plus brillant que je l'aurais souhaité.

CHAPITRE X

Je revins à moi. Avais-je dormi ? Je me sentais aussi frais qu'une vieille coquille desséchée.

Mon âge m'avait rattrapé.

Coincé sur ce caillou brûlant, *n'importe quoi* me rattraperait.

Je me souvins de mes rêves : j'avais parlé sans répit avec Torran et avec toi pour vous faire prendre conscience de la nécessité de la douleur dans la vie.

Releana avait beau vous cacher, je vous retrouverais donc toujours !

Même en dormant, je n'avais cessé de retourner dans ma tête la notion de trahison.

A mon réveil, je tentai de chasser tout ça. Si j'avais pu, je serais parti en quête d'un trésor.

L'action m'a toujours préservé de l'introspection.

Ici, j'étais condamné à *l'inaction*. Il n'y avait rien à faire, ni à voler.

Retourner dans la tour était hors de question.

Vos hurlements me revinrent à la mémoire.

Je ne les avais pas rêvés. Depuis des lustres, je n'y avais plus repensé. J'avais l'impression d'être revenu à bord du vaisseau theran.

Je revis vos petits visages, tandis que j'empoignais mon arme. Vous étiez si heureux de me rencontrer...

N'avais-je pas dit être votre père ? Ne m'étais-je pas enfin occupé de vous ?

Mais je n'étais pas un père digne de ce nom... et je vous ai défigurés... afin d'emporter la victoire contre le gouverneur Povelis. Qui aurait encore voulu de vous ensuite ? Pour gagner, je n'aurais reculé devant aucune infamie. Dans un monde de douleur et de deuil, rien n'est trop coûteux quand il s'agit de vaincre.

Vos hurlements ont éclaté, comme ils éclatent encore dans mon crâne. Je n'arrivais plus à m'en débarrasser.

J'eus beau faire les cent pas... puis le tour de l'îlot... les pleurs de votre mère se joignirent au chœur des lamentations. Je me souvenais de son chagrin, chaque fois que je la contraignais à des actes sans rapport avec l'amour.

Je marchai de plus en plus vite, trébuchant sur les rocailles.

Les plaintes de mon père s'ajoutèrent à mes tourments. Bevarden avait voulu protester de son amour pour moi. Mais la haine avait été la plus forte. Sa pusillanimité m'avait dégoûté.

J'avais fini par le tuer.

Je ne cherchais pas sciemment à rationaliser mes actes mais, au fond, je me disais que j'avais eu de bonnes raisons. Pourquoi avais-je commis un parricide, sinon pour sauver ma vie ? Pourquoi avais-je mutilé mes enfants, sinon pour les arracher aux griffes de l'ennemi ?

Avais-je vraiment trahi leur amour ?

Les sanglots bourdonnant à mes tympan comme autant de mouches sur de la viande pourrie, je courais en tous sens sans trouver la paix.

Puis il y eut les cris de ma mère, votre grand-mère. Mes vomissures verbales l'avaient conduite à la folie. Le kaer l'avait lapidée, chacun la croyant possédée.

Mais c'était *moi* qui l'étais, pas elle.

Elle succomba en suppliant ses bourreaux, pauvre amas de chair sanguinolent.

Après un moment, je m'aperçus que les cris maternels avaient étouffé les autres ; j'avais cessé de tourner en rond comme une toupie. Mes joues ruisselaient de larmes. Je m'essuyai du revers d'une manche, maladroitement, et fixai la mer et le ciel.

La nuit tombait.

Il n'y avait rien à faire.

Je ne pouvais aller nulle part.

Les cris de ma mère continuèrent de me poursuivre. Puis les autres voix revinrent me torturer, avant de crier moins fort.

Cette fois, je les écoutai sans chercher à me boucher les oreilles — enfin, c'est une façon de parler.

Doucement, les plaintes et les pleurs entrèrent dans mon cœur.

Déchiré entre le désespoir et une curieuse forme de sérénité, j'écoutai. Curieusement, admettre enfin que j'avais fait tant de mal n'allait pas sans soulagement.

Jailli de mon torse, un rayon surnaturel emporta loin de moi les hurlements de mes victimes.

Puis les lamentations de Kyrethe brisèrent ma nouvelle quiétude, si fragile.

Comment avais-je pu me laisser aller à ce point ?

Quelle justification, à une tentative de viol ?

Ni l'amertume ni la colère ne l'expliquait. C'était machinal... L'accoutumance à la souffrance.

Je me remis à tourner en rond. Plus je vieillissais, plus je terrifiais le monde. Tel un serpent noué autour de ma cage thoracique, le dégoût m'étouffait. Effondré, la tête entre les mains, je me lamentais.

Pour qui me prenais-je, moi, un vieillard amer et désabusé ? A mon âge, je n'espérais tout de même pas changer ma nature et faire peau neuve !

L'espoir était bon pour des gens qui avaient eu une meilleure enfance que la mienne.

Je m'aperçus d'une présence et relevai la tête. Kyrethe m'avait-elle retrouvé ?

Bouche bée, je vis mon double se dresser devant moi.

— Puis-je ? (Souriant, il s'assit à mon côté.) Tu es las, pas vrai ?

— Pardon ?

Je n'étais pas encore revenu de ma surprise.

— Mortellement las de ressasser tout ça *ad nauseam*, précisa-t-il. Depuis combien d'années... ?

— Presque toutes. Beaucoup trop.

— A ta place, je serais épuisé.

— Qui es-tu ?

Il sourit. Le sang coula de ses joues lacérées.

— Je suis ton *vieil* ami : l'Amertume.

— Raggok ?

Avais-je affaire à une Passion ?

Il acquiesça.

— Es-tu l'ombre qui me hante ?

— « Hanter » n'est pas le mot que j'emploierais. Nous répondons simplement à vos appels. J'ignore de quelle ombre tu parles.

— Oh...

— Ne crois-tu pas qu'il est grand temps d'en finir ?

— D'en finir ?

— Oui. Quelle vie ridiculement pathétique fut la tienne ! Et te revoilà noyé dans ta misère ! Depuis combien de temps subis-tu ce cycle infernal ? Vous, les donneurs-de-noms, échafaudez des tas d'histoires dans l'espoir qu'on se souviendra de vous. C'est rarement le cas, mais qu'à cela ne tienne ! Et une fois la dernière page tournée, il est temps de mourir.

— Vraiment ?

Etait-ce la fin ? Comme j'aspirais au repos éternel !

— Oui. Tu n'espères plus qu'en finir. Ton histoire s'achève ici et maintenant. Loin de le comprendre, tu attends encore un miracle. Pour finir, tu mourras de

vieillesse, ou quelqu'un te tuera. Pourquoi ne pas t'épargner des peines inutiles ?

La brutalité de sa déclaration m'abasourdit.

— Mais Kyrethe... ?

— Sera bien mieux lotie sans toi. Tu lui as déjà brisé le cœur : la première personne qu'elle rencontre après quarante ans d'exil et de solitude n'a rien de plus pressé que tenter de la violer ! Toi qui pourrais être son père ! ricana l'apparition. (C'était un gloussement affreux, amer et vil.) Et c'est là que le bât blesse, hein ? Tu aurais pu être son père, avec le mal que tu lui as fait ! Tu aurais pu être ta mère pour avoir voulu, *à ton tour*, livrer Kyrethe à une Horreur ! Et tu aurais pu être tes parents, après avoir torturé tes enfants ! Tu ne sais plus où tu en es, J'role... Es-tu encore vivant ? Rien n'est moins sûr. Te voilà réduit à une série d'habitudes, une marionnette qui se creuse la caboche pour rien. Tu ressasses les vieux problèmes. Tu n'as plus rien à offrir — à toi moins qu'aux autres. Prenons Kyrethe, par exemple...

— Je ne lui ai rien offert ! crachai-je.

— Bien sûr que si : un traumatisme. C'est du reste le fleuron de ton misérable répertoire. Kyrethe se souviendra de ton agression jusqu'à son dernier souffle... qui ne devrait plus tarder. Ainsi s'achèvera son histoire :

« Pour finir, elle fut presque violée par un homme entré dans son exil comme par miracle. Elle qui avait tant rêvé d'amour, et qui lui aurait volontiers donné tout ce qu'il voulait... Elle expira quelques années plus tard. »

« Quant au sort réservé à Neden, ou à tes enfants, n'en parlons pas.

— Comment peux-tu être si désinvolte ? m'écriai-je.

— Ça change quoi ? Toute ta vie, tu as attiré le désespoir comme l'esprit vulnérable d'une veuve attire les Horreurs. N'en as-tu pas assez de ce marasme ?

— Tu es d'un calme singulier.

— Je suis la Passion de l'amertume, J'role. Fini la poudre aux yeux ! Tu sais que j'ai raison. A quoi bon les protestations puériles ? Tu es fatigué de vivre. Fatigué de voir tes espoirs sombrer.

A mon étonnement, l'entendre formuler ainsi mes propres réflexions me remplit d'aise. Ma vie était vraiment terminée ! Tout ce que j'entreprendrais encore aurait un goût de réchauffé. Si ma vie était une histoire, elle devenait d'un ennui assommant..

Le bébé resurgit sous mes yeux.

— J'role, ne l'écoute pas ! Ce n'est pas toi — pas entièrement. Affranchis-toi de...

— La ferme ! aboyai-je. Tu n'es qu'un garnement écervelé. Tes directives et tes espoirs me lassent. Neden a sûrement succombé...

— Il te faut du temps...

— Je suis un sexagénaire ! Me crois-tu éternel ?

— Ce n'est pas facile. Ces choses...

Mon double et moi nous relevâmes. Il tendit une main, que je pris. Notre chair fusionna.

— Prêt ? me demandai-je à moi-même.

— Oh oui !

Ne faisant plus qu'un, nous marchâmes vers notre destin, là où le roc épousait la lave.

— Ça fera mal.

— Comme si la souffrance et moi n'étions pas de vieux compagnons de route !

En un éclair, je revis les épines d'Alachia, et mille autres atrocités.

J'avais vraiment aspiré au bonheur.

J'avais pour de bon voulu mener une vie exemplaire, dont la postérité aurait pu s'inspirer.

Mais rien n'avait marché comme il aurait fallu.

Le bébé reparut, tentant encore de me dissuader.

— Ecoute : je ne puis révéler ce que l'avenir te réserve, car je suis la Passion de l'espoir. Mais tu ignores tout de la mort ! Si le suicide était plaisant, ne

crois-tu pas que ça se saurait et que tout le monde se serait donné le mot ? Si les hommes luttent tant pour survivre, ce n'est pas sans raison, bon sang !

Me souvenant de toutes les occasions que j'avais laissées filer, je répondis :

— Je n'ai plus de raisons de vivre.

Et j'avançaï vers la lave.

— *Non !* hurla le bébé, le visage tordu par une intense douleur.

Passant à travers l'apparition, je fus submergé par un ultime espoir, envers et contre tout.

A la réflexion, dans la situation où j'étais, mon sort ne pouvait que s'améliorer !

Mais il était trop tard.

Emporté par mon élan, j'entrai en contact avec la lave. Mon corps se désintégra.

Cette fois, l'instinct de conservation fut impuissant à me sauver.

Je mourus très vite.

QUATRIÈME PARTIE

LA MORT ET LA VIE

CHAPITRE PREMIER

— Allons, allons ! Pressons un peu !

J'étais bousculé de tout côté ; nous étions serrés comme un banc de sardines. Autour de moi, combien de races jouaient des coudes ? Des humains, des nains, des t'skrangs et tous les autres donneurs-de-noms imaginables.

A perte de vue.

Chose incroyable, je réussis à me faufiler dans cette multitude.

Tel un serpent ondulant sous l'eau, les mots « *allons allons* » s'enroulèrent autour de mes mains.

Et j'entendis :

— Nous y sommes presque.

Soudain, je m'aperçus que tout le monde écrivait.

J'insiste.

Tout le monde écrivait.

Les tablettes et les stylets étaient innombrables. Pour mieux rédiger, chacun prenait appui sur le dos du voisin, ou sur ses propres genoux. A un elfe, je demandai :

— Mais que faites-vous ?

Il releva la tête, l'air triste et honteux, avant de replonger dans sa concentration.

Tous mes compagnons n'étaient pas lugubres. Cer-

tains arboraient des mines réjouies en noircissant leurs tablettes. D'autres réfléchissaient d'un air pénétré à ce qu'ils venaient d'écrire ou de graver.

Ennuyés ou pas, tous étaient absorbés.

Dès qu'une tablette était remplie, elle flottait comme par magie vers la destination inconnue où je me dirigeai aussi. Surgissant du néant, une plaque vierge se matérialisait à sa place entre les mains des défunts, qui se remettaient aussitôt à l'œuvre.

Les mots ondulant sur ma main se reformèrent :

« *Nous y sommes !* »

J'arrivai parmi un groupe de nains, m'assis sans l'avoir voulu, et reçus à mon tour une tablette vierge et un stylet.

Mes doigts commencèrent à écrire de leur propre chef !

« MON HISTOIRE. »

Une sérénité inhabituelle m'envahit. Si je devais passer l'éternité dans le royaume des morts — en tout cas dans cet endroit surpeuplé —, rédiger mon autobiographie me paraissait agréable.

J'avais toujours adoré raconter des histoires.

Avoir l'éternité devant moi pour m'y atteler... quelle chance !

« JE GRANDIS DANS LA CRAINTE DES AUTRES ET LA CONVICTION QUE JE NE VALAIS RIEN. AU FIL DES ANS, MA DÉFIANCE NATURELLE ÉLOIGNA DE MOI CEUX QUE J'AIMAIS. AFIN DE NE PRENDRE AUCUN RISQUE, JE LEUR INFLIGEAI DES SÉVICES ATROCES. CELA CONFIRMA MA CONVICTION QUE J'ÉTAIS MOINS QUE RIEN. L'AMERTUME FUT MON DERNIER COMPAGNON. JE MOURUS. FIN DE L'HISTOIRE. »

Les mots que je venais de tracer malgré moi m'absourdirent. Quel laconisme ! Soixante ans ainsi résumés ! Tous les détails manquaient...

Oui, mes parents m'avaient appris une défiance salutaire vis-à-vis de mon prochain.

Oui, ma mère m'avait livré à un monstre, ce qui

n'avait certes pas contribué à me redonner confiance en moi ou en l'humanité.

Mais il manquait les *raisons* de ma conduite criminelle, toutes ayant pour racine la *souffrance*.

Car telle était la clef de voûte de mon histoire.

La tablette me fut arrachée des mains et vola rejoindre le flot des autres, tandis qu'une vierge surgissait entre mes doigts.

Malgré moi, je recommençai à écrire :

« MON HISTOIRE. JE GRANDIS DANS LA CRAINTE DES AUTRES ET LA CONVICTION QUE JE NE VALAIS RIEN. AU FIL DES ANS, MA DÉFIANCE NATURELLE ÉLOIGNA DE MOI CEUX QUE J'AIMAIS. AFIN DE NE PRENDRE AUCUN RISQUE, JE LEUR INFLIGEAIS DES SÉVICES ATROCES. CELA CONFIRMA MA CONVICTION QUE J'ÉTAIS MOINS QUE RIEN. L'AMERTUME FUT MON DERNIER COMPAGNON. JE MOURUS. FIN DE L'HISTOIRE. »

Et encore.

Et encore.

Je dus copier cinquante fois la même chose avant de me tourner vers un nain :

— Quand arrête-t-on d'écrire ?

Il leva vers moi un visage morne, avant de retourner à ses affaires. Avisant un de ses congénères, l'air ravi, celui-ci, je répétai ma question.

— S'arrêter ? Pourquoi donc ? On n'a plus rien à faire, maintenant qu'on est mort !

— Certes... Mais ce qu'on écrit est trop lapidaire !

— Très juste. Toutefois la Mort se moque des détails.

— Mais ça ne veut rien dire ! protestai-je.

— Ton texte est illisible ? s'enquit-il, surpris.

— Pas mon texte : ma vie ! Tel quel, ça n'a ni queue ni tête !

Le nain cessa d'écrire pour réfléchir. Sans doute le côté insolite de ma réclamation lui redonnait-il quelque contrôle de ses mouvements. C'était trop important !

— Je ne crois pas que nos vies aient un sens..., fit-il enfin. Sinon celui que nous leur donnons, bien sûr. Voilà pourquoi nous avons la parole : afin de définir ce qui nous entoure et ce que nous sommes. Définir ce qui compte.

— Mais là... je ne peux rien définir !

— Je suis désolé, conclut-il, très grave.

Il soutint mon regard, puis reprit sa tâche.

J'étais sidéré. Inlassablement, ma main continua de tracer la ridicule notice nécrologique.

N'y tenant plus, je hélai de nouveau le nain ravi :

— Il doit y avoir erreur ! Je ne voulais pas que ma vie prenne ce tournant. J'ai appris ma leçon ; à présent, je voudrais avoir une seconde chance. La Mort n'est-elle pas emprisonnée ? S'évader devrait être possible !

— Je crois qu'un vivant doit intervenir pour te délivrer : il lui faut réussir un prodige pour prouver sa volonté de te ramener d'entre les morts. (L'idée lui inspira un sourire béat.) Manquerais-tu à ce point à quelqu'un ? En ce cas, sois heureux : il ou elle ne ménagera pas ses peines pour te ressusciter.

J'y réfléchis une seconde.

— Non. Je ne manquerai à personne.

— Alors... Je suis navré.

Frustré, je m'entêtai :

— Quelle est ton histoire ?

— Je ne sais pas si je dois...

— Allons ! Crois-tu qu'ils te tueront une seconde fois ?

— Très bien.

Il lut à haute voix ce qu'il écrivait avec tant de satisfaction :

« *Mon histoire. Orphelin, je fus abandonné. (Ces premiers mots me mirent terriblement mal à l'aise.) Convaincu que je n'avais rien de bon à attendre des autres, je ne me fiais à personne et songeais au suicide. A la réflexion, passer pour mort me permet-*

trait de vivre ma vie sans risque d'erreur. Etant déjà mort, que m'en coûterait-il de me fier aux autres ? C'est ce que je fis, et je vécus heureux jusqu'à la fin de ma vie, entouré de mes chers compagnons. La fin. »

Il éclata de rire.

— J'ai essayé le même truc ! protestai-je. Mais ça n'a pas marché...

— Pourtant, n'est-ce pas génial ? s'écria-t-il.

— Ce fut un échec pour moi !

— Je suis navré...

Il eut un sourire triste. Comment pouvait-il s'abuser lui-même en se mentant sur la mort ? Car il *était* mort.

En tout cas, ça fonctionnait pour lui.

Les jours s'écoulèrent ainsi. Il n'y avait ni soleil ni étoiles. Je perdis la notion du temps. Rien ne changeait. Après un millier de tablettes, une terreur indicible s'empara de moi.

Étais-je condamné à répéter des gestes mécaniques pour l'éternité ?

Je devais trouver une échappatoire ! A ce qui me sembla la cent millionième tablette, j'étais à bout. Je refusais d'endurer plus longtemps pareilles souffrances.

Avoir sans cesse sous les yeux ce compte-rendu stupide de ma vie ! Quelle horreur !

Il fallait faire quelque chose.

CHAPITRE II

Le seul indice que je possédais sur la topologie du territoire de la Mort était la direction suivie par ces millions de tablettes. Même si elles prenaient le chemin d'un cul-de-sac, ce serait toujours *ailleurs*. Un vrai bond de géant.

Je m'époumonai un certain temps, exigeant de voir la Mort. Mes cris me valurent surtout des sourires de commisération de la part des autres défunts.

Je n'étais sûrement pas le premier, ni le dernier.

Je m'efforçai en vain de retenir mes tablettes. Puis j'orientai mes efforts vers celles des autres. Comment y parvenir quand mes propres mains ne m'obéissaient plus ? Toutefois, avant l'apparition d'une nouvelle tablette, je disposais d'un petit répit. Durant ces brefs intervalles, je m'aperçus que tendre un bras, par exemple, redevenait possible.

Hélas, aucune tablette ne volait alors à portée de ma main. Ou alors elles affluaient ; le temps que je me décide, il était trop tard.

A force de concentration et de patience, je finis par en saisir une au vol, parvenant à la retenir une seconde avant qu'elle m'échappe.

Ce succès prouvait que mon plan était réalisable. L'attraction exercée sur ces maudites tablettes suffirait sans doute à m'emporter à leur suite.

— Que mijotes-tu ? s'enquit le nain qui jubilait toujours.

— Je dois prendre le large, répondis-je sans quitter les tablettes volantes des yeux.

— Ah.

— Tu n'y arriveras jamais, fit le nain affligé.

— Au moins, j'aurai essayé.

— Oui, dit Gai Luron. Pourquoi pas ? Il n'a rien à perdre !

— A quoi bon ? répéta Lugubre.

— Je suppose que ton histoire n'a rien de drôle ?

— Elle est grotesque, lâcha-t-il sans cesser de gratter.

— Tout bien pesé, déclara Gai Luron, c'est toujours le même refrain : on naît, on vit et puis on meurt. L'amusant, c'est l'existence qu'on a pu mener.

— Tu seras toujours un sinistre crétin ! aboya Lugubre.

— Vous connaissiez-vous de votre vivant ? m'enquis-je.

— Non, mais regarde-le ! Comment peut-on se réjouir d'un sort pareil ! Il n'y a pas de quoi pavoiser !

— Ma vie fut si absurde ! dit Gai Luron. Je ne peux qu'en rire !

— Absurde ? répétai-je.

— Certainement. Je viens de te la lire. J'ai passé mon temps à tenter de me perfectionner. Chaque fois que j'avais accompli quelque chose, mes parents se rengorgeaient de fierté. Ils m'aimaient pour mon talent de tailleur de pierres. Aucune gemme n'était assez bonne pour moi tant j'étais doué ! On me noyait sous les louanges. Devenu adulte, j'étais adulé. Je passais mes jours à affiner mon art. Promu maître de ma guilde, je tyrannisais les autres pour qu'ils sacrifient comme moi au culte de la perfection. Tout ce qui ne remportait pas mon approbation était bon pour le rebut. Et, crois-moi, rien ne trouvait grâce à mes

yeux. (Il ricana, fort du recul que peut avoir un fou pour qui plus rien ne compte.) Tous me respectaient, mais personne n'osait plus m'aborder. Jamais je ne suis tombé amoureux...

— Moi non plus, soupira Lugubre.

— Je crois que ça m'est arrivé, dis-je. Mais je ne suis pas sûr...

— *Exactement !* s'exclama Lugubre.

Le pauvre était visiblement très perturbé.

Ce n'était plus maintenant qu'il guérirait.

— Eh bien, je ne sais plus..., ajouta Gai Luron.

D'autres morts s'étaient approchés pour mieux suivre notre conversation. Tous, nous n'arrêtions pas pour autant de noircir nos tablettes.

— Je prodiguais des conseils, qu'on suivait à la lettre, continua Gai Luron. Ma renommée grandit. On parlait beaucoup de moi, mais bien peu *me* parlaient. Sans doute les gens craignaient-ils que je taille leurs propos en pièces aussi bien que je taillais les pierres.

— Tout ça n'est ni réjouissant ni absurde, dis-je.

— Mais si ! J'étais *misérable* ! Je ne croyais pas en mon don ! Je rentrais chez moi le soir pour entendre ma femme débiter les mêmes sornettes sur mon talent !

— Je croyais que tu n'avais jamais été amoureux, intervint Lugubre.

— Le fait est : je ne l'aimais pas. Elle était à genoux devant moi, et moi, méprisant, je la tenais pour une écervelée. Rien de ce que je faisais ne me satisfaisait. Plus elle m'adulait, plus je la malmenais afin de lui dessiller les yeux... Pourtant, c'était une femme merveilleuse ! Elle avait tant d'amour à donner !

— Je croyais que tu ne l'aimais pas, insista Lugubre, exaspéré.

— En effet. *Elle* m'aimait. Pas moi. Ainsi se déroula ma vie. Un jour, je reçus une importante commande de Throal. Dans mon atelier, je pris un

marteau pour briser les diamants qu'on m'avait confiés. Sur le moment, je ne compris pas ce qui m'arrivait. Maniant le marteau avec le même soin et la même précision que mes instruments habituels, je m'apprêtais à réduire les diamants en poudre quand, inquiète, ma femme est arrivée et m'a demandé ce que j'avais. Hébété, j'ai reposé le marteau. Pourquoi taillais-je des pierres à longueur de journée ? Je n'en avais aucune idée.

— Je parie que ça ne te plaisait même pas, dit Lugubre.

— En réalité, non. Mais j'ai continué jusqu'à mon dernier jour, où un aigle géant, foudroyé en plein vol, s'est abattu sur moi et m'a tué sur le coup. Pourtant, je ne peux pas dire que je détestais mon métier. Au contraire : les gens me confiaient leurs biens les plus précieux. Il me revenait la mission délicate d'extraire les diamants de leur gangue, de faire *éclater* la beauté !

— Alors, pourquoi cette crise soudaine avec ton marteau ? s'écria Lugubre, encore plus agacé.

— Parce que j'avais troqué mon amour sincère du métier contre l'approbation d'autrui. Depuis des années, j'avais délaissé ma passion. Seuls comptaient l'argent et l'admiration.

— Qu'as-tu fait ? demandai-je.

Son histoire, bien que différente de la mienne, lui ressemblait un peu. J'étais intrigué. Peut-être pourrait-il éclairer ma propre nature d'un jour nouveau.

— Pour commencer, j'annulai tous mes contrats ; j'avais les moyens de vivre de mes rentes pendant plusieurs mois.

— Ta femme a sûrement apprécié ! grommela Lugubre.

— Elle m'a beaucoup soutenu. Elle ne voulait que mon bonheur. Me voir malheureux et insatisfait la navrait.

— Pourquoi est-elle restée avec toi ? demandai-je.

C'était une question pertinente : si Releana m'avait laissé autant de chances, c'était pour avoir attendu de ma part une miraculeuse transformation.

— Elle m'aimait. J'ignorerai toujours pourquoi. A vrai dire, je ne comprendrai jamais l'amour. En quel honneur une personne tombe-t-elle amoureuse d'une autre ?

La simplicité de sa réponse me prit de court. J'avais toujours cherché mille et une explications à l'indulgence de Releana. Sauf celle-là.

A mes yeux, elle me tenait en affection parce qu'elle manquait de jugeote.

Elle n'avait aucun goût. Faible et idiote, elle se croyait investie d'une mission sacrée : sauver J'role de ses démons.

Ou peut-être n'avait-elle rien de mieux à faire...

Qu'elle ait pu tout bêtement m'aimer me laissa un instant sans voix.

— Et ensuite ? fis-je.

— Ayant toujours manipulé des pierres précieuses, j'avais accumulé un joli pécule. Il s'agissait d'éclats : rien de nature à exciter l'envie ou la convoitise des grands de notre monde. Disposés sur un drap noir, je les admirais des heures durant. Puis, les semaines suivantes, j'essayais de nouvelles tailles, fort délicates. Avec *mes* biens, je pouvais faire preuve d'audace. La plupart des gens veulent acquérir ce qu'ils connaissent déjà. Moi qui étais tailleur de pierres, je sais de quoi je parle. Peu de mes clients attendaient que je fasse preuve d'originalité.

« Je passai des mois sur mes nouveaux projets. Une sérénité inhabituelle entra dans notre logis. Je ne tyrannisais plus ma femme et je n'avais plus la tête farcie d'autocritiques. Désormais, nous pouvions vraiment communiquer, comme mari et femme. Je découvris qu'elle adorait se promener au crépuscule. Si elle le faisait, ce n'était pas pour échapper à ma tyrannie, comme je l'avais cru jusque-là. J'appris, de

plus, qu'elle apprécierait que je l'accompagne. Alors nous partîmes souvent en amoureux. C'était enfin pour moi l'occasion de savourer des petits riens, en un mot comme en cent, de prendre *le temps de vivre* au lieu de me tracasser pour des vétilles.

« Les choses eurent un sens nouveau. Le succès consistait à apprécier la vie au jour le jour, dans le calme et la plénitude, pas à maltraiter mes collègues ou mes apprentis en leur démontrant leur incompetence. Lors de nos promenades vespérales, ma femme me tenait par la main. Ce contact sincère et authentique m'émerveillait. Jusque-là, n'avais-je pas froidement évalué sa beauté, fier d'avoir dans mon lit un objet de luxe ? Au fond de moi, je savais qu'elle en avait eu toujours conscience. Pour la première fois, sa personnalité m'attirait, non sa seule plastique, aussi charmante fût-elle. Il était grand temps d'unir enfin nos destins pour en faire *notre* histoire.

Presque tous, dans notre cercle, écoutaient maintenant le nain d'une oreille attentive. Certains souriaient d'un air entendu, d'autres faisaient grise mine ; d'autres encore avaient les yeux brillants de larmes. Tous, à n'en pas douter, repensaient à leurs propres vies, et aux chances qu'ils n'avaient pas su saisir.

Moi le premier.

— Et quand vous n'avez plus eu assez d'argent ? demanda Lugubre.

— Je repris mon travail, naturellement. Il faut bien manger. Mais ce n'était plus pareil. Alors, j'eus des idées de suicide. Mon accablement passé cherchait à détruire ma nouvelle sérénité. Et je rationalisais ma folie : les voisins feraient des gorges chaudes de mon suicide, puis je sombrerais dans l'oubli, comme tout un chacun. Même ma femme se ferait une raison. Avec tout cela en tête, je pouvais continuer à vivre comme si j'avais déjà été mort. Affranchi de la nécessité de réussir tout ce que j'entreprenais, je pourrais mieux savourer une renaissance accidentelle. Je

taillerais les pierres précieuses non parce qu'il le fallait, mais parce que je l'avais *choisi*. M'abandonnant aux Passions, je n'aspirais plus qu'au bonheur.

Les uns contre les autres, nous noircissions nos tablettes, suspendus aux lèvres du nain.

— Je vois..., soupirai-je après un long silence. Tu as de quoi sourire, en effet.

— C'est ridicule ! s'écria-t-il, tout joyeux.

Lugubre renifla de dédain.

— Et amusant, je n'en disconviens pas, ajoutai-je. Mais à présent, je dois retourner parmi les vivants.

— Ton histoire est décevante ?

— Oh oui ! Mais il y est question d'un petit garçon disséqué vivant et...

— Est-il mort ?

— Non. La dernière fois que je l'ai vu, il respirait encore.

— C'est... incroyable !

— Aucune de nos vies n'est exempte d'absurdité.

— Nous devons nous efforcer de ne pas laisser leurs côtés tragiques nous écraser et nous cacher le soleil.

Ce point de vue me fit réfléchir.

— C'est vrai... Et je dois retrouver une femme que j'ai blessée...

— Ta femme.

— Elle aussi..., soupirai-je. Mais, récemment, j'ai attaqué une malheureuse qui...

Même Lugubre releva le nez.

— Tu l'as... violée ? souffla l'autre nain, qui n'avait plus rien de joyeux.

Je me dérobai à leurs regards incrédules.

— Je me suis arrêté à temps, mais l'intention y était...

— Es-tu certain de vouloir retourner d'où tu viens ? demanda l'ancien tailleur de pierres. Il semble que ton étoile n'ait guère brillé, dans le monde des vivants.

— Tout ce que j'ai retiré de ma vie, c'est un océan

de regrets, l'ami ! Quitte à passer l'éternité ainsi, il faut qu'on me redonne une chance !

— Tu ne sortiras jamais d'ici, décréta Lugubre.

— Pourquoi pas ? s'insurgea Gai Luron.

— Je le dois ! répétai-je avec conviction.

— Essayer n'engage à rien, c'est vrai. Surtout quand on est mort..., fit Gai Luron, haussant les épaules. Qu'a-t-on encore à perdre ?

A cet instant, calculant mon coup avec le plus grand soin, j'agrippai une tablette volante avant qu'une nouvelle se matérialise sur mes genoux.

— Bonne chance ! me cria Gai Luron, tandis que j'étais emporté vers l'inconnu, remorqué par ma tablette parmi une mer de corps.

Plusieurs fois, tandis que je heurtais les uns et les autres, je faillis lâcher prise.

Mais je tins bon.

CHAPITRE III

Emporté vers je ne savais où, j'eus le temps de lire la tablette que j'avais attrapée au vol :

« MON HISTOIRE. A MES YEUX, LA VIE ÉTAIT UNE SÉRIE DE PORTES. DURANT MA JEUNESSE, ELLES SE DRESSAIENT DEVANT MOI COMME AUTANT DE CHANCES À SAISIR. PUIS, AU FIL DES ANS, ELLES SE REFERMÈRENT LES UNES APRÈS LES AUTRES. AUTANT D'OCCASIONS DONT JE N'AVAIS PAS SU PROFITER. MA VIE RÉTRÉCIT COMME UNE PEAU DE CHAGRIN. JE PASSAIS TOUJOURS PLUS DE TEMPS À ME LAMENTER SUR MON SORT. PUIS LA DERNIÈRE PORTE SE REFERMA SUR MOI ET JE MOURUS. LA FIN. »

Que l'inconnu ait eu, par certains côtés, une vie plus misérable que la mienne m'apporta un sinistre réconfort.

Le trajet me parut interminable. Depuis combien de temps étais-je mort ?

Je passai devant des centaines de milliers de défunts, tous concentrés.

L'idée que les tablettes n'allaient nulle part m'effleura l'esprit. Peut-être sillonnaient-elles le royaume *ad mortem aeternam*, tout simplement.

Ou elles étaient recyclées.

J'envisageais la possibilité de tourner avec elles l'éternité durant quand j'aperçus ma mère.

Coincée entre des trolls et des t'skrangs, elle ne semblait pas avoir vieilli depuis sa lapidation : c'était toujours une jeune femme d'une trentaine d'années.

De saisissement, je lâchai ma tablette et retombai parmi les morts. Aussitôt, j'entrepris de rejoindre ma génitrice, piétinant ou enjambant les défunts, au mépris des regards noirs et des cris indignés.

Le front barré d'une ride de concentration, mère écrivait son histoire.

Je l'attrapai par un bras pour attirer son attention.

— Mère ?

Elle leva vers moi un regard froid et dur.

— Que veux-tu ?

Cernés par tous les morts de l'univers, nous continuions d'écrire, inlassablement. Pour la première fois depuis mon arrivée, je fus saisi d'une étrange panique. Il y avait beaucoup trop de monde ! On étouffait littéralement !

— Je suis J'role, ton fils !

Elle m'étudia.

— Mon fils est un petit garçon.

Elle se détourna. Je baissai les yeux sur ses mains lisses, puis sur les miennes, parcheminées et tavelées. J'étais un vieillard à côté d'elle !

— A ta mort, j'étais le petit garçon dont tu te souviens. Ensuite, j'ai vécu cinquante ans. Je suis J'role.

Elle releva la tête.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Mais... rien... Je voulais te voir et te parler.

Elle retourna à son texte.

— Parle. Je t'écoute.

— Tu n'es pas... un peu curieuse ? Ma vie ne t'intéresse-t-elle pas ?

— Ta présence m'importune.

— Je suis désolé.

— « *Je suis désolé* », répéta-t-elle, mordante. Ton père et toi, vous n'aviez que ça à la bouche ! Tu es bien comme lui, allez !

Le chagrin me reprit.

— J'aimais bien ressembler à papa.

— Ça ne m'étonne pas.

— Que reprochais-tu à Bevarden ?

— Si tu étais aveugle alors, tu le seras toujours.

— Pourquoi ne nous aimais-tu pas ?

— Je t'ai aimé, J'role !

Je la crus.

— Mais pourquoi l'as-tu caché ?

Elle ouvrit et referma la bouche plusieurs fois, comme un poisson échoué sur un banc de sable.

— Je ne l'ai pas caché, bafouilla-t-elle.

— Si.

— Alors j'ignore pourquoi.

— Tu as mis ce monstre dans ma tête, fis-je en haussant le ton. J'avais huit ans, tu étais ma *mère* et tu m'as livré à lui pieds et poings liés !

— Je pensais agir pour le mieux.

— Pour le *mieux* ? m'écriai-je, révolté.

— Je devais nous protéger, ton père et moi. L'Horreur voulait me tuer. Et tu étais si petit... Personne n'allait se douter de quelque chose... Elle a affirmé qu'elle ne te blesserait pas...

— Je ne pouvais plus parler ! Pourquoi n'as-tu pas cherché de l'aide ?

— Ç'aurait été signer notre arrêt de mort. (A son tour, elle haussa le ton :) Tu n'étais qu'un enfant. Que savais-tu de la vie dans le kaer ? Nous étions pris au piège, apeurés par tout et par rien. Au moindre signe de faiblesse, c'était fini ! Les autres vous tuaient aussitôt.

— Tu es morte, de toute façon ! dis-je avec une satisfaction puérile.

— Ta naissance m'a tuée, J'role. (Que pouvais-je répondre ?) Je t'ai aimé, c'est vrai !

— Tu as toujours voulu ma perte.

— Je te désirais différent.

— Différent ?

— Tu parlais trop, comme ton père. Deux bavards intarissables. Et vous ne teniez pas en place ! J'aurais tout donné pour que vous vous arrêtiez une minute, qu'on respire enfin, qu'on prenne un peu le temps de vivre... Pourquoi ne m'as-tu jamais offert cette satisfaction, à défaut de ton père ?

Ses récriminations me déroutèrent. De mon enfance, je retirais surtout une impression d'immobilité. J'avais cru développer mon amour de l'action et du mouvement *après* la mort de ma mère. Et, depuis lors, tout avait été de travers.

Ma vie n'avait été qu'une longue fuite en avant.

— Veux-tu apprendre ce qui m'est arrivé, mère ?

Après un silence, elle hocha la tête.

— Rien n'a marché pour moi.

— Rien ne marche jamais comme on voudrait.

— Pour certains, si. Pas pour toi, ou pour moi. Tu es grand-mère. (Elle releva la tête.) Oui, tu as deux petits-fils : Samael et Torran. Depuis longtemps, je ne les ai plus revus. L'un est un adepte escripteur, l'autre un adepte troubadour.

— Un troubadour, répéta-t-elle à regret.

— Il aime ce qu'il fait. A ce qu'on dit, il est très doué.

— Et quelle sorte de vie est-ce là ? Raconter des histoires ? De grands artistes en sont capables, oui. Pour qui se prend-il ?

— Il aime ça.

— Ton père n'en a jamais rien retiré.

— Si : ça le rendait heureux.

Les dents serrées, comme m'implorant de lui expliquer enfin un grand mystère, elle souffla :

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

Déçue de ma réponse, qui n'en était pas une à ses yeux, elle se détourna. Un long silence s'installa. Puis elle lâcha :

— Voulais-tu autre chose ?

— J'ai toujours désiré ton amour.

— Je te l'ai donné.

— J'aurais voulu que tu m'aimes pour ce que j'étais.

— Ça m'était impossible. Trop de choses n'allaient pas chez toi. Si tu m'avais écoutée... avec du temps...

— Tu m'as livré à un monstre et maintenant tu me juges ? m'écriai-je, au comble de l'indignation.

— Ce monstre te voulait *toi*. Qui te dit que tu ne le méritais pas ? (La bile me monta à la gorge.) Ah ! Tu as eu exactement ce que tu méritais !

— J'étais un petit garçon.

— Les autres enfants savaient se tenir.

— Tu dis ça parce que tu es ma mère. Mais les autres mamans acceptaient les bêtises de leurs progénitures. Je n'étais rien qu'un petit garçon.

— Je ne crois pas. Quand je parlais à mes voisines, j'avais honte d'avouer que tu passais tes journées à bayer aux corneilles.

— Si ça te rendait si honteuse, pourquoi te croyais-tu obligée d'en parler ?

Elle réfléchit.

— Je voulais qu'on sache combien t'élever était dur. Et inutile de compter sur ton rêveur de père ! Tu ignores tout de ce qu'était ma vie entre vous !

Sa froideur et sa dureté menaçaient ma raison. Morte ou vivante, je ne voulais plus rien avoir à faire avec cette femme. Une terrible colère me submergea.

— Quelle est ton histoire ? criai-je. (Elle se détourna, m'empêchant de lire.) Adieu, mère. Je ne t'importunerai plus, sois-en sûre !

La tablette achevée glissa de ses doigts. Je la saisis au vol et repartis.

« MON HISTOIRE. MES PARENTS M'ONT APPRIS QUE TOUT ÉCHEC, QUEL QU'IL SOIT, REJAILLISSAIT SUR SON AUTEUR. MÊME SI JE N'ATTEIGNIS JAMAIS LA PERFECTION, JE VOULAIS PRÉSERVER LES MIENS DE LA DÉFAITE. HÉLAS, J'ÉCHOUI. QUAND ILS EURENT LE

PLUS BESOIN DE MOI, JE NE RÉUSSIS PAS À COMBLER LEURS ATTENTES, NI À LEUR DONNER LA FORCE D'AFFRONTER L'ADVERSITÉ. DE SORTE QU'ILS NE PURENT PAS M'AIDER NON PLUS. ET JE MOURUS. LA FIN. »

Cette prose m'emplit d'une joie morbide et d'une profonde mélancolie. Ce que j'avais toujours soupçonné à son propos, sans certitude, était sous mes yeux. Ma haine pour elle s'épanouit telle une fleur vénéneuse.

Le monde des vivants pouvait se réjouir d'être débarrassé d'une telle créature !

Mais une partie de moi continuait de pleurer la fin de ma mère.

Ou, plus exactement, de celle que j'aurais aimé avoir.

Comme ma vie aurait été différente si j'avais eu une mère digne de ce nom !

Accroché à la tablette, je commençais à craindre de voler pour l'éternité quand j'aperçus enfin une lumière argentée, derrière la masse des corps. Elle grandit pour devenir un mur qui s'étendait à perte de vue.

Toutes les tablettes y disparaissaient.

La foule des défunts flottait à quelques pas du mur, sans le toucher.

Plusieurs morts se ruèrent vers moi. Les tablettes, lors de l'impact, étaient-elles détruites ou passaient-elles de l'autre côté ? Devais-je lâcher prise, ou risquer le tout pour le tout ?

Si je reculai maintenant, je passerais l'éternité à réécrire sans cesse ma pitoyable épitaphe.

Un sort inacceptable !

A la grâce des Passions !

CHAPITRE IV

La tablette s'évanouit entre mes doigts. J'atterris rudement sur de l'herbe sèche. Aucune nouvelle plaque n'apparut, et je n'avais plus de stylet.

Même si je n'avais rien réussi d'autre, je m'étais au moins affranchi de mon terrible fardeau !

Las et courbatu, le vieillard que j'étais eut du mal à se relever. Un fond de ciel étonnant me fit lever les yeux : la Mer des Enfers !

Le rouge et le noir s'épousaient pour former de terrifiantes nuées. Dans mon audace, j'avais atterri sur un îlot de trois ou quatre lieues environ. A l'horizon, le sol et le ciel de lave ne faisaient plus qu'un.

Aussitôt, je repensai à la légende sur l'emprisonnement de la Mort.

Elle ne devait pas être loin.

Le paysage confirmait mes pressentiments. Le sol, vallonné, se couvrait d'herbe desséchée. Des bosquets décharnés poussaient çà et là.

Pas un oiseau pour les égayer.

Avec pour ciel le sinistre éclat de la Mer des Enfers, le paysage était baigné d'ombre, et comme dépourvu de substance.

Prêt à tout, j'attendis.

Où se terraient les serviteurs de la Mort ?

Rien ne se produisit. Aucun monstre ne m'attaqua.

Je m'aventurai à explorer mon nouveau domaine. Bien qu'il soit minuscule par rapport à l'endroit précédent, être désert le faisait paraître bien plus spacieux. Enfin, on pouvait respirer à son aise !

Je n'étais pas pressé de retourner dans le royaume des morts.

En un tel endroit, même les sanglots de Kyrethe auraient été les bienvenus. Se tenir sous un océan de roc en fusion avait de quoi épouvanter !

Je gravis une colline plus grande que les autres. Il n'y avait rien de plus à voir. Excepté au centre de l'îlot, où un bel édifice se dressait. Des colonnes lui tenaient lieu de murs. Le toit en angle descendait assez bas pour les couvrir en partie.

Malgré la beauté de l'architecture, j'eus le cœur serré. L'éclat pourpre de la lave dansait sur la blancheur des piliers, évoquant irrésistiblement le sang.

L'histoire de ma vie, en somme : un déchaînement de violence. Où que mon regard tombât, je voyais du sang... Et mon imagination si fertile sautait sur le moindre prétexte pour me tourmenter à plaisir.

Comment faire peau neuve ?

Autant vouloir décrocher la lune !

Si je voulais progresser, je n'avais pas le choix.

Je me dirigeai vers l'édifice.

*

* *

Très vite, je m'aperçus que j'avais sous-estimé la superficie de l'île et la hauteur de la construction. Les énormes colonnes, hautes comme des châteaux, s'élançaient à l'assaut des nuées de lave. C'était aussi affolant que d'affronter un dragon !

Epouvanté, je fus incapable de faire un pas de plus. Pourtant, que pouvais-je tenter d'autre ?

Au bout d'un long moment, je repris ma route.

Au pied des piliers, je me tordis le cou : c'était vertigineux !

Je dus lutter pour retrouver mon équilibre.

Des marches géantes menaient à la base du bâtiment. Je les gravis avec peine. Si je n'avais pas été un voleur, habitué à escalader les murs pour dépouiller ses victimes, je n'aurais pas réussi. Chaque marche faisait environ ma taille.

L'exercice dura des heures ; je dus me reposer souvent.

Une fois gravie la dernière marche, alors que j'étais à la recherche de mon souffle, une vision me paralysa : à l'ombre de la toiture, d'innombrables tablettes s'entassaient. Il me fallut un moment pour réaliser que les colonnes elles-mêmes se composaient de tablettes, empilées jusqu'aux cieux.

Plus intimidé encore, je me relevai et m'enfonçai dans la pénombre.

Avec ce silence, le bruit de mes pas et de mon souffle résonnait à mes oreilles. Les parois faites de tablettes conduisaient à de multiples arches.

J'étais perdu dans un dédale géant !

J'allais au hasard, avançant dans les ténèbres. Bien souvent, j'aboutissais à des culs-de-sac, ou des plates-formes, et je devais rebrousser chemin.

L'obscurité me portait sur les nerfs. A tout instant, je m'attendais à être agressé par quelque bête fauve, qui aurait tôt fait de me déchiqueter. Si monstres il y avait, ils ne manquaient pas de patience pour jouer ainsi avec les nerfs de leurs proies !

J'avais beau tendre l'oreille, le silence était absolu. Pourtant, des archives si colossales devaient bien avoir des gardiens !

Puis je ricanai dans ma barbe : qui avait besoin de monstres, quand J'role le fou errait dans ce dédale ?

Semblant venir de plusieurs directions, un rire féminin s'éleva.

— Oh ! entendis-je.

Puis des sanglots retentirent.

Faisant fi de toute prudence, je m'élançai à toutes jambes. Il fallait retrouver la source de ces pleurs avant que retombe le silence.

Fonçais-je ainsi dans la gueule du loup, berné par quelque monstre ?

A un détour, j'aperçus un éclair rougeoyant. Etouffant l'angoisse et la frustration, je me précipitai. A une hauteur incalculable, les parois se rejoignaient pour former d'impressionnantes arches.

Toutes les tablettes jamais écrites par des millions, voire des milliards de défunts, devaient s'étaler sous mes yeux.

Passions indicibles et rêves brisés, fragments d'espoir et de joie...

Je repensai à mes terreurs intimes et à mes actes pervers...

Comment avais-je pu faire tant de mal durant mon bref séjour chez les vivants ?

La lueur s'augmenta.

Un nouveau détour me conduisit dans un espace plus vaste encore.

Au sein d'urnes taillées dans de l'os, les flammes crépitaient.

Au sortir de l'obscurité, cet éclat soudain m'aveugla.

J'entendis une femme demander :

— J'role ?

CHAPITRE V

J'avançai vers l'inconnue. Les six urnes formaient un cercle au centre duquel trônait une table de pierre grise, jonchée de tablettes.

Une belle femme, la trentaine, se leva de son siège et sourit. Les cheveux noirs coupés court, elle respirait l'assurance. Quelque chose dans son regard me rappela Releana.

— J'role ?

Elle semblait aussi surprise que ravie de mon irruption.

Une étrange émotion me saisit : visiblement, elle éprouvait de l'affection pour moi ! Je ne pus m'empêcher de réagir en la lui rendant bien.

Incarnait-elle la fille que je n'avais jamais eue ? D'entrée de jeu, nos sentiments étaient ceux qui devraient unir les parents à leurs enfants : l'amour et le respect.

— Oui... C'est moi, J'role.

Avant que je lui pose les questions qui me brûlaient les lèvres — qui était-elle ? comment savait-elle mon nom ? —, elle contourna le bureau et m'étreignit. Elle avait les yeux rougis par les larmes.

Enfin, elle s'écarta et me prit les mains.

— Que d'épreuves n'as-tu pas subies ! Je suis navrée pour toi !

D'un geste, elle fit venir à nous deux sièges sculptés en bois rouge. Une fois assis, presque du ton de la réprimande, elle me demanda :

— Dis-moi : que fais-tu ici ?

— Es-tu la Mort ?

Souriante, elle acquiesça. Devant mon air ahuri, de l'amusement brilla dans ses prunelles.

— Je m'attendais à une entité plus... plus...

— Malveillante ? Menaçante ? Crois-moi : ça m'arrive...

Quand elles se manifestent, les Passions peuvent prendre des apparences non dénuées d'ambiguïté.

Se montrait-elle toujours sous les traits d'une jeune femme ? m'enquis-je...

— Cela dépend... C'est très compliqué. Maintenant, je suppose que...

Ce fut plus fort que moi : je lui pris la main.

— Tu me rappelles quelqu'un.

Sa bonne humeur s'évanouit, laissant place à une grande tristesse.

— Une personne que tu as perdue... Je suis la Mort.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi auparavant. Tes yeux... me font penser à ceux de mon épouse...

— Pour toi, je suis une femme de l'âge de tes fils ? Je pourrais être la fille que tu n'as jamais eue.

— Aurais-je pu en avoir une ?

Elle haussa les épaules.

— Peut-être, avec Reléana, si tout s'était arrangé...

Elle ne tenait pas à discuter de ce qui aurait pu arriver. L'idée me remplit de tristesse et d'excitation mêlées.

— Mes enfants n'auront jamais ton assurance, remarquai-je.

— Je suis celle qui aurait pu faire partie de ta vie : la chance que tu n'as pas su saisir.

Une profonde mélancolie m'accabla. Mon passé m'avait toujours inspiré du regret. Mais la possibilité

d'autres *futurs* n'avait jamais effleuré mon esprit. Comme il aurait été doux de donner la vie à une si belle femme ! Au lieu de dégoiser sur les mutilations infligées à mes fils, les gens auraient parlé de ma fille avec admiration.

Tête basse, je m'abandonnai aux larmes.

La Mort m'attira contre elle et chercha à m'apaiser.

— Pourquoi tout est-il allé de travers dans ma vie ? gémis-je.

— Tu as cessé d'exister, J'role. Te voilà libre.

— C'est pourquoi je suis venu ! fis-je en m'écartant. Je dois retourner chez les vivants ! Il me faut réparer mes torts ; je ne reculerai devant rien !

Elle eut un sourire sage et pétillant à la fois.

— Tous les morts laissent des affaires en suspens, des œuvres inachevées... Par définition, la vie est incomplète. Moi seule, je peux offrir la plénitude et l'apaisement.

Que voulait-elle dire ? Je décidai de ne pas approfondir le sujet. Il y avait plus pressant.

— Tout à fait, admis-je, aussi diplomate que possible. Mais j'aimerais retrouver cet « inachèvement ».

Elle me lança un regard perçant.

— Je ne crois pas...

Retournant s'asseoir derrière son bureau, elle fit apparaître les tablettes que j'avais noircies à mon corps défendant. Elle en lut les segments clefs à voix haute. Ça n'avait rien à voir avec ce que j'avais écrit !

« ... TRAHI PAR SA MÈRE... UN PÈRE IVROGNE... TORTURÉ PAR SON MENTOR LORS DE SON INITIATION D'ADEPTE VOLEUR... »

Devant mon étonnement, elle précisa :

— Lire entre les lignes, voilà ce qui compte. En écrivant, les défunts se souviennent.

— Pourquoi nous obliger à répéter éternellement les mêmes gestes ?

Elle trahit une légère exaspération.

— A chaque tablette, tu apportes quelque chose de nouveau. Plus les gens s'appliquent, plus la mémoire leur revient.

Découvrant que tout ça m'importait très peu, j'insistai sur mon besoin de renaître...

— Non. Tu es mort : tu m'appartiens. Tu écriras ton histoire jusqu'à la fin des temps. Ou jusqu'à ce que je vous comprenne.

— Comprendre quoi ?

— *Vous* comprendre. Vous les vivants.

— Que désires-tu savoir ?

Dans un moment d'aberration, je me figurai qu'il lui suffisait de me soumettre son problème pour que je lui offre la solution sur un plateau d'argent.

Les mains sur son bureau, elle me dévisagea et lâcha :

— Pourquoi certains résistent-ils à l'adversité, et pas d'autres ?

— Quoi ?

Elle répéta.

— Mais... je n'en ai aucune idée ! Quel rapport avec les résumés que tu nous contrains à récrire à longueur de temps ?

— Je veux comprendre les gens !

Envoûté par son charme, j'avais perdu de vue sa véritable nature : j'avais la *Mort* pour interlocutrice !

— Est-ce pour mieux nous analyser que tu nous tues ?

Elle baissa les yeux.

— J'ai déjà discuté de ce problème avec vous, les mortels. Vous ne comprenez rien à rien. Mais nous savons à quoi nous en tenir, J'role. Tu ne réussiras pas mieux que tes semblables. Malgré les déserts que tu as traversés, les infamies subies, tu es toujours allé de l'avant. Alors, je tâcherai d'être claire : sans un garde-fou comme le décès, la vie n'a aucun sens. Que votre mortalité vous donne une perspective bien particulière est une chose. Mais ce n'est pas l'essen-

tiel. Une vie prend tout son sens quand la mort survient. Sans elle, la possibilité de changements radicaux subsisterait, jour après jour. Seule la mort permet d'étudier une vie.

— Nous mourons uniquement parce que tu veux nous comprendre ?

— Oui... L'univers vous a créés et je désire en savoir plus sur vous, n'en déplaise aux Passions. *Elles* voudraient vous voir vivre à jamais.

— Quel mal y aurait-il à ça ?

— Mais aucun ! Seulement, ce n'est pas ce que *je* veux.

— Tous ces deuils, ces peines, ces souffrances qui nous accablent... afin de satisfaire ta *curiosité* ?

— Tu es mal venu de me jeter la pierre, J'role.

— Je... C'est vrai. Alors nous mourons et écrivons notre autobiographie pour parfaire tes connaissances...

— Je n'arrête pas d'apprendre. Les tablettes que vous rédigez à la chaîne contiennent toujours des détails inédits, de nouvelles perspectives.

Je tapai du poing sur la table.

— Je refuse d'écrire les mêmes choses jusqu'à la fin des temps ! Tu *dois* m'accorder une seconde chance ! J'ai vécu une *éternité* prisonnier de mon passé, victime de mon enfance ! J'ai besoin... de devenir adulte, de vivre aujourd'hui, pas d'être l'otage de mes douleurs d'hier !

Bouleversée, elle me fit remarquer :

— Tu aurais dû y penser avant de gâcher tes chances dans la Mer des Enfers.

— C'était une erreur... Je voudrais ne l'avoir jamais faite.

— La mort n'est pas ainsi. *Je* ne suis pas ainsi.

— Je t'en prie... C'est déjà arrivé. Un homme que j'avais tué est revenu à la vie. Je t'en supplie. Je veux changer mon histoire, ne plus être le jouet des vieilles malédictions !

— Ceux qui reviennent d'entre les morts retrouvent

des gens qui tenaient à eux et qui ont tout fait pour accomplir ce miracle : les ressusciter.

— Je suis seul au monde, admis-je de mauvaise grâce. Je ne manque à personne.

Ses traits s'adoucirent.

— Je sais, J'role. Dorénavant, ta place est ici. Tu comptes pour moi.

Elle était sincère. Tout ce que j'incarnais avait un sens à ses yeux. Je n'étais pas un banal sujet d'étude. D'un certain côté, nous étions tous ses enfants. D'abord, j'avais pris pour un exercice intellectuel sa soif de connaissances. Puis je m'aperçus qu'elle éprouvait pour les défunts une compassion sincère, voire de l'empathie.

Ma résolution faiblit. A coup sûr, retourner chez les vivants, c'était courir de nouveau à de cuisants échecs. En compagnie de la Mort, je ne risquais plus rien. Je relativiserais mon passé sans plus en souffrir.

C'était plutôt reconfortant.

Mais Neden...

— Je dois sauver un enfant en grand péril.

— D'autres le peuvent. Ta vie est terminée, J'role.

— Je *dois* tout faire pour lui !

— C'est impossible.

— Et Kyrethe, seule sur son îlot...

— Je sais. Elle y mourra sans doute. Ce n'est plus ton problème.

La Mort disait vrai : tout ça ne me regardait plus. Alors pourquoi continuais-je de me soucier autant des vivants, pourquoi brûlais-je tant de les secourir ?

Mon interlocutrice m'étudia.

— Tu refuses l'inéluctable, n'est-ce pas ?

— Je ne peux pas m'y faire ! A vrai dire... je *choisis* de m'y opposer.

— Intéressant... En ce cas, pourquoi t'être donné la mort ?

— C'était une erreur.

— Une erreur tragique.

— Je suis un être tragique.

Elle éclata de rire.

— Je ne renonce pas facilement à mes enfants. Je vous veux tous près de moi. Parfois, si on m'aide à comprendre, je consens pourtant à accorder une seconde chance.

— D'accord ! m'écriai-je.

— Alors dis-moi : pourquoi certains refusent-ils de se laisser abattre par l'adversité quand d'autres sont anéantis ? Pourquoi, alors que tu t'étais résigné à ton sort d'esclave, ta femme n'a reculé devant rien pour s'évader ? Pourquoi as-tu survécu soixante ans malgré la culpabilité qui te rongait, tout ça pour t'immoler un jour, sur une impulsion ?

Tant de questions me désarçonnèrent.

— Je... J'ai besoin de temps.

— Ce n'est pas ce qui manque, ici.

La Mort s'évanouit.

CHAPITRE VI

Avec elle, la Mort avait tout emporté : les sièges, les urnes géantes, la table... hormis l'obscurité.

Longtemps immobile, je m'attendis à quelque nouvelle surprise. Comme rien ne se produisit, je m'assis en tailleur sur le sol et réfléchis à l'énigme.

Aujourd'hui encore, je n'ai aucun début de réponse.

Je repensai aux deux nains, Gai Luron et Lugubre.

A partir d'un acte potentiel somme toute banal — il avait *failli* réduire des diamants en poudre à coups de marteau —, le premier avait pu faire le point sur sa vie et ses priorités, et ainsi trouver le bonheur.

Pourquoi ?

Dans sa soif d'absolu et de perfection, ma mère avait voulu rendre les autres parfaits. Terrifiée par l'Horreur, elle m'avait sacrifié à sa place.

Pourquoi ?

Contre vents et marées, Releana n'avait jamais perdu espoir de vous retrouver, Torran et toi. Sa persévérance maternelle avait fini par être payante.

Pourquoi ?

Victime d'un isolement inhumain, Kyrethe gravait ses appels au secours sur les murs. Elle espérait encore un miracle.

Pourquoi ?

Comment deux personnes, de milieux comparables

et confrontées à des drames analogues, peuvent-elles l'une surmonter l'adversité et l'autre en rester brisée ?

Je passais mes théories en revue.

Les Passions nous donnent des impulsions. Mais nous les sollicitons. Elles ne peuvent nous accorder ce que nous ne possédons pas déjà. Aller contre notre nature reste hors de question.

Toutes les âmes ne sont pas semblables, voilà tout.

Comment, pourquoi ?

Les dépressions ne durent-elles pas souvent des années ? Pourquoi certaines disparaissent-elles, alors que d'autres persistent ?

Longtemps, je me creusai la tête.

En pure perte.

Pourquoi certains s'entêtent-ils envers et contre tout quand d'autres succombent ?

Aujourd'hui encore, je n'en sais rien.

*

* *

A mon grand soulagement, la Mort revint. D'une façon ou d'une autre, il me tardait de sceller mon destin.

— Que peux-tu me dire des mortels ?

— Je n'ai rien à ajouter. Pour toi comme pour moi, le mystère reste entier.

— Etrange comme vous aimez ce refrain... Je suis la Mort. Tes semblables et moi n'avons rien en commun. Quoi d'étonnant à ce que je trouve les mortels fascinants ? Mais ils demeurent une énigme à leurs *propres yeux*. Malgré leurs sciences, les villes qu'ils bâtissent sans cesse et leur magie, ils ignorent encore qui ils sont.

— De grâce, me laisseras-tu partir ?

— Pourquoi veux-tu me quitter ?

Elle s'en inquiétait avec une sollicitude si sincère

que j'en eus le souffle coupé. Cependant, l'idée de réécrire les mêmes mots jusqu'à la fin des temps me donnait la nausée.

Je le lui redis.

— Mais c'est *ton* histoire. Tu devrais en tirer quelque fierté, malgré tout.

— Je ne peux pas. Quitte à noircir des milliards de tablettes, je voudrais une histoire différente.

— Non, J'role. C'est la vie que tu as choisie et que tu as menée. C'est l'histoire que tu écriras.

Qu'elle m'ait en partie été dictée par mes parents n'y changeait rien. Je me sentis perdu. Puis je me souvins des plans de Mordom, que j'avais surpris lors de ma fuite.

— Est-il vrai que tu seras libérée quand assez de sang aura été versé autour de ton île ?

— Je l'ai entendu dire. En fait, je l'ignore.

— Ce pourrait être vrai.

— Oui.

— Et si ce jour arrivait ?

— J'aurais plus de sujets pour mon royaume. Les résurrections seraient abolies. J'aurais davantage d'autobiographies à archiver.

Malgré le trouble que soulevait en moi une telle perspective, je formulai mon offre :

— Le ressuscité dont je parlais tout à l'heure, Mordom, entend empêcher une guerre d'éclater à Bar-saive. Il voudrait trouver une solution pacifique aux différends qui opposent Thera et Throal, même s'il doit passer par le biais de la fourberie. (Intéressée, la Mort se pencha, tout ouïe.) Si je devais arrêter cet homme, la guerre éclaterait à coup sûr, avec son cortège de violences et de massacres.

Songeuse, elle retourna s'asseoir à son bureau.

— J'role, ça ne te ressemble pas. Veux-tu endosser la responsabilité d'une guerre ? Car avec vous, les mortels, chaque conflit débouche invariablement sur du sang et des larmes.

— J'accepte de courir ce risque.

Je me surpris moi-même. Pour coincer Mordom, étais-je donc prêt à lâcher la Mort sur le monde !

— Sans remords ?

— Sans remords. Je ne requiers pas cette faveur à titre personnel : plus que tout, je veux faire échouer les plans de Mordom et sauver Neden. Je refuse de voir ce maudit sorcier contrôler Throal !

— Mais tu me demandes de *te* libérer. Pourquoi le devrais-je ? Un autre pourrait arrêter ce Mordom et saboter ses projets. Bien des choses pourraient aller de travers...

— Si tu m'accordes la résurrection, tôt ou tard je mourrai de nouveau et reviendrai vers toi : les expériences que j'aurai engrangées durant ma seconde vie pourraient enfin éclairer ta lanterne. Ma vie première a été un échec sur toute la ligne, une déchéance... Si j'échoue encore, incapable de dépasser mes limites, cela complètera ton étude sur ce thème. En cas de succès, tu en tireras aussi des bénéfices dans ta quête cognitive.

Un sourire satisfait ourla ses lèvres.

— Tu es très doué, J'role... Très bien. Tous mes vœux t'accompagnent. Puisses-tu faire couler à flots le sang de Barsaive.

D'un geste, elle fit disparaître les tablettes dispersées devant elle — sauf une, qu'elle me tendit.

— Détruis-la et tu seras libre.

— Où serai-je quand... ?

— Quand tu auras ressuscité ?

— Oui.

— Peu avant ton suicide, dans le même cadre espace-temps. Les mortels qui rappellent à eux leurs chers disparus peuvent décider du lieu et du jour. C'est impossible dans ce cas. A présent, détruis une tablette et tu détruiras l'histoire qu'elle évoque.

— Mais... Je pourrais me retrouver dans la Mer des Enfers et me consumer de nouveau !

Elle sourit.

— Au moins auras-tu essayé.

— Ça modifierait la fin de mon histoire ?

— Tout à fait.

Emue, la Mort me regarda faire. Je ne voulais décevoir personne. Ni elle, ni moi.

Et si mon retour à la vie ne changeait rien ? Au contraire, si tout empirait ? Ces craintes minèrent ma détermination. J'avais vécu sous le signe du Chaos. Pourquoi croire que je pourrais mieux faire ?

Dans les yeux de la Mort, je lus de l'amour pour moi. De son point de vue, j'étais fascinant. Contrairement à mes semblables, *elle* tenait à moi.

En fait, la Mort adorait les gens. Pour elle, leurs moindres faits et gestes avaient leur importance.

Ah, si ma mère lui avait ressemblé, ne serait-ce que de loin !

La Mort m'accordait ce que ma génitrice m'avait toujours refusé : le sentiment que je n'étais pas sans valeur.

Je fracassai ma tablette.

CHAPITRE VII

J'étais dans du roc en fusion, me consumant avec d'exquises souffrances.

De nouveau, je me sentais *pleinement* vivant.

Le mal, c'était tout ce que je connaissais.

Mais j'allais être anéanti. La chaleur infernale menaçait mon moi profond. Jamais je n'avais mesuré à quel point la souffrance de l'âme était pire que celle de la chair.

Il n'était plus question de vague à l'âme, de tiraillements lancinants ou de ma mélancolie coutumière.

Un souvenir d'enfance me revint.

A six ans, je jouais avec une boîte de construction que mon père tenait du sien. Avec une concentration enfantine typique, j'assemblais les blocs pour former des murs, des logis, des remparts... des villes entières, grâce à ce que mes parents m'en avaient appris. Bientôt, nous quitterions le kaer et le monde serait à reconstruire. Déjà, je rêvais d'y participer.

La réalité ne plongeait-elle pas ses racines dans le rêve ? Architecte en herbe, j'échafaudais des temples et des tours avec amour.

J'avais presque oublié ce lointain souvenir, témoin d'un bonheur enfui.

Je hurlai et la roche fondue s'engouffra dans ma gorge.

Je pleurai et des larmes de sang roulèrent sur mes joues.

Tous mes compromis et mes désillusions me revinrent au cours d'une agonie qui n'en finissait plus.

J'avais atteint les limites de ce qu'il était humainement possible de souffrir.

Finis les résignations et les larmoiements !

Je voulais vivre !

Impossible exploit, je crevai soudain le magma de lave et aspirai goulûment de l'air. L'éclat du jour m'aveugla.

J'étais vivant.

*

* *

Au sommet de l'escalier, je relus l'inscription de Kyrethe :

Devrais-je mettre fin à mes jours ?

J'avais vingt ans quand on m'a exilée ici.

Quel âge ai-je maintenant ?

Pourquoi suis-je encore en vie ?

La nuit était tombée. La Mer des Enfers flamboyait.

J'étais vivant ! Comment était-ce possible ? J'avais du mal à y croire. Je me palpais sans cesse pour me convaincre que je ne rêvais pas.

Pour la première fois depuis des années, je me sentais vraiment libre.

Le bébé réapparut : Lochost, la Passion de la liberté.

— Je n'aurais jamais cru te revoir ! lança-t-il.

Je tendis les bras et l'attirai vers moi avec joie.

Jamais je ne vous avais tenus dans mes bras, Torran et toi, avec autant d'abandon.

Fuir les attaches familiales, ce n'est pas ça, être indépendant.

Je laissai libre cours à mes larmes. Puis le bébé me souffla :

— J'role, hâte-toi ! Tu dois t'intercepter maintenant.

Je mis un moment à comprendre...

— M'intercepter ?

Il hocha la tête.

L'endroit où j'étais me parut familier. Tout comme l'heure.

Lâchant le bébé, je grimpai les marches quatre à quatre.

CHAPITRE VIII

J'étais assis au bord du lit et je *me* tournais le dos.
Mon alter ego caressait les cheveux gris de Kyrethe.
Ce n'était pas une Passion : c'était vraiment *moi*.

La chose dépassait mon entendement.

« *C'est très compliqué...* », avait dit la Mort.

En effet...

La scène était une reconstitution exacte de la tentative de viol, juste avant mon suicide.

Interdit, je regardais le vieillard s'apprêter à attaquer son hôtesse sans défense.

Moi.

Comment exprimer l'indicible ?

Ultime détachement ?

Surnaturel dédoublement ?

— Arrête ! criai-je, désespéré.

Kyrethe n'entendit rien.

Mon double se tourna, stupéfait. Bouche bée, il se leva et me regarda.

Je l'étudiai.

Son visage tordu par la colère me choqua. On l'eût dit sculpté dans du granit.

Était-ce vraiment moi ?

— Qui êtes-vous ?

— Je suis toi, répondis-je.

— Es-tu une Passion ?

Il approcha ; une ombre bizarre flottait sur le mur, derrière.

— Je suis J'role, insistai-je.

— Non ! Pas avec ce sourire idiot !

Je touchai mes lèvres pour me confirmer ce que je savais déjà : je ne souriais pas du tout. Que voyait-il donc ?

— Si, repris-je, et tu dois arrêter cette folie !

— J'ignore qui tu es et je m'en moque ! Je la touche, je ne fais rien de mal !

Il retourna s'asseoir et reprit la femme par la main pour l'effleurer des lèvres.

— Laisse-la tranquille !

— Fiche-moi la paix. Tu n'as rien à faire ici.

Noire comme un ciel mort, l'ombre était si réelle que je m'étonnais d'avoir jamais douté de son existence.

— Ce que tu ressens est l'œuvre d'une Passion.

— Va-t'en.

Il égratigna les joues de Kyrethe.

Le dégoût consécutif à ma tentative de viol m'avait poussé au suicide. Revoir cette scène me coupa le souffle. Pour la première fois, j'affrontais les conséquences de mes actes sans utiliser *mes* douleurs comme paravent ! Face à cette malheureuse sans défense, qu'est-ce qui m'avait possédé ? Aucun désir sexuel ne m'avait motivé ! Mais bien une soif atroce de pouvoir...

Celui, brutal, des lâches.

— Arrête ! Ça suffit ! criai-je.

— Va-t'en, répéta-t-il, passant la langue sur le poignet de sa proie.

A bras-le-corps, je le tirai hors du lit. Nous roulâmes par terre. D'un crochet, il m'éclata les lèvres.

L'ombre approcha et prit forme.

C'était un homme de haute taille à tête de bédouin. Je vis qu'il était couvert de plaies sanguinolentes.

Raggok.

Dans le regard fou de mon double, je reconnus la démence qui m'avait poussé à tuer mon père, à attaquer mes enfants au couteau, à repousser l'amour si doux de Releana...

Mon alter ego était possédé par la Passion de l'amertume. Il leva les poings et les abattit sur mes côtes.

La douleur me coupa le souffle. J'affrontais de nouveau la mort, cette fois, en toute connaissance de cause.

Et je voulais vivre !

Jadis, j'avais pris tous les risques dans l'espoir secret que la mort m'ouvrirait enfin les bras ; je désirais une fin digne du fameux J'role, exempte de lâcheté.

A présent, j'avais retrouvé le plus précieux des trésors : l'espérance.

Souriant, le chérubin reparut au-dessus de la mêlée et se pencha pour m'embrasser sur le front.

Ce fut comme une délivrance.

Je trouvai l'énergie de me dégager et de bloquer le coup suivant.

Les deux vieux idiots que nous étions, fatigués de vivre, étaient victimes d'une crise de violence juvénile.

Je me relevai, titubant. Affronter son jumeau avait de quoi donner le vertige.

Mais *lui* ignorait ce que j'avais appris. Fou de rage, il se leva d'un bond et fonça.

La lutte se poursuivit à coups de poing.

Se battre contre soi-même est des plus déconcertant. Comment *se vaincre* ? Lui et moi avions les mêmes tactiques, les mêmes élans et les mêmes feintes.

Pas facile !

Les deux Passions qui assistaient au duel s'affrontaient également. Raggok voulait me déstabiliser au moyen de douloureux souvenirs ; Lochost m'en délivrait systématiquement.

Mon jumeau voulait me tuer. Et pourquoi pas ? Bientôt, il retournerait toute sa rage contre lui.

D'un coup de pied, il me renversa sur le lit. L'impact déranga à peine Kyrethe, qui se tourna pour continuer à dormir.

En un éclair, je repensai aux réflexions de Gai Luron sur le corps de son épouse. Kyrethe n'était plus un *objet* de convoitise, mais un être humain à part entière. Je connaissais son atroce destin. Il n'y avait pas lieu de la conquérir — absurde ! —, mais de communiquer avec elle.

La chair était un moyen privilégié pour connaître l'autre. Mais un viol n'avait rien d'une tentative de communication !

Si je mourais vaincu, Kyrethe serait à la merci de mon double.

M'écartant du lit, je l'éloignai d'elle.

La bouche en sang, des côtes fêlées, j'évitai tout mouvement brusque. Lui aussi.

Nous n'étions plus de la première fraîcheur.

M'attendant à un direct visant ma cage thoracique pour accentuer ma douleur, j'esquivai et lui empoignai un bras pour le lui tordre. Il hurla.

Quel choix avais-je ? Ne devais-je pas m'éliminer pour renaître à la vie ? Logique, non ?

Alors qu'il tombait à genoux, j'en profitai pour lui flanquer un coup de coude qui le renversa. A califourchon sur lui, je cognai sa tête contre le sol. Il chercha à m'étrangler.

Ses forces diminuèrent plus vite que les miennes.

Du coin de l'œil, je remarquai que Raggok et Lochost s'étaient immobilisés, comme s'ils avaient été prisonniers du temps et de l'espace.

Un peu à la manière dont les humains se figent lorsque les Passions se manifestent à eux : d'un coup, ils sont projetés hors du temps.

Cette fois, les rôles étaient inversés. Ma rencontre avec moi-même avait *transcendé* les Passions.

Que se passerait-il si nous nous entre-tuions ?

Nous seuls le saurions.

Juché sur mon adversaire, j'avais l'avantage.

J'écrasai sa trachée artère pour l'étouffer.

A l'approche de la mort, ce n'était plus qu'un vieillard terrifié. Une joie sauvage me gagna : je voulais qu'il meure, qu'il passe par tout ce que j'avais subi ! Que ce monstre expire afin que je renaisse de mes cendres !

J'étais certain d'être dans mon bon droit.

Il avait tort, j'avais raison. Un point, c'était tout.

Ne plus être accablé par le doute était merveilleux !

Pendant son agonie, je sentis une force nouvelle m'envahir. Mon chemin était tout tracé désormais. J'avais gâché des années à me tourmenter à propos du mal que je causais aux autres.

Terminé !

Il était grand temps que je m'occupe de *moi*.

Ma vision s'obscurcit de plus en plus.

J'éclatai d'un rire affreux, dénué de compassion.

Quand, soudain, je réalisai la portée de mon acte...

De nouveau, *j'attendais à mes jours* !

Je lâchai prise, puis je revis le regard de la Mort posé sur moi : *j'avais de la valeur* !

La chose était aussi valable pour mon alter ego. Toute sa vie n'avait-il pas tenté de progresser envers et contre tout ? Malgré des échecs répétés, il n'avait jamais baissé les bras. On le jugeait durement, on souhaitait même sa mort. Mais décalage temporel ou non, nous n'étions qu'une seule et même personne.

Si j'étais incapable de m'accepter moi-même, *qui* le pourrait ?

Ma joue posée sur son visage, je fis mienne sa douleur. Puis je m'allongeai près de lui et chassai la haine de mon cœur.

Nos chairs ne firent qu'une ; le passé et le présent se rejoignirent pour mieux affronter le futur. L'espoir de jours meilleurs me permettrait enfin de montrer de

la compassion envers mes semblables comme envers moi-même.

Je ferai amende honorable, je réparerai le mal au mieux de mes capacités.

Enfin, mon être profond s'épanouissait, s'ouvrait à la vie.

Alors je devins... *moi*.

CHAPITRE IX

Je rouvris les yeux. Mon alter ego avait disparu.
L'ombre et le bébé aussi.

L'amertume et l'espoir se partageaient désormais mon cœur. Épuisé, je m'endormis par terre.

*

* *

En trébuchant sur mes jambes, Kyrethe me réveilla. La surprise la fit crier. Le malaise et la honte s'emparèrent de nouveau de moi.

Comment expliquer mon agression ?

Puis je réalisai : je ne l'avais pas *encore* attaquée ! Et je n'allais certainement pas recommencer. Pour elle, rien ne s'était produit.

Pour la première fois depuis des années, un grand sourire s'afficha sur mon visage. L'univers et moi n'étions plus à couteaux tirés.

Je lui pris une main et la serrai pour la rassurer. Hésitante, elle m'imita. Puis je guidai son autre main vers mon visage.

Pour ce que j'en savais, des années avaient pu s'écouler depuis mon arrivée dans le royaume des morts. Mais, pour Kyrethe, une seule nuit avait passé.

Son besoin de palper mon visage me fit sourire de plus belle. En suivant des doigts le pli amusé de mes lèvres, Kyrethe sourit à son tour.

Le bout de ciel que j'apercevais par le rectangle d'une fenêtre me fascina. Jamais encore je ne l'avais vu si bleu. Mais lui avais-je prêté attention comme j'aurais dû ?

J'éprouvai une soudaine joie de vivre, voire de la gratitude envers l'univers, qui abritait tant de beauté.

Je repensais à mes rêves de gosse, avec mes cubes en bois. Qu'allais-je construire aujourd'hui ?

Une amitié.

Je fis asseoir Kyrethe au bord du lit.

— J'ai besoin d'eau, dit-elle de sa drôle de voix éraillée.

Je pris son index droit et m'en heurtai la poitrine. Puis je mis ma main en coupe dans la sienne et les levai à ses lèvres comme pour lui donner de l'eau.

Elle sourit.

— Merci.

Je descendis chercher de quoi soulager sa soif.

Devant la statue de son père, la haine me saisit.

Jusqu'à ce que je me souvienne de *mes* crimes contre mes enfants.

Kyrethe m'attendait avec un mélange de peur et d'impatience. La coupe remplie d'eau que je lui tendis la rassura. Elle but et se détendit.

— Allez-vous mieux maintenant ?

Plaçant une de ses mains sur ma joue, je hochai la tête.

Elle m'offrit le reste d'eau, que je bus avec gratitude. C'était encore meilleur que la veille !

A tout instant, le bonheur n'était jamais loin.

Il suffisait d'ouvrir les yeux.

*

* *

Les jours passèrent. J'aurais voulu voler au secours de Neden, mais comment quitter l'île ? Mes appels à Lochost demeurèrent sans réponse.

Les Passions ne sont les laquais de personne.

Leur intervention est exclusivement liée à ce que nous éprouvons, ou non.

Plutôt que de vouloir à toute force l'impossible, je me concentrais sur le présent : soigner Kyrethe.

Matin et soir, je lui apportais à boire. Quand elle cessa de sursauter chaque fois que je la touchais, je voulus lui faire un présent : masser ses mains.

Effrayée par une telle intimité, elle recula. Sa confiance en moi restait toute relative. Que savait-elle de l'étranger que j'étais ?

Chassant ma déception et ma colère, je plaçai ses doigts sur mes lèvres et souris.

Avec un soupir, elle sourit aussi.

*

* *

Des jours plus tard, elle me tendit les mains. J'effectuai le massage. Si elle avait perdu tout sens tactile, ses muscles restaient sensibles aux pressions et aux mouvements.

Mon massage lui fit oublier ses misères ; elle soupira d'aise.

Après une semaine, elle voulut me rendre la pareille ; je la laissai faire. Bien sûr, elle pressait mes phalanges à m'en faire mal, mais la générosité la motivait. De surcroît, les manifestations d'affection un peu brutales ne m'ont jamais répugné — je ne t'apprends rien, Samael. Néanmoins, avec Kyrethe, je ne rêvais plus d'épanchements... sanglants.

Une semaine encore, et nous passâmes aux bras. Puis, allongés côte à côte, nous prîmes l'habitude d'un massage plus complet de nos vieux muscles.

Après tant d'années de solitude, pour elle comme pour moi, avoir enfin l'occasion de se détendre avec autrui...

Depuis trop longtemps, je fuyais le monde : les gros bras que louaient les marchands lésés par mes rapines, les soldats du roi Varulus...

Kyrethe s'installait à califourchon sur mon dos pour mieux masser mes épaules et mon cou, et je flottais dans un océan de bien-être et d'insouciance.

La patience devint mon amie.

J'ignore combien de temps passa ainsi. Kyrethe et moi nous laissions vivre. A longueur de journée, les nuages dérivaien dans un ciel bleu azur.

Puis, à mon tour, je m'installais sur les hanches de ma compagne pour masser ses épaules. Une chose extraordinaire survint : je voulais *toucher* Kyrethe.

Non pour la blesser ou pour faire couler son sang. Simplement pour... partager.

J'aurais voulu déchiffrer sur sa chair l'histoire de sa vie.

J'effleurai ses joues. Elle n'eut aucune réaction : ni sourire, ni soupir.

Mon impulsion mourut aussitôt. Aller plus loin eût été profiter d'elle de toute façon. Sans réciprocité, il n'y avait pas de partage. L'un dominait l'autre, et c'était la porte ouverte à tous les abus.

Que ce fût comme maître ou comme esclave, j'avais assez donné.

Devais-je continuer mon massage ?

J'aurais tant voulu partager mon émotion avec Kyrethe. Je me rappelais ce qu'elle avait écrit sur sa mère. Puisque avec ma compagne la douceur était impossible, la fermeté s'y substituerait sans que l'amour s'en trouvât lésé.

Evitant tout geste brusque, je m'allongeai et l'attirai vers moi. Ignorant pourquoi je m'étais soudain interrompu, elle eut peur. Puis, non sans hésiter, elle me laissa la guider et posa la tête sur ma poitrine. Peu à peu, elle se détendit.

Mais je la sentais prête à s'écarter au moindre geste suspect de ma part.

Quand je jugeai l'instant propice, je passai les bras autour de sa taille. Soupissant, elle finit par se blottir contre moi.

En soi, ça n'avait rien d'extraordinaire. Mais après nos vies brisées, j'avais le sentiment d'avoir fait un pas de géant.

C'était aussi agréable qu'étrange. Je ne ressentais plus le besoin effréné de repousser l'affection, de ne surtout m'attacher à personne.

Comment décrire une étreinte si simple ? Je ne trouve pas de mots.

Peut-être est-ce pourquoi nous communiquons parfois autant avec le toucher qu'avec la parole.

CHAPITRE X

Nous nous endormîmes ainsi. Et nous nous réveillâmes dans les bras l'un de l'autre. Comme à l'accoutumée, je descendis chercher à boire.

Par la fenêtre, je voyais briller les étoiles sur la mer de lave. Je me souvins de mes cartes du ciel. J'avais tellement essayé de lier les événements de ma vie aux mouvements célestes !

Jamais je n'aurais imaginé connaître un jour tant de douceur, en des circonstances pour le moins bizarres.

Kyrethe aimait me tenir serré contre elle ; cela me rappelait désagréablement ma mère.

Je me raisonnai : Kyrethe n'était *pas* ma mère !

Entre massages et câlins, nous coulions des jours à peu près heureux. Kyrethe désirait m'entraîner dans les danses lentes et intimes de son enfance. Je n'y étais pas du tout préparé. Après mon initiation, réalisée par Garlthik, le mouvement était devenu pour moi une affaire personnelle. Un voleur qui se respectait ne devait-il pas évoluer dans le silence et la discrétion ?

Toute à ses souvenirs, Kyrethe fredonna si faux les mélodies dont elle se souvenait que je ne pus m'empêcher de rire de son enthousiasme, et de céder.

Patiente, elle m'apprit à oublier la gêne et à suivre son pas.

Sa main gauche dans la mienne, son bras droit passé autour de ma taille, j'entrai enfin dans la danse.

*
* *

Une nuit, ses gestes brusques me réveillèrent. Elle repoussa mes tentatives d'apaisement. Dans la pénombre, je la vis toucher les larmes qui roulaient sur ses joues... Elle souriait en pleurant.

Comme toujours, elle tendit une main vers moi et appuya pour m'explorer.

Mais, cette fois, elle appuya *légèrement*.

Elle avait retrouvé les sensations !

Kyrethe éclata en sanglots ; elle éclata de rire. L'émotion était trop forte.

Je l'imitai malgré moi, riant et pleurant tour à tour. Dans ma vie, j'avais assisté à bien des choses bizarres... jamais à un tel miracle.

Très émus, nous nous étreignîmes, mélangeant nos pleurs et nos rires. Puis elle palpa mes vêtements et s'écria :

— Ils sont déchirés !

Bondissant du lit sans plus se soucier de sa cécité, elle sentit le carrelage sous la plante de ses pieds nus. C'était si nouveau ! Elle s'élança, glissa dessus, pivota follement... avant de se laisser tomber, face contre terre.

Une brise chaude, par la fenêtre ouverte, attira son attention : elle se releva et marcha vers elle.

En un éclair, je la rejoignis et la retins par un coude avant qu'elle bascule dans le vide.

— De l'air ! Je peux sentir le vent sur mon visage ! exulta-t-elle.

Campée devant la fenêtre, elle savourait la caresse de la brise.

Soudain consciente de la beauté du monde, elle rit aux éclats et me dit :

— Emmenez-moi dehors ! Je veux sortir !

J'obéis et la guidai jusqu'à une petite colline. Se moquant bien d'avoir mal, elle était heureuse de sentir les cailloux sous ses pieds nus.

Jamais je n'avais vu un visage si radieux.

J'avais toujours cru que la beauté se limitait aux apparences.

J'étais loin du compte.

Celui qui sait apprécier ce qu'il voit est beau à sa manière.

Kyrethe m'attira contre elle pour me faire partager ce qu'elle vivait.

D'une voix douce, comme une enfant confiant son plus cher secret, elle répéta :

— Je peux sentir...

Je posai les doigts sur ses lèvres et elle les embrassa. Timides, nous explorâmes mutuellement nos joues, nos fronts... la courbe d'une oreille.

Nous nous rapprochâmes.

Et ce fut notre premier baiser.

Les vents marins dansaient autour de nous. Le souffle court, Kyrethe m'embrassa dans le cou. Puis elle déchira ma chemise avec une énergie surprenante.

L'heure n'était plus à la patience.

Je la soulevai dans mes bras et rentrai dans la tour. Elle laissait aller et venir sa langue sur ma poitrine en sueur.

Astendar nous poussait à nous abandonner au vertige de l'amour.

Je ne me souviens pas avoir gravi l'escalier, mais je dus le faire car je me retrouvai très vite devant notre lit. Nos habits volèrent par terre. Tout entière offerte à moi, Kyrethe se délectait de mes caresses et de mes soupirs. Loin de rester passive, elle explorait mon corps avec le même ravissement. Tout à notre joie, nous riions de bon cœur. Toucher et être touché,

enfin, après une vie entière de privations... Quel bonheur sans mélange !

Débordant d'énergie, nous prîmes néanmoins notre temps. Perdus au bout du monde, nous n'en manquions pas... Des heures durant, nous fîmes assaut de volupté et de générosité. Chaque fois que je la pénétrais, l'onde de plaisir se diffusait dans nos deux corps.

Nous n'étions plus des étrangers jetés dans une même galère par quelque étrange caprice du destin.

Nous partagions une seule et même histoire.

Kyrethe avait un rire très communicatif. Plus d'une fois, nous nous interrompions, pris d'un fou rire qui exacerbait encore notre désir.

Astendar devait suivre de près nos ébats, aussi passionnés que lascifs.

Dans les bras l'un de l'autre, nous étions à l'abri du monde entier.

Malgré nos handicaps, contre toute attente, Kyrethe et moi nous étions *rencontrés*.

Entre deux étreintes, nous échangeions des baisers.

Enfin, nous nous endormîmes.

Pour la première fois depuis mon enfance, je dormis bien.

CHAPITRE XI

Kyrethe me réveilla, avec des intentions on ne peut plus claires. Loin de moi l'idée de m'en plaindre ! Après nos ébats de la veille, nous ne demandions qu'à recommencer !

Quelques heures plus tard, elle remarqua :

— Tu as la même façon que ma mère de me tenir dans tes bras.

A mon bonheur s'ajouta une joie intense ; après ce que j'avais lu sur la vie de Kyrethe, je mesurais la portée de ces paroles.

Une idée me traversa l'esprit.

Je répétais les mots de sa mère :

— *Ma chérie, tu comptes pour moi en raison de ce que tu es. J'aime tout en toi, le bon comme le mauvais. Serais-tu différente que tu ne serais plus celle que j'aime.*

Kyrethe n'accusa aucune réaction. Il est vrai que j'avais récité cette déclaration d'amour comme une leçon apprise par cœur. Mais, après ma rencontre privilégiée avec la Mort, je comprenais mieux son pouvoir d'évocation et sa force.

Je la répétais en y mettant plus de conviction. En un geste typique quand on cherche à repérer un insecte qu'on entend bourdonner sans le voir, Kyrethe inclina la tête, intriguée.

Je m'assis en tailleur sur le lit.

— Qu'y a-t-il ? fit-elle.

Je persévèrai.

— Mon nom est J'role. Kyrethe, tu es mon amour. Tu comptes pour moi en raison de ce que tu es. J'aime tout en toi, le bon comme le mauvais. Serais-tu différente que tu ne serais plus celle que j'aime.

— J'role ?

Je répétais ces phrases inlassablement, jusqu'à m'en casser la voix. Mais je voyais que ça marchait : Kyrethe retrouvait l'ouïe !

Enfin, elle bondit sur le lit et cria :

— *Je t'entends !*

Nous éclatâmes de rire. Plus je lui donnais, et plus je faisais la paix avec moi-même.

— J'role, raconte-moi tout !

— A quel sujet ?

— Sur tout : le monde, toi... Je veux t'entendre !

Alors, je lui racontai ma vie. Puis elle fit de même, complétant sa pathétique biographie murale. Nous passâmes des heures à échanger les expériences qui nous avaient tant marqués dans notre chair.

Au petit matin, épuisés par toutes ces émotions, nous nous endormîmes.

*

* *

La nuit suivante, je me creusai la cervelle pour trouver le moyen de vaincre sa cécité. La clef de sa guérison semblait être le souvenir de l'amour de sa mère.

Mais comment lui montrer cette femme ? Sans compter que j'ignorais tout de son apparence. L'eus-je connue que je n'avais aucune magie pour recréer son image.

Incapable de trouver le sommeil, je fixai les étoiles.

Quand elle me réveilla le matin suivant, ce n'était plus par désir mais pour continuer à bavarder.

Ce que nous fîmes, des heures d'affilée.

A un moment, elle me fit remarquer :

— Notre douleur est la source de notre amour, J'role.

— Ce que tu dis semble triste à mourir...

— Pas du tout, au contraire ! En partageant ainsi nos misères, qui se serait attendu à voir le bonheur surgir dans notre vie ? Qui l'aurait cru ?

Sa réflexion me ravit.

Je lui parlai ensuite de son frère et de mon désir de voler au secours du malheureux Neden. Kyrethe se mura dans un profond silence. A quoi songeait-elle ?

Respectant son introspection, je la tins serrée contre moi. Pour finir, je repris la parole :

— Kyrethe, je crois que j'ai brisé la malédiction de ton père... (Je lui expliquai comment l'idée m'était venue de répéter les paroles de sa mère, cent fois s'il le fallait.) Mais j'ignore comment vaincre ta cécité. J'ignore à quoi ressemblait ta mère...

— Je n'ai pas besoin de la revoir. Car tu m'aimes comme elle m'aimait. A mes yeux, tu es *elle*.

Ce qui voilait ses prunelles s'estompa. Une lueur nouvelle illumina son regard. *

Pour la première fois, elle me vit et hoqueta de saisissement.

Puis elle me fit un merveilleux sourire.

Aussitôt, je me sentis mal à l'aise. Au fond, sa cécité, jusqu'à cet instant, n'avait pas été pour me déplaire.

— Tu dois être très déçue ! minaudai-je pour masquer mon trouble.

Elle prit mon visage entre ses mains.

— A ton âge, ignores-tu encore que celui qui donne tant d'amour doit s'attendre à en recevoir autant ?

Cette fois, *je* fondis en larmes dans ses bras. Toute ma vie, je m'étais attendu à être trahi et bafoué, jamais à être aimé pour moi-même. Je réalisai que mon château d'étoiles était davantage qu'un refuge contre la douleur : c'était une façon de vivre.

Enfant, le comportement de ma mère m'avait paru normal. Comment aurais-je pu le juger autrement, moi qui n'avais aucun élément de comparaison ? Petit garçon, si je souffrais, c'était forcément parce que j'avais fait quelque chose de mal.

Quoi ? Mystère.

En tout cas, je méritais d'être maltraité par ma mère.

Adulte, j'avais répété cette folie avec les autres. Admettre que l'amour existait serait revenu à condamner ma mère.

Une telle conclusion était difficile à avaler.

Dans les bras de Kyrethe, j'encaissai tout ce qu'impliquait une telle révélation, aussi tardive qu'elle fût.

Au soir de ma vie, j'acceptais enfin d'ouvrir les yeux et de voir les choses comme elles étaient, en toute honnêteté.

Et tant pis pour ma mère !

Kyrethe et moi étions enfin libres.

A cet instant, miracle des Passions, le bébé se manifesta de nouveau et nous entraîna dans les airs !

Nous survolâmes la Mer des Enfers en un clin d'œil.

Malgré sa frayeur, Kyrethe eut à peine le temps de savourer cette sensation unique : voler dans les airs !

Lochost disparut. Nous nous retrouvâmes sur le littoral. Le continent !

Sans rien dire, Kyrethe et moi nous regardâmes longtemps.

Puis, main dans la main, nous tournâmes le dos à l'océan de lave et nous en éloignâmes.

Nous avons une mission à accomplir : retrouver un enfant brisé et le ramener à la vie, coûte que coûte.

CINQUIÈME PARTIE

LE CŒUR CORROMPU

CHAPITRE PREMIER

Lochost nous avait déposés au nord de la Mer des Enfers. Plus loin, nous apercevions la Mer Ecarlate. A l'ouest s'étendaient les terres de la Désolation. J'avais entendu des Therans dire qu'ils y emmenaient Neden.

C'était donc là que nous irions.

En chemin, Kyrethe et moi ne fûmes guère loquaces. Sans la fontaine magique pour nous rassasier, nous devons trouver à manger. Il fallait s'éloigner au plus vite des côtes stériles pour gagner des régions plus fécondes. Avec nos vieilles jambes, ce n'était pas évident.

Enfin, en atteignant la jungle, nous pûmes faire notre ordinaire de toute une variété de fruits.

Un soir, comme à l'accoutumée, j'avais allumé un feu pour repousser les ténèbres ; nous contemplions volontiers les flammes.

Soucieuse d'améliorer sa diction, Kyrethe parlait avec plus de lenteur. Néanmoins, elle faisait des progrès stupéfiants.

— Je le tuerai ! s'exclama-t-elle un jour.

Pensant à une plaisanterie macabre, j'éclatai de rire. Elle me regarda comme si j'étais fou.

— Tu veux parler de ton frère ?

— Oui. Tu sais bien ce qu'il m'a fait.

— Il a n'a rien tenté pour vous défendre, ta mère et toi, contre la folie de votre père.

— Apparemment, je n'ai pas dû tout écrire sur mon mur... Graver dans la pierre n'est pas une mince affaire ! Avant mon exil, notre père mourut. Lors de ses funérailles, on me fit toucher son visage glacé, que je voulus déchirer de mes ongles. On m'écarta et je fus exilée. L'île où j'ai passé presque toute ma vie d'adulte est une création de Mordom. Sans doute a-t-il engagé les services d'un questeur d'Upandal. Beaucoup à Thera sont réputés pour leur puissance.

— Pourquoi Mordom t'aurait-il condamnée ainsi ?

— Il ne savait pas quoi faire de moi... Le comportement de mon père avait semé le doute dans les esprits, sans plus. Mais la réputation de la famille avait été ternie. Voilà pourquoi Mordom évitait de faire des vagues en respectant les souhaits de notre père. S'il voulait de l'avancement dans l'administration theranne, c'était indispensable.

— Quand je l'ai rencontré, il y a des années, il n'avait rien d'un haut dignitaire. Pas plus que maintenant, du reste.

— C'est bien possible. Notre société n'admet pas l'échec. D'après ce que tu m'as dit, mon frère paraît désespéré. S'il court de si grands risques et s'est lancé dans une telle machination, c'est que c'est sans doute sa dernière chance de rentrer dans les bonnes grâces de Thera.

— Il fallait qu'il t'exile à vie ?

— Dans notre société, on peut être déclaré coupable, ou perdant, par simple association familiale... Si les crimes de notre père venaient à s'ébruiter, Mordom serait fichu...

— En ce cas, pourquoi ne t'a-t-il pas achevée afin de ne prendre aucun risque ?

— Peut-être n'a-t-il pas pu s'y résoudre, fit-elle doucement.

— Mais tu pourrais le tuer ?

— Essaierais-tu de le défendre ?

— Allons, Kyrethe ! J'ai pratiquement juré à la

Mort de le lui envoyer ! Mais... tu connais ma situation familiale. Désormais, ma devise est d'éviter la douleur autant que faire se peut. Je ne prétends pas te dicter ta conduite. Réfléchis, c'est tout.

Elle me dévisagea comme si elle me découvrait.

— Très bien. Tu es de bon conseil, J'role. Néanmoins, j'insiste : je veux voir Mordom mort.

— Excellent, conclus-je en m'étirant. Je te soutiendrai.

J'aurais voulu qu'elle revienne se blottir dans mes bras. Sa chaleur me manquait. Mais l'île avait fourni un cadre des plus romantiques à notre idylle. En un mot comme en cent, nous n'avions rien de mieux à faire.

A présent... Le monde et ses difficultés rendaient notre vie... complexe. Parler vengeance nous avait ôté toute envie de se câliner.

A la réflexion, c'était mieux ainsi.

Je m'allongeai et m'endormis.

*

* *

Un tigre me tira de mon sommeil. Son odeur de fauve dans les narines, j'ouvris les yeux : ses pupilles vertes me fixaient !

— En arrière ! cria Kyrethe.

Je faillis bondir pour lui obéir.

Elle parlait au félin, qui recula docilement.

Amusée, Kyrethe vint s'asseoir près de moi, et me pinça le bout du nez. Son attitude presque puérile me laissa pantois.

Le prédateur se léchait les babines. D'un énorme bâillement, il me convainquit que ma tête eût entré tout entière dans sa gueule.

— Tu connais ce tigre, Kyrethe ?

— Pas très bien... En fait, nous avons fait connais-

sance la nuit dernière. Mais nous nous entendons déjà...

— Tu es une adepte dompteuse ?

— Bien vu !

— Je n'ai guère rencontré de gens ayant tes talents, sais-tu.

Soudain, je réalisai que je la prenais toujours pour une femme sans défense. J'avais d'elle une image fausse. Plus je la voyais parler et agir, plus je devais revenir sur mon jugement.

— Je me suis dit que nous aurions besoin d'alliés. La tigresse et moi ferons plus ample connaissance en cours de route. Elle nous aidera à traquer Mordom. (Froide et résolue, Kyrethe se leva.) Allons, repartons sans tarder.

Nous évoquâmes les possibilités qui s'offraient à nous. Contacter le gouvernement de Throal et l'avertir des plans de Mordom semblait une bonne idée.

Mais Throal était loin, et le temps jouait contre nous.

A bord de son vaisseau, Mordom m'avait laissé entendre que son « processus » prendrait des semaines à compléter. Eh bien, des semaines et des mois s'étaient écoulés, il était peut-être déjà trop tard ! J'ignorais ce que Mordom voulait faire de Neden. Après ce que j'avais vu, je ne doutais pas que ses intentions étaient cauchemardesques.

Sans compter que j'étais un criminel recherché par les autorités de Throal. Les motifs d'inculpation allaient des mutilations infligées à mes fils à des dizaines de vols crapuleux. Ma tête était mise à prix ! Me rendre à Throal pour déjouer un complot reviendrait à me livrer pieds et poings liés à tous ceux qui voulaient me voir mort.

L'alternative était de s'en remettre à nous seuls, et à personne d'autre. Si Mordom se terrait dans les Terres de la Désolation, celles-ci étaient parfaites pour ourdir en toute quiétude des machinations.

Nous en étions près...

Loin de se soucier de l'avenir du royaume de Throal ou du sort de son prince, Kyrethe ne voulait qu'une chose : tenir entre ses mains la vie de son frère.

Le plus tôt serait le mieux.

Pour des motifs différents, notre but était le même. Qu'attendions-nous pour nous remettre en route ?

Jade, la tigresse aux yeux verts, marchait au côté de sa nouvelle maîtresse. Son affection pour Kyrethe me rendait jaloux. D'un autre côté, j'étais content de voir ma compagne heureuse.

Pour autant, je ne me frottais pas trop à sa nouvelle conquête.

*

* *

Nous marchâmes des jours entiers.

Quand nous fûmes en vue d'un village, Kyrethe préféra m'attendre dans la jungle en compagnie de Jade. A l'évidence, la proximité des hommes eût rendu l'animal trop nerveux. Mais je voyais bien que Kyrethe était également dans ce cas. Elle ne tenait pas à faire les frais de la curiosité des villageois.

Par nature, les maîtres des animaux sont des solitaires.

Au village, je racontai quelques anecdotes en échange d'un peu de nourriture et de matériel.

Quand nous nous remîmes en route le lendemain, une épée battait mon flanc et Kyrethe avait une dague. Nous emportons aussi des fruits séchés.

Quelques jours encore, et nous arrivâmes aux abords de la Désolation.

Depuis le Fléau, pour une raison inconnue, rien n'avait repoussé sur cette terre brûlée.

Je ne m'y étais jamais aventuré, car elle me rappe-

lait trop les contrées traversées quand j'étais adolescent... Après des siècles passés sous terre, les gens sortaient depuis peu de leurs kaers magiques.

Certaines plaies ne guérissent pas aussi bien que nous le voudrions.

La terre.

L'âme...

Désolation : la région portait bien son nom ! A force d'attention et de patience, on pouvait repérer des insectes à carapace dure qui s'enfouissaient volontiers dans le sol craquelé. Parfois, surgis de derrière une colline, des oiseaux déchiraient le ciel avant de retourner se cacher aussi vite. De rares arbres décharnés et torturés, d'anémiques broussailles, voilà à quoi se réduisait la « végétation ».

Mais rien ne semblait *permanent*.

Et ce n'était pas qu'une impression. *La direction que nous avions prise fluctuait parce que le sol bougeait sous nos pieds.*

C'était pourquoi la Désolation inspirait aux gens tant de terreur. En plus de son étendue — environ quatre cents lieues sur sept cents —, les repères topographiques n'avaient plus cours. Lentement mais sûrement, la terre se déplaçait.

Alertée par son instinct, Jade avançait avec circonspection. Dans un tel endroit, où les lois de la physique étaient bafouées, elle ne se fiait plus à rien.

Kyrethe avait emprunté à la tigresse son sens olfactif. Le phénomène me laissait pantois. Les maîtres des animaux avaient des ressources étonnantes ! Quoi qu'il en soit, le phénomène nous était des plus utiles. Loyale à Kyrethe, Jade avait appris à répondre à quelques ordres rudimentaires.

Toutefois, même liés à un maître, les animaux n'ont pas de langage et ils ne peuvent communiquer avec nous.

Nous foulions les terres de la Désolation, à la recherche de Mordom et de Neden. L'assurance et la détermination de Kyrethe attisaient ma jalousie.

Elle n'avait plus besoin de moi !

Je me raisonnai : n'avait-elle pas tenu bon contre son père et son frère ? Fidèle à ses idéaux, elle avait supporté de terribles tortures.

Qu'elle ait survécu à un exil si atroce démontrait sa force d'âme.

Bien sûr qu'elle n'avait besoin de personne ! Fort heureusement, sinon elle serait morte depuis beau temps, et nous ne nous serions jamais rencontrés. Il n'y aurait eu pour moi ni rédemption, ni éclats de rire, ni passion. Que nous ne soyons plus prisonniers d'une île déserte, avec rien d'autre à faire que l'amour, ne signifiait pas que Kyrethe m'avait trahi. C'était toujours la femme que j'avais passionnément étreinte. Et je gardais une place dans son cœur.

Du moins voulais-je le croire.

Simplement, le décor avait changé, et ses priorités aussi : il ne s'agissait plus de survivre au jour le jour mais de se venger.

A moi d'accepter la nouvelle donne, ou de m'enfoncer dans ma sempiternelle amertume.

Celle-là, je ne la connaissais que trop bien.

Accepter mon sort avait l'attrait de la nouveauté, et m'ouvrait des possibilités inexplorées.

Nous passâmes des jours à chercher. Deux fois, nous fûmes attaqués par des Horreurs à la dentition d'argent. Je fus blessé à la jambe, mais nous sortîmes vainqueurs de ces combats.

La terre semblait absorber l'humidité de mon corps. Du matin au soir, à cause de la rotation de la Désolation, le soleil nous écrasait sans répit. De Barsaive, c'était de loin la région la plus chaude.

Mon irritation augmenta.

Aujourd'hui, sans certitude, bien sûr, je serais prêt à jurer que la terre elle-même distillait un poison dangereux pour nos âmes.

*

* *

La deuxième semaine, alors que nous débattions — fallait-il rebrousser chemin pour reconstituer nos réserves de vivre ? —, nous découvrîmes un premier indice concernant Neden.

CHAPITRE II

Kyrethe leva une main. Jade et moi nous immobilisâmes.

— Je sens des nains des montagnes, non loin de nous.

D'un index, elle m'indiquait l'ouest. Je lui fis signe d'attendre et partis en reconnaissance.

Boitillant, j'atteignis une crevasse et m'allongeai au bord. Dans le lointain, j'aperçus une dizaine de nains, quelques humains et des elfes.

Le roi Varulus avait-il appris ce qui s'était passé ? Avait-il dépêché ses meilleurs hommes au secours de son fils ? Si les nains que j'avais sous les yeux étaient en armure, je ne voyais pas la bannière rouge et or de Throal.

En observant la scène, je me félicitai d'avoir parcouru tant de chemin en si peu de temps : moi, J'role, je m'efforçais d'arracher un enfant aux sombres desseins d'un sorcier !

Si je réussissais, quel coup d'éclat n'aurais-je pas accompli ! Enfin, je prouverais que j'étais digne d'amour, moi aussi, et que j'avais ma place dans la société.

Après être mort et avoir ressuscité, j'avoue que le besoin de *prouver* quelque chose perdait singulièrement de son attrait. Si nous avions affaire à des

guerriers de Throal, tant mieux pour Neden. Tous mes vœux les accompagnaient. Moi, j'avais ma vie à refaire.

Allais-je revoir un jour mes garçons ? Ma femme ? M'établirais-je avec Kyrethe ?

Tout à mes ruminations, je retournai vers ma compagne, conscient qu'elle n'aurait de cesse avant d'avoir abattu son frère. Comme tout avait été simple dans la tour, au milieu de la Mer des Enfers ! Cette prison avait désormais, à mes yeux, l'allure d'un monument dédié à la liberté : de toute ma vie, jamais je n'avais été aussi autonome que là !

Avec notre retour sur le continent, les problèmes revenaient au galop. Déjà, que je le veuille ou non, les autres empiétaient sur mon territoire, accaparant mon temps et mon énergie.

Le processus paraissait inéluctable.

A moins de battre de nouveau en retraite au cœur de ma jungle, et de tourner encore le dos au monde pour m'absorber dans la contemplation des étoiles...

La pensée me fit sourire. Désormais, c'était impossible. Avec Kyrethe, l'univers m'avait forcé à sortir de ma coquille. Et on ne traverse jamais deux fois le même fleuve.

Je ne retournerais pas à ma vieille solitude. Je voulais me frotter à mes semblables, composer avec eux et *communiquer*, tout simplement.

Ainsi, alors que je retournais vers Kyrethe, je compris les raisons de mon acharnement à retrouver Neden mort ou vif.

Etait-ce pour entrer dans les bonnes grâces de mes contemporains ? Certes non. Ma vanité n'allait pas jusque-là.

Je m'entêtais parce que je voulais jouer un rôle dans les affaires du monde. Tous les donneurs-de-noms tissent la grande toile de l'univers...

La pétrification, la « cristallisation » à quoi je m'étais condamné en vivant en ermite sont les néga-

tions de la vie. En existant ensemble, les hommes créent un vrai chaos. A nous de l'accepter et de faire avec, au mieux de nos capacités, ou de nous réfugier derrière un mur de mensonges.

Combien d'années avais-je passé à étudier le firmament ? En me jetant dans la mêlée, en me salissant les mains, j'avais appris tellement plus de choses sur le destin et sur moi-même !

Je rapportai à Kyrethe ce que je venais de découvrir. Nous convînmes de suivre le groupe de nains à son insu et d'observer son comportement.

S'il s'agissait de traîtres, ils nous conduiraient à Mordom.

Et s'ils quittaient la Désolation, nous aviserions à ce moment-là. Grâce à l'odorat désormais animal de Kyrethe, nous pouvions les suivre à distance sans risquer d'être repérés. Les vents changeants menacèrent plus d'une fois de nous égarer, mais nous retrouvâmes toujours la piste.

Le deuxième jour, les soldats dressèrent un camp de fortune. Cette fois, la bannière de Throal flottait sur la plus grande tente. Rassuré, j'étais d'avis de contacter les nains. Kyrethe me retint :

— D'après toi, le roi de Throal a éloigné son fils de la cour parce que son entourage n'était plus fiable ? Alors, pourquoi crois-tu que les agents de Throal sont forcément nos alliés ?

J'aurais dû y penser. Kyrethe la Theranne avait gardé cette aptitude typique : envisager toutes les ramifications d'une situation aussi naturellement qu'on respire. Eloignée des intrigues de cour depuis ses vingt ans, elle gardait un instinct si sûr qu'elle était capable de flairer du vilain en se fondant sur des sources de troisième main !

D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'on en ait le cœur net.

Cette nuit-là, guidés par les feux de camp, nous approchâmes assez pour entendre les murmures des

nains. La mine sombre, des guerriers montaient la garde. D'autres chuchotaient au coin d'un feu.

— Je vais emprunter à Jade son ouïe et m'approcher encore, me souffla Kyrethe.

— Mon talent de voleur me permet de le faire sans courir de risque. Il vaudrait mieux que ce soit moi qui m'en charge.

— Mais tu n'auras pas mon ouïe aiguisée...

Je cédaï et elle tenta l'aventure. Avant, je lui touchai la main et murmurai :

— Kyrethe, de toutes les femmes que j'ai connues, saches-le, tu fus la seule à être aussi *obsédée* !

J'aurais voulu donner dans le sentimental. Mais cette remarque crue convenait beaucoup mieux.

Kyrethe sourit et me serra la main. Cette femme valait la peine d'être aimée.

— Et toi, souffla-t-elle, tu es le plus perturbé des hommes ! Tous ceux que j'ai croisés dans ma jeunesse savaient exactement ce qu'ils voulaient, et ce qu'ils attendaient de la vie. Ils agissaient en fonction de leurs convictions. Un comportement typique des Therans. A mes yeux, c'était la seule façon de vivre. Durant mes années de réclusion, j'ai eu tout loisir d'y repenser. Si mon père ou mon frère avaient été moins sûrs d'eux, mon destin aurait certainement été plus heureux. J'role, merci d'avoir élargi mon horizon...

Elle m'attira contre elle et nous échangeâmes un long baiser. Pour détourner son attention de moi, Jade se pressa contre sa maîtresse. Kyrethe étouffa un petit rire. Puis, tel un prédateur, elle rampa sans bruit vers le camp.

Près de moi, Jade l'observait avec impatience.

Après un quart d'heure, un garde se tourna dans la direction de Kyrethe. Avait-il entendu un son suspect ? Il avança. De mon côté, j'en fis autant, prêt à tout.

Qu'ils soient loyaux ou non, si ces gens la repéraient, Kyrethe la Theranne pourrait être en grand danger.

Avec ma patte folle, mal remis des morsures des Horreurs, j'avancai encore. Même blessé, je n'aurais aucune peine à faire taire le garde.

Un brouhaha s'éleva dans le camp, détournant mon attention et celle du soldat trop curieux.

Je vis arriver Mordom !

Avec son visage émacié, ses paupières cousues et sa paume levée en permanence pour lui permettre de voir, on le reconnaissait de loin.

Autour du feu, les soldats disposèrent des sièges pliables pour les nains, les humains et les elfes qui accompagnaient le sorcier.

La conversation fut menée à voix basse.

Il me tardait que Kyrethe revienne ! Je ne doutais pas qu'avec ses talents elle retrouverait sans peine la cachette de Mordom, où le prince était détenu.

L'arracher à ses geôliers devenait ainsi possible !

Une demi-heure plus tard, ma patience était à bout. Que faisait Kyrethe ?

Leur moment de distraction passé, les gardes étaient de nouveau sur le qui-vive.

Soudain, trop près du camp, j'aperçus ma compagne, tapie sur une petite éminence. Elle cherchait à approcher encore sans sortir de l'ombre. Avec son ouïe magique, ça ne lui était pas indispensable pour entendre ce qui se disait !

Puis j'aperçus sa dague.

La panique manqua s'emparer de moi.

Avec sa soif de vengeance, Kyrethe risquait de tout faire rater ! Elle mourrait en tentant de poignarder Mordom, et Neden serait perdu.

Kyrethe se dressa.

Pour elle, l'heure de frapper était venue !

CHAPITRE III

Suivant le code établi par sa maîtresse, j'ordonnai à Jade de ne pas bouger. J'espérais que la tigresse m'obéirait aussi.

Puis je fonçai dans la nuit, courant de tertre en fossé. J'allai plus vite que je n'aurais voulu, au mépris de ma jambe blessée. Kyrethe ne me laissait pas le choix. Tant qu'il restait une chance, je devais prendre tous les risques.

Je surgis à l'instant où elle s'apprêtait à bondir. Une de mes mains vola sur sa bouche et je la plaquai à terre. Elle se débattit, aggravant mes douleurs.

Que je la lâche, et c'était signer notre arrêt de mort à tous deux. Nous luttions à quelques pas des gardes et du camp.

— C'est moi, J'role ! soufflai-je. Tiens-toi tranquille !

Elle cessa un instant de se contorsionner... Pour reprendre le combat avec une ardeur redoublée.

— Pour l'amour du ciel, arrête ! Mordom mourra, n'aie crainte ! Je t'aiderai ! (Elle faillit me mordre la main.) Entendu, je te le laisse ! Mais je t'en supplie, sauvons Neden d'abord. C'est l'instant ou jamais : peu d'hommes ont dû rester avec lui. Je t'implore de m'aider à l'arracher à ses bourreaux. La mort peut attendre ! Elle a tout son temps... Mais ce garçon...

Nous ne retrouverons peut-être jamais si belle occasion !

Elle cessa de résister. Etait-ce une ruse ? Un seul moyen de le savoir...

Je la lâchai.

Sans un mot, elle roula de côté et reprit son souffle. Sa colère était presque palpable.

— Nous l'aurons. Mordom mourra !

— Silence...

A présent, elle tendait l'oreille. Je risquai un coup d'œil en direction des félons...

— Est-il mort ? s'enquit soudain Mordom.

Le nain à qui il s'adressait portait à l'épaule l'emblème de Throal. Un général ! Le complot avait de vastes ramifications...

— Kratas l'affirme. Vistrosh m'a assuré que ses agents ont exécuté le roi Varulus il y a trois semaines.

— Kratas ? s'étonna Mordom. N'est-ce pas la cité qui vit sous la fêrue de Garlthik le Borgne ?

— Peu importe, répondit le général. Vistrosh et Garlthik s'affrontent pour le contrôle de cette ville. Notre allié est compétent. S'il affirme que le roi est mort, c'est que c'est vrai.

Mordom ne semblait pas satisfait.

— Si Garlthik apprend qu'il y a eu régicide... Ce maudit ork a toujours eu le don de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et d'être beaucoup trop au courant de ce qui se tramait. Dans les pires situations, il retombe inmanquablement sur ses pattes !

— Mordom, coupa le général, non sans fermeté, Garlthik a essayé d'infiltrer notre réseau d'espions. Nous avons éliminé tous ses agents.

— De pire en pire !

— Assez ! Ma parole devrait suffire ! De ton côté, où en es-tu, Mordom ?

— J'espère pour nous tous que tu ne te trompes pas...

Le général s'empourpra.

— Nous avons trahi la garde royale afin de te livrer Neden, et nous avons livré aux tueurs la cachette de Varulus. Il suffit ! Revenons-en au prince.

— Bien, j'ai presque fini. Le poison fait déjà son œuvre.

— Pouvons-nous l'emmener ?

Le sorcier secoua la tête.

— Pour l'instant, il est dans le coma. Dans quelques jours, il sera revenu à lui et il se comportera comme tous les enfants du monde. Personne ne se doutera de rien.

— Puis-je le voir ?

— Ce n'est pas une bonne idée. En ce moment, Neden est entre la vie et la mort...

— Mais il vivra ?

— Oh oui : Crêtombe m'a été d'un rare secours en la matière. Bientôt, vous pourrez emmener votre prince. Encore un peu de patience...

— En ouvrant nos frontières au reste du monde, Varulus a pollué nos terres. Il nous a livrés aux ravages d'une guerre contre Thera... Nos ressources sont presque épuisées. Il nous reste très peu de temps, Mordom !

— Et, bientôt, vous aurez un héritier du trône qui vous obéira au doigt et à l'œil. Après un retour triomphal à Throal, puisque vous ramènerez le prince sain et sauf, vous aurez tout loisir de rectifier ce qui ne va pas dans votre royaume.

— Et Thera et Throal redeviendront les alliés qu'ils étaient jadis.

— Oh oui, sourit Mordom. Assurément.

Je tirai sur la tunique de Kyrethe. A contrecœur, elle hocha la tête et nous revînmes près de Jade.

— Nous devons retrouver Neden maintenant, insistai-je. C'est notre seule chance !

— J'role, as-tu entendu ce qu'a dit mon frère ? Le gamin est à l'article de la mort ! Que ferons-nous quand nous l'aurons trouvé ?

— Quelque chose... n'importe quoi ! Ton frère a dit aussi qu'il serait bientôt une marionnette aux mains de ces traîtres.

Elle m'étudia.

— C'est très important pour toi, n'est-ce pas ?

— Pourquoi cette question ?

— A en croire ce que tu m'as expliqué sur toi-même, l'acharnement dont tu fais preuve n'a aucun sens. Pourtant... (Elle eut un sourire vague.) Quand le garçon sera délivré et mon frère tué, j'aimerais rester dans ton pays. Il ne manque pas d'intérêt — au contraire de Thera.

Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'elle puisse regagner sa patrie. Avec tact, je m'abstins de commentaires. J'étais heureux de sa décision, qui me paraissait être un pas dans la bonne direction.

Contournant le camp, nous trouvâmes une piste. Malgré la rotation de la Désolation, Mordom et ses laquais avaient abondamment piétiné le sol. Il restait ainsi possible de remonter les traces. D'autant plus que les atouts de Kyrethe faisaient merveille.

En chemin, elle s'enquit :

— Qui est le Crêtombre que Mordom a mentionné ?

Ce nom avait éveillé en moi un écho... Où l'avais-je entendu ?

Après une vingtaine de minutes, nous aperçûmes un garde posté au sommet d'une colline. Je voulus laisser mes compagnes à l'abri derrière un rocher, le temps que j'élimine le troll et ses compagnons.

Kyrethe ne l'entendit pas de cette oreille : la tigresse et elle surveilleraient les alentours et décourageraient d'éventuels renforts.

Surprendre le garde que nous avions repéré ne fut pas une mince affaire : il occupait une excellente position.

M'étant faufile à proximité de ma proie, je m'aperçus qu'il y avait un nain avec elle.

Sous le firmament, la terre dévastée prenait des reflets argentés.

Quand j'attaquerais, l'effet de surprise durerait peu. Je devais commencer par le troll.

En matière de vie ou de mort, la patience est une vertu essentielle. Il ne saurait être question de la sous-estimer. En conséquence, j'attendis l'instant propice.

Dès que le nain s'étira, tournant la tête sur le côté, je bondis, épée brandie.

Le troll mourut avec un hoquet de terreur.

Le nain était aguerri : sans paniquer, il leva aussitôt sa hache en donnant l'alerte. Contre quelqu'un d'aussi déterminé que moi, il ne faisait quand même pas le poids. Après quelques passes d'armes, afin que chacun prenne la mesure de l'autre, je feintai et le touchai au bras. Dès qu'il trébucha, déstabilisé par la douleur, je l'achevai d'un coup à la tempe.

De l'autre côté de la colline montèrent des cris. Puis je vis deux hommes et un troll accourir.

Ils ne feraient qu'une bouchée de moi.

Mon affolement me fit momentanément oublier Kyrethe et la tigresse. Dans la nuit, le feulement de l'animal éclata avec une puissance démesurée. On eût dit que le monde entier lui appartenait.

Mes adversaires et moi le lui aurions donné sur-le-champ pour avoir la vie sauve !

Se détournant du vieil homme qui prétendait les vaincre, les gardes affrontèrent leur mort : Jade fendit l'air à la vitesse d'une flèche.

Sa lourde masse rendait sa grâce naturelle d'autant plus frappante.

Tandis que la tigresse s'abattait sur le troll, j'en profitai pour tuer un des hommes d'un coup d'épée dans le dos, avant de m'attaquer à l'autre.

Sous la violence de l'impact, le troll poussa un cri pitoyable.

Du coin de l'œil, je vis un autre inconnu sortir d'une grotte. Embusquée non loin de là, Kyrethe

passa à son tour à l'action. Sa dague se planta dans le dos du garde, qui s'écroula.

J'expédiai rapidement le survivant, et je courus rejoindre Kyrethe.

Obscure, la grotte s'ouvrait comme un abîme.

— Un dragon, lâchai-je.

— Quoi ?

— Je me souviens, j'en avais entendu parler. Un dragon aurait élu domicile sur ces terres. Son nom est Crêtombre.

CHAPITRE IV

Nous nous arrê tâmes devant l'entrée de la grotte. Nous n'osions pas nous regarder. Puis nous relevâmes la tête en même temps, ce qui nous fit éclater de rire.

— Merci de m'aider, soufflai-je, redevenu sérieux.

— Eh bien, même si je brûle de tuer mon frère, secourir un enfant est une perspective gratifiante.

Nous nous tînmes par la main un long moment avant de nous aventurer dans les entrailles de la terre, Jade sur les talons. Ramassant une torche abandonnée par les gardes, Kyrethe cherchait comme moi des pièges éventuels. Nous ne détectâmes rien. Mordom avait sans doute compté sur la rudesse naturelle de la région pour tenir les importuns à l'écart.

Nous suivîmes la pente jusqu'à une caverne. Dans des appliques en métal, des torches éclairaient une petite zone : nous vîmes une dizaine de couches, des caisses remplies de manuscrits et un laboratoire de fortune, aux plans de travail couverts d'alambics et de livres.

— Où est le dragon ? chuchota Kyrethe.

— Je l'ignore... Peut-être est-il sorti chasser...

— J'role..., lâcha ma compagne d'une voix blanche. Je me tournai dans la direction indiquée par son regard.

Sur une table de pierre gisait Neden.

De la dissection dont il avait été victime, il ne restait aucune trace, pas même une cicatrice. Son corps semblait des plus normaux. Autour de lui se dressait un étrange entrelacs de tubes en verre.

Ils plongeaient dans des alambics disposés sur des établis, autour de l'enfant.

A l'autre bout, ils perçaient la chair de Neden, laissant des traces sanglantes sur sa chair.

Je le rejoignis en deux enjambées. Sa respiration était faible, son teint d'un bleu de mauvais augure. Si je retirais les tubes de sa chair, précipiterais-je sa mort ?

Kyrethe se posait les mêmes questions, car elle me souffla :

— Crois-tu que nous devrions courir ce risque ?

— Nous n'avons pas le choix... Bientôt, il sera trop tard.

Afin de ne pas laisser couler par terre ces liquides inquiétants — certains bouillaient à petit feu —, je m'emparai de l'argile utilisée pour boucher les tubes.

— Ces cornues, que contiennent-elles ?

— Ton frère a de singulières affinités avec les Horreurs. A mon avis, certaines de ces potions sont des poisons extraits de celles qu'il aura étudiées. D'autres, au contraire, doivent maintenir Neden en vie pendant que son âme et son esprit sont corrompus.

Après un long silence, Kyrethe murmura :

— Je n'arrive pas à croire que ce monstre soit mon frère.

Je tournai la tête. Son âge et sa volonté de fer oubliés, j'avais devant moi une femme d'une incroyable naïveté.

Dans ma bouche, ce n'est pas péjoratif. Trop de gens, affectant un cynisme de bon aloi, tiennent pour acquis les atrocités et les drames de notre monde. Que Kyrethe s'en émeuve ainsi était rafraîchissant.

— Je retourne faire le guet à l'entrée.

— D'accord, Kyrethe.

Je me concentrai vers Neden et sur l'appareillage en verre. J'avais décidé de retirer les tubes le plus vite possible, car j'ignorais quel ordre suivre. Comment reconnaître les bons des mauvais ?

Le premier que je touchai émit une lueur aveuglante et me repoussa violemment.

— J'role !

Quand je rouvris les yeux, Kyrethe était près de moi. J'étais si sonné que je ne trouvais plus mes mots. Grâce à ses questions, je finis par retrouver assez mes esprits pour lui expliquer ce qui venait de m'arriver.

— Il nous faut de l'aide...

— Inutile de compter là-dessus, fis-je en me relevant, plus résolu que jamais.

— La magie theranne ne se manipule pas à la légère. Il est difficile de la... briser.

— Moi non plus, on ne me *brise* pas comme ça !

Elle sourit.

— Très bien. Mais que faire ?

— Après une vie de rapines, j'ai plus d'un tour dans mon sac. Ce ne sera pas la première fois que je me jouerai de défenses magiques.

Mais j'avais affaire à forte partie. En venir à bout me coûterait cher. Je n'avais plus médité de longtemps ; me concentrer pour invoquer ma magie devenait de plus en plus dur. De plus, mon intimité avec Kyrethe et mon inquiétude pour Neden m'avaient entraîné fort loin du détachement et de l'indifférence, deux choses indispensables quand on veut bénéficier de la magie du voleur.

— J'ai besoin d'un délai pour méditer, annonçai-je.

— Nous n'avons pas le temps.

— Et moi je n'ai pas le *choix*. Arracher Neden à ces tubes est hors de question. Autant lui trancher les veines, ce serait pareil.

— Bien... Je retourne surveiller les alentours. Mordom devrait veiller la nuit entière avec les nains, mais on ne sait jamais.

— Oui...

Déjà, je ne l'écoutais plus, me replongeant dans la solitude égoïste qui fait la force de ma profession. De nouveau, j'éprouvai le besoin de ne compter que sur moi et de ne me lier à personne. Car c'est de ces conditions préalables qu'un adepte voleur tire l'essentiel de ses ressources magiques.

La transformation prenait d'ordinaire une demi-heure. J'y avais recouru tant de fois dans ma vie !

Aujourd'hui, c'était différent.

Même si le sort de Neden reposait sur mes épaules, je ne pouvais plus accueillir à bras ouverts la solitude et l'égoïsme. Seul, je l'avais assez été, et égoïste donc ! Dès ma première rencontre avec Neden, je m'étais conditionné, me persuadant que je l'aidais dans l'espoir d'une récompense substantielle.

A présent que je le voyais sur cette pierre grise, je ne voulais qu'une chose : l'étreindre et le ramener à la vie.

Je ne me cachais plus la vérité.

Un quart d'heure passa.

C'était perdu d'avance : si mes talents de voleur restaient tapis en moi, je n'avais plus la concentration nécessaire pour réussir à en tirer parti.

Encore dix minutes.

Une pensée m'obsédait : la perspective d'une nouvelle vie avec Kyrethe.

Pourquoi me leurrer ? Le rôle que j'avais été n'existait plus.

Je devais changer de tactique.

Résigné, je me décidai à arracher Neden à ces tubes, au mépris des souffrances qu'il endurerait.

La vie était ainsi.

Je tendis la main.

Le cri de Kyrethe me fit presque bondir.

— J'role !

— Quoi ? grondai-je.

— Des vaisseaux dans le ciel ! Deux...

— Les forces de Throal arriveraient-elles enfin à la rescousse pour abattre les traîtres ?

— Mordom a peut-être décidé de les dénoncer...

— Parfois, tu es d'un cynisme effrayant, Kyrethe.

— J'ai peut-être raison.

— C'est fort possible.

Devant l'entrée de la grotte, nous entendîmes notre ennemi crier aux autres de se presser.

— Nous avons oublié de cacher les cadavres, dis-je.

— Je l'ai fait pendant que tu méditais.

— Ne traînons pas ici !

Nous nous dissimulâmes dans la pénombre, Jade toujours sur les talons.

Mordom surgit avec des gardes. Le côté droit du visage en sang, il paraissait épuisé. Son arrogance habituelle était bien loin !

— Prenez ces livres en vitesse ! aboya-t-il à un des hommes.

Puis il se précipita vers Neden.

Après avoir décrit dans l'air une série d'arabesques bizarres, il ôta les tubes avec un soin méticuleux et en suivant un ordre précis.

Pour ça, mon vieil ennemi eut droit à toute ma gratitude.

Mieux valait lui que moi !

— On peut le tuer maintenant ! souffla ma compagne, avide de vengeance.

Je posai une main sur son épaule.

— Encore un tout petit instant... de grâce !

Sa tâche accomplie, Mordom demanda de l'aide à deux des trois gardes qui l'accompagnaient.

Le général arriva sur ces entrefaites.

— Il nous faut ce dragon maintenant, mage !

Sans relever la tête, Mordom lâcha :

— Je doute que nous aider l'intéresse beaucoup. C'est un animal fort singulier. Le vaisseau dont je parlais est caché à proximité. Il suffit d'y embarquer avec le prince et le tour sera joué.

Loin d'être rassuré, le nain agrippa Mordom par le col de sa tunique.

— *Ils* pourraient nous rattraper !

Le sorcier le souffleta de sa main normale...

— Es-tu lâche à ce point ? Aurais-tu peur que le peuple apprenne tes crimes ? Tu ne mérites pas le respect des tiens. Tu es un sycophante qui s'abrite derrière la force d'autrui pour mieux trahir et dénoncer !

Le nain fit mine de tirer son épée. Du bout d'une main, le sorcier lui effleura le front...

Sa victime hurla à gorge déployée.

La peau du malheureux fondit, exposant les muscles et les tendons.

Son agonie fut atroce.

Mordom dut crier pour arracher les gardes à une fascination morbide.

— J'en ai assez vu ! dit Kyrethe d'une voix blanche. *Jade, attaque !*

CHAPITRE V

La tigresse bondit sur sa proie.

Kyrethe s'élança.

Pris de court, je n'eus d'autre choix que d'en faire autant.

Une mêlée s'ensuivit : passes d'armes, coups de griffes, feulements rauques et hurlements... Grâce à la terreur qu'inspirait Jade, nous eûmes vite raison des gardes, dépassés par les événements. Mais les blessures dues aux Horreurs et le duel sur la colline m'avaient considérablement affaibli.

Je m'écroulai, à bout de force.

Kyrethe rappela Jade.

La poitrine en sang, le souffle rauque, le sorcier écarquillait les yeux. Très calme, ignorant la plaie qu'elle avait au bras, Kyrethe affrontait son frère.

Mordom ne comprenait sûrement pas pourquoi nous ne l'achevions pas. Puis il reconnut la femme qui se dressait devant lui. Il voulut prononcer son nom, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

— Oui, dit-elle.

Il tourna les yeux vers moi, se souvenant du prisonnier qui avait sauté dans la Mer des Enfers... et qui, manifestement, s'en était sorti.

— Comment... ? croassa-t-il.

— Il a fait ce qui ne t'aurait jamais effleuré l'esprit, Mordom : il m'a aimée.

— Je suis désolé, souffla-t-il d'une voix fêlée.

Sa sincérité ébranla Kyrethe. Allait-il tenter une dernière ruse ? Non, il s'affaissa contre le rocher où gisait sa dernière victime.

Dehors montaient les échos d'une bataille : des cris, des ordres...

Je me relevai avec peine.

— Le garçon s'en tirera-t-il, Mordom ?

Il eut un étrange petit rire.

— Non. C'est-à-dire... pour ce que j'avais à l'esprit... mais... (Il revint à sa sœur :) Kyrethe... je suis si heureux que... tu aies réussi. Je n'aurais jamais cru possible de briser la malédiction de père...

— Je veux te voir mort, Mordom.

— Oui... je comprends...

— Mais je ne te tuerai pas. Une fois qu'on a du sang sur les mains, plus rien ne les nettoie...

Une horde de nains fondait sur nous.

En tête courait le roi Varulus !

Depuis la dernière fois que je l'avais vu, quarante ans plus tôt, sa barbe avait encore blanchi et ses rides s'étaient creusées. Mais il avançait avec la hargne d'un père volant au secours de son enfant.

Ses soldats nous cernèrent très vite. Certains examinèrent les cadavres.

Varulus se précipita vers son fils, l'appela en vain... Comme dans un rêve, Mordom lâcha :

— Vous ne pouvez pas... Il n'y a plus rien à faire...

— Réveille-le ! aboya le roi.

— A l'impossible nul n'est tenu. Je peux lui redonner l'illusion de la vie... C'est tout.

— Tu mens ! J'ignore quelles ambitions tu nourris, mais tu n'obtiendras rien de moi ! Défais ce que tu as fait ou meurs !

— Mes ambitions...

Comment cet homme à l'agonie, déchiré par les horreurs de son passé, avait-il pu hanter mes songes ? Son esprit machiavélique se délitait...

— Ma seule ambition, souffla-t-il avec peine, est d'achever l'œuvre de mon père. De m'assurer qu'il n'y aura pas d'échecs, cette fois.

L'ignorant, Varulus se tourna vers ma compagne.

— Je suis Kyrethe. Hier encore, j'étais prisonnière sur une île de la Mer des Enfers.

— Il n'en existe pas sur cet océan de feu...

— Les choses *sont*, qu'on les voie ou non.

Agacé par cette cinglante repartie, il se tourna vers moi :

— Et toi ? Peux-tu aider mon fils ?

— Je suis J'role.

Les soldats reculèrent d'un pas. Varulus savait que le bouffon qu'il faisait rechercher depuis tant d'années était le garçon qu'il avait jadis rencontré dans ses jardins suspendus. Releana le lui avait dit.

Un sourcil levé, il m'étudia.

— C'est pourtant vrai... Je te croyais mort depuis des lustres, ta légende étant fabriquée de toutes pièces.

— Je me suis débrouillé. J'ai surtout vécu de rapines.

— Es-tu le responsable de tout ceci ?

L'univers m'avait rattrapé, moi et mes folles espérances. A qui irais-je faire croire la vérité, maintenant ? De nouveau, je me résignais à ce que le cycle infernal recommence.

Je répondis d'une voix morne :

— Non. Je voulais l'aider. (De nouveau, j'entendis les cris affolés de Neden fuyant dans la jungle.) J'aurais tant voulu l'aider !

L'air dubitatif, Varulus parut néanmoins se contenter de ma déclaration. Il insista auprès du sorcier :

— Il n'y a vraiment rien à faire ?

— Je ne peux pas inverser le processus.

— Et tu es Mordom.

— Oui.

— Depuis soixante ans, Barsaive est victime de tes

exactions. Tu as kidnappé mon fils et tu l'as empoisonné afin de régner sur Throal à travers lui...

Mordom sortit de sa stupeur :

— Comment... ? Comment as-tu appris mes plans ?

Varulus sourit.

— Mon informateur désirait que je te pose une question : le croyais-tu mort ?

— Garlthik..., soupira le sorcier.

— Il disait bien que tu devinerais aisément. Le bougre ne s'était pas trompé. L'ork sera ému d'apprendre que tu ne l'avais pas oublié... Frayer avec ce genre de canaille ne me plaît guère, mais quand il a appris que j'étais à *ta* recherche, il m'a fait une offre qui ne se refuse pas.

Sur un signe de leur souverain, les soldats empoignèrent le sorcier. Puis Varulus posa la pointe de son épée sur son cou.

— Je veux que tu m'écoutes bien, reprit le roi. Je n'ignore pas que tu es mort plusieurs fois. Tu bénéficies d'un étrange réseau dont la fonction est de te ramener régulièrement à la vie. Mais il est en passe d'être démantelé par mes soins. Cette fois, Mordom, tu mourras pour de bon.

— Roi Varulus, dis-je, moi aussi je suis revenu du royaume des morts. J'aimerais poser une question à Mordom.

— Mesures-tu ton impertinence, humain ?

— Toujours !

Varulus soupesa ma requête.

— Pose ta question

— Quand tu étais mort, Mordom, devais-tu récrire sans cesse ton histoire ?

Le sorcier tourna la tête vers moi comme si j'étais fou.

— Au royaume des morts, aussi privé de ses sens qu'on soit, on reste conscient de la beauté. Une fois, la Mort est entrée dans mes pensées et nous avons eu un entretien. Elle voulait savoir pourquoi nous nous

apercevons toujours que nous tenons aux êtres ou aux choses une fois que nous les avons perdus.

Comme la Mort l'avait dit : « *C'est compliqué...* »

— Mordom, conclut Varulus, prépare-toi à subir le châtement que tu mérites !

Une dernière fois, le condamné leva sa paume ensorcelée vers sa sœur. Kyrethe me prit la main et détourna les yeux.

Le roi frappa. Le sang gicla.

Mordom mourut.

Lâchant son épée, Varulus caressa le visage de son fils.

— Il doit y avoir une solution...

— Votre Majesté, dit un soldat, ramenons-le à Throal. Nos savants l'examineront.

— Bonne idée...

Au fond de son cœur, le vieux nain savait que nul ne délivrerait son fils des limbes où le Theran l'avait plongé.

Des ténèbres de la caverne, une voix s'éleva :

— Vos efforts resteront vains.

Nous nous tournâmes comme un seul homme. Les nains levèrent leurs armes.

— Mais je pourrai vous aider, continua la voix désincarnée. Si l'un de vous est prêt à courir le risque.

Un dragon émergea de l'obscurité. Au bout de son immense cou, sa gueule devait bien flotter à soixante pieds du sol.

Nous reculâmes.

— Qui es-tu ? s'enquit Varulus.

— C'est Crêtombre, répondis-je. Si quelqu'un peut sauver Neden, c'est bien lui.

CHAPITRE VI

Crêtombre tendait le cou vers nous. Plusieurs fois repliées, ses ailes couvraient ses flancs. Sa longue queue fouettait l'air.

Epée au poing, Varulus se précipita vers lui.

— Tu pourrais sauver mon garçon ?

— Je sais *comment* il faut intervenir, mais je ne puis le faire.

Le dragon avait une voix lointaine où perçait un certain amusement. Depuis combien de temps observait-il le drame, caché dans l'ombre ? Mordom ne l'avait même pas averti de l'arrivée de leurs ennemis.

L'animal espionnait-il toujours les affaires du monde, intervenant quand tel était son bon plaisir ?

En ce cas, Crêtombre le dragon et J'role le voleur avaient plus d'un point en commun.

Tous deux, nous regardions la terre tourner.

Et nous n'intervenions pas.

Varulus ne tempêta pas. Aussi calme qu'au plus fort des tempêtes politiques qu'essuyait parfois son royaume, il déclara :

— Tu sauveras mon fils.

La menace était aussi douce que subtile : « *Ou tu mourras. Maintenant ou plus tard, peu importe.* »

— Je suis intrigué, répondit le dragon. Donc je l'aiderai.

Il cracha le feu. Tout soudain, j'eus la gorge sèche.

— Vite ! s'écria Varulus.

— Une minute, « dit » Crêtombre, montrant sa terrible dentition. Un autre devra agir à ma place.

— Alors parle !

— Non... Pas toi. Tu es le père du petit. Ton intérêt est trop évident.

Le roi perdit patience.

— Mais... ? Naturellement que je suis son père, bon sang !

Je levai une main à l'attention du roi. La mémoire m'était revenue, tant à propos de ma conversation avec la Mort que des légendes sur les dragons que j'avais entendues.

Même si nous avons souvent une piètre opinion de nous-mêmes et des vies que nous menons, à nos yeux dépourvues de beauté et de sens, d'autres êtres, dans ce vaste univers, nous trouvent fascinants.

Leur curiosité tourne volontiers à l'obsession, voire à la jalousie.

— Je crois, Votre Majesté, que Crêtombre entend n'en faire qu'à sa guise.

— De quel droit... ! fulmina Varulus.

— Du droit que confère la puissance ! dis-je, tournant le dos au dragon pour parlementer en son nom. Crêtombre n'est pas un donneur-de-nom au sens où nous l'entendons habituellement. Il existe hors de notre monde. Nos émotions et nos idéaux ne représentent rien pour lui.

J'ignore pourquoi j'avais pris ainsi les rênes du débat. Mais pour sauver Neden, il fallait en finir au plus vite avec les protestations d'autorité et les jérémiades.

Le dragon tendit son cou vers moi : sa gueule aplatie dépassait de beaucoup ma taille. L'œil jaune pâle tourné de mon côté avait le diamètre de ma tête.

— Tu comprends mieux que la plupart des gens, fit-il.

— Nos vies sont bien plus étriquées que nos idéaux. Dans le bref laps de temps dont ils disposent, les mortels passent à côté de beaucoup de choses.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Je voulais accomplir une multitude d'exploits, même contestables, afin de ne pas sombrer dans l'oubli avant mon dernier soupir. A présent, je réalise qu'une telle ambition ne me laissait plus le temps de *vivre*. Si je pouvais passer mes dernières années dans la quiétude et la sérénité, ce serait un accomplissement majeur, un miracle même... J'en mesure maintenant toute la valeur.

— Tu es celui que je choisis.

— Comme si les dés n'étaient pas déjà jetés !

La mort, les dragons... ces forces élémentaires mystérieuses apportaient parfois de la grandeur dans nos existences.

Quand on s'y attendait le moins.

Comme je crois l'avoir dit, à notre modeste échelle, nous ne manquons pas d'intérêt.

— Tout à fait, bien vu, admit le dragon, amusé. Intéressant. Toi, un voleur, un meurtrier, un bourreau d'enfants, un violeur...

Les joues en feu, je jetai un regard à Kyrethe, qui blêmit. Elle ignorait le fin mot de mon histoire.

Observant nos réactions d'un œil perçant, le dragon poursuivit :

— Que tu sois élu pour sauver Neden ne manque pas de sel, J'role. Entre lui et toi, il n'y a aucun lien, ni familial, ni politique.

— Non, reconnus-je.

— Et pourtant, si je t'expliquais qu'il faut renoncer à ton âme éternelle pour le sauver, tu accepterais.

— Oui.

— Evidemment, souffla le dragon, comme si ma réponse confirmait ce qu'il savait déjà.

— J'exige de me sacrifier à sa place ! explosa Varulus.

Si nous continuions à faire ainsi assaut de grandeur d'âme, il serait bientôt trop tard pour l'enfant à l'agonie.

— Je doute que tu fasses le poids contre moi, roi des nains. A supposer que tu réussisses à me vaincre, à quoi cela t'avancerait-il ? Au plus, ton fils a encore une heure à vivre. J'aimerais voir ce voleur satisfaire ma curiosité.

— Pourquoi ? s'indigna Varulus.

— Pourquoi ? répéta Crêtombre. J'role le voleur est prêt à tout pour arracher à la mort un petit garçon qu'il ne connaît pas. J'aimerais connaître le dénouement de l'histoire. Pas toi ?

Crêtombre me fit m'allonger sur le sol. Puis on installa Neden près de moi. Je dus poser la main sur son front avant que le dragon appuie à son tour une de ses énormes pattes griffues sur ma tête.

— J'role, me dit-il, ne t'affole pas : respire doucement. Voilà... Tu es sur le point de découvrir enfin qui tu es.

— Je doute d'y tenir tant que ça..., fis-je d'une petite voix.

Le dragon ricana.

— C'est ce qui vous rend si étranges, vous les humains... Es-tu prêt ?

— Que suis-je censé faire ?

— Mon rôle sera uniquement de te soutenir. Le reste dépend de toi.

— Et si mon fils meurt... ! s'insurgea Varulus.

— Mais que dois-je... ?

La caverne disparut.

CHAPITRE VII

Un paysage désolé se dressait devant moi. Celui de mon adolescence : une terre noire craquelée à perte de vue.

Pas d'arbres, pas d'oiseaux.

Rien.

Un vent sans âme soufflait. Il mourut vite.

Le soleil écrasait tout.

J'eus beau tendre l'oreille, un silence de mort régnait sur les lieux.

Me tournant, j'aperçus le *Breeton* à demi enterré, donnant de la gîte.

Il gisait dans le lit desséché du Serpent. Sans réfléchir, je me dirigeai vers l'épave.

J'appelai Neden en vain. Contournant la coque, j'aperçus une fissure assez grande pour me laisser passer ; je me faufilai dans les soutes.

A travers les brèches, le soleil filtrait, faisant danser la poussière...

J'étais absolument seul. Pourtant, l'angoisse m'étreignait.

Le passé et le présent se télescopiaient dans ma tête.

Alors qu'elle était morte depuis de nombreuses années, je me serais presque attendu à voir resurgir la noble Patriochan.

Soudain, le bateau s'inclina. J'entendis de nouveau l'eau rugir dans les coursives !

Affolé, je jetai des regards fous autour de moi : rien n'avait changé. Le soleil éclairait les entrailles de l'épave.

Je voulus courir, et je m'aperçus qu'une corde m'entravait. Tournant la tête, je vis mon père, en train de se noyer à l'autre bout de la corde ! Apathique, il ne tentait rien pour se sauver. Depuis toujours, il ne savait que paniquer.

Et il allait m'entraîner sous l'eau avec lui !

Il était faible à pleurer ! Le dégoût m'envahit. Cet homme représentait tout ce que je détestais, tout ce que je refusais de devenir.

Si je voulais en réchapper, je n'avais pas le choix : je revins vers lui et lui passai les mains autour du cou.

Et je serrai.

Il était si veule !

Mais une petite voix me souffla : *S'il est tellement plus faible que toi, pourquoi es-tu incapable de le sauver ? Où est passée ta force ?*

Je voulais le chasser de ma vie. Cette pulsion destructrice était puissante.

Pourtant, j'hésitai.

Si j'agissais différemment cette fois, que se passerait-il ?

Mes mains glissèrent de son cou. Je l'attirai à moi. Il pleura et je le tins serré contre ma poitrine, lui offrant le réconfort dont il avait besoin.

Puis il disparut.

Une étrange sérénité m'envahit. Je palpai mon visage à la peau ridée, comme celui de Bevarden, puisque j'étais aussi vieux que lui, maintenant.

Puis je me souvins de Neden.

J'avais fait un pas dans la bonne direction.

Les jambes dans l'eau, je me précipitai vers les ponts supérieurs. Le bateau flottait sur une mer d'étoiles ! La roue à aubes tournait toute seule, propulsant le bâtiment vers une cité à l'éclat aveuglant.

Même avec le vent en poupe, le voyage dura plusieurs heures.

De la mer d'étoiles émergea ma mère, haute de plusieurs centaines de pieds. Je me souvins de son histoire, au royaume des morts, de son besoin de perfection.

Elle pouvait me manipuler, me détruire...

La panique me menaça. Ayant l'impression d'être redevenu un petit garçon, je n'avais plus la force de l'affronter.

Je tournai les talons et fonçai vers la poupe, prêt à me jeter dans le vide pour lui échapper.

Elle avança ; les remous que provoquèrent ses énormes jambes firent tanguer le vaisseau. Des geysers d'étoiles retombèrent sur le pont.

A mon grand soulagement, tout disparut.

Il y avait des épreuves que je ne pourrais pas surmonter, même pour sauver...

... Neden.

Impossible non plus de l'abandonner !

Me retournant, je vis la main de la géante approcher ; elle m'arracha du bateau et me souleva dans les airs.

Ce monstre aux traits sévères ne méritait pas de vivre. *Les choses* que cette femme m'avait faites...

Dans ses yeux, je revis les visages de mes enfants, que j'avais mutilés au couteau...

J'avais voulu être un père digne de ce nom, c'est-à-dire donner à mes fils une éducation dure et sévère, sans rien leur épargner.

Afin qu'ils sachent ce que la vie leur réservait.

Qui étais-je pour juger ma mère ?

La géante rapetissa jusqu'à atteindre ma taille. Nous nous retrouvâmes tous deux sur le pont. Puis elle rajeunit à vue d'œil et redevint un bébé.

Que je berçai dans mes bras.

Dans son enfance, l'avait-on jamais bercée comme je le faisais ?

Elle s'endormit.

Puis elle continua de rapetisser et disparut, s'engouffrant dans mon ventre.

Je sentis en moi une âme assoiffée d'affection.

Neden.

Enfin, la citadelle se dressa devant moi. Le vaisseau accosta sur une plage de sable et je sautai à terre.

J'avais atteint Parlainth.

La forteresse stellaire rayonnait à des lieues à la ronde. Sa puissance et sa magie la faisaient paraître éternelle. Rien ni personne ne pouvait abattre une telle merveille !

Puis je me souvins que j'avais vu la même cité en ruine...

Je passai de grandes portes.

Les rues grouillaient de monde.

Personne ne me prêta attention.

Les gens se côtoyaient sans se voir, aveugles aux beautés qui les entouraient. La peur leur faisait adopter une démarche raide. Le nez levé vers le ciel, ils redoutaient une attaque. Du coin de l'œil, ils surveillaient leurs voisins, guettant un signe de corruption.

Leurs traits avaient la rigidité et la pâleur de masques mortuaires.

Ces cadavres en sursis étaient déjà six pieds sous terre. Et ils le savaient...

Ils étaient prêts à récrire sans cesse leur histoire.

Pour l'éternité.

Devant moi, j'entendis des cris de douleur. Plus j'avancais, plus les gens se voûtaient. Sans doute auraient-ils donné cher pour ne plus rien entendre.

Neden flottait au centre d'une grande place.

Plutôt que d'approcher de lui, tout le monde fit un large détour.

Je pus le rejoindre sans mal.

Lévitant, il avait le corps truffé d'étoiles.

Neden ressemblait à un papillon piqué vif sur du feutre, fleuron d'une belle collection d'entomologiste.

Les étoiles l'éclairaient de l'intérieur, torturant sa chair fragile.

Quand il m'aperçut, il poussa des cris pitoyables.

— J'role, *par pitié, aide-moi !*

Où trouvait-il la force de pleurer et de m'implorer ? En tout cas, sa plainte portait loin. Aussi sourds que les somptueux édifices alentour, les passants se gardèrent bien de réagir.

Epouvanté à l'idée que je puisse passer mon chemin, comme les autres, l'enfant répéta d'une voix plus faible :

— Par pitié, par pitié... J'ai tellement mal !

Je dus abandonner mes illusions.

Quoi qu'ait été mon enfance, il avait déjà autant souffert que moi — sinon plus.

Que faire ? Inutile de compter sur les citadins...

Je tendis la main vers l'enfant. Les étoiles étaient la clef de sa libération. Une chaleur insupportable me fit reculer avant que j'effleure sa peau.

C'était le feu de la douleur, de la trahison, de la déception...

La souffrance de la vie.

J'avais réussi à faire la paix avec mes parents, puis à les serrer sur mon cœur...

Parviendrais-je à étreindre la Douleur ?

— J'role ? Je t'en supplie !

Les elfes du Bois de Sang avaient cherché à se protéger des Horreurs. Ce faisant, ils avaient corrompu leur propre chair.

Les habitants de Parlainth avaient voulu se cacher pour échapper à ces mêmes Horreurs. Ils avaient eu beau changer de plan d'existence, leurs ennemies les avaient retrouvés et massacrés.

J'avais voulu rendre mes fils plus forts que le mal. Ils avaient bel et bien survécu à de terribles épreuves... mais à quel prix ?

Toute ma vie, j'avais fui.

Le monde, les autres, moi-même...

Et qu'avais-je *préservé* ?

De nouveau, je tendis le bras.

Une douleur indicible me parcourut. En un éclair, je fus confronté à toutes les catastrophes : les projets qui tournent court ou mal, les cœurs brisés, les morts inutiles, les mots haineux lancés dans des accès de colère et qu'on regrette pour le reste de ses jours, les impulsions qui mènent au tragique...

Je ne voulais pas toucher la main de Neden.

Ce serait me lier à lui à jamais... Un fâcheux précédent.

S'attacher à ses semblables ? C'était la porte ouverte aux complications de toutes sortes. Comme donner des bâtons au mauvais sort pour se faire battre...

Je voulais retrouver ma chère solitude, ne plus courir de risques...

Comme les sujets d'Alachia ?

Comme les citoyens de Parlainth ?

Comme ma mère ?

Je refermai les doigts sur ceux du prince. Une souffrance inouïe me déchira la poitrine.

Sans réfléchir, je lui pris l'autre main et hurlai comme un fou. Titubant, je le tirai en arrière.

Nos cris durent retentir dans toute la ville.

Enfin, ce fut la délivrance ! Nous tombâmes à la renverse. Tétanisé, je tins Neden serré contre moi.

Autour de nous, les feux de Parlainth semblèrent soufflés par un vent magique. Les remparts tombèrent sous les assauts des Horreurs.

L'immobilité, l'ombre, la solitude... Illusoires sécurités.

Même au bout du monde, la douleur rattrape toujours ses proies.

Sous mes yeux, la ville se désintégra. Des milliers et des milliers d'étoiles tourbillonnèrent et partirent retrouver leur place : dans le ciel.

Les gardiennes de nos destinées.

Je tenais Neden contre mon cœur. Les bras passés autour de ma taille, il respirait doucement.

Nous avions réussi !

Contre la vie et son cortège de souffrances, *nous avions réussi* !

Quand je relevai la tête, j'étais revenu dans l'ancre de Crêtombre.

Neden pleurait dans mes bras.

— Chut, lui dis-je. Regarde plutôt qui est là...

— Père ! s'écria-t-il.

Il se pendit à son cou.

Varulus l'étreignit de toutes ses forces.

Tant d'amour...

Kyrethe s'agenouilla près de moi.

— Tu hurlais, J'role... Ça va ?

J'avais le vertige.

Mon estomac criait famine.

J'étais mal dans ma peau.

Bref... j'étais vivant.

— Oui, répondis-je. Aussi curieux que ça paraisse, ça va. Je crois.

CHAPITRE VIII

Une fois les effusions terminées, Neden raconta au roi son aventure dans la jungle et mes efforts pour l'arracher à ces ravisseurs. Sans être vraiment convaincu, Varulus me laissa libre. Puis il réprimanda Crêtombre de s'être acoquiné avec un monstre comme Mordom.

Le dragon prêta une attention courtoise à son discours.

Ensuite, le roi nous proposa de nous emmener au nord à bord de son bateau. Nous acceptâmes avec gratitude.

Tandis que nous attendions pour embarquer, Crêtombre me souffla :

— Merci, J'role.

— De quoi ? Ce serait plutôt à moi de t'exprimer ma reconnaissance ! Tu m'as offert une chance de... d'achever certaines tâches.

— Mais en prenant autant de risques, tu m'as permis d'en apprendre davantage sur les humains.

Il semblait déprimé. Parfois, les dragons devaient se sentir bien seuls.

— Qu'ai-je donc tant *risqué* ?

— Même si tu revivais tes souvenirs, tu étais projeté dans l'esprit de Neden. Si tu ne t'en étais pas libéré, tu serais resté prisonnier de ses pensées. Ton

corps aurait végété longtemps dans un coma irréversible. Sauver Neden était le seul moyen de *te* sauver. En d'autres termes, vos sorts étaient liés.

Je soupirai.

Quelle étrange idée.

— J'role, j'étais dans *ton* esprit. A présent, je sais tout de toi. Et je suis curieux : après ce qui t'est arrivé... voudrais-tu revoir ta famille ?

Le dragon avait adopté un timbre de voix moins grave... presque humain.

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Que dirais-je aux miens ? Mes fils ne savent rien de moi.

— Peut-être devrais-tu combler cette lacune.

— Dans la vie, j'ai affronté bien des dangers, Crêtombre. Tu le sais, si ce que tu dis est vrai ! Mais me rapprocher de ma famille...

— La vérité doit être connue.

— Parfois. Pas toujours.

— Oh, elle est rarement agréable à dire et à entendre. Mais ça soulage.

— C'est au-dessus de mes forces.

— Et si je t'aidais ?

— Comment ?

— Si j'écrivais une lettre à tes fils ? Si je te présentais à eux sans concession ni parti pris ?

— Tu ferais ça ?

— Je serais curieux de voir quelle tournure prendrait l'affaire...

— Très bien.

Avec les nains, nous revînmes chez moi. En route, je repensai aux propos de Crêtombre sur la vérité. Etait-elle toujours bonne à dire ?

Je décidai de révéler à Kyrethe que j'avais tenté d'abuser d'elle.

J'avais dissimulé beaucoup de choses à Releana. Mes mensonges avaient fini par m'éloigner à tout jamais d'elle. Je n'avais pas l'intention de refaire deux fois les mêmes erreurs. Pas question que je

passe mon temps à craindre que Kyrethe voie clair dans mon jeu et soupçonne l'existence du monstre tapi en moi.

Désormais, je communiquerais *tous* les éléments à ma compagne, afin qu'elle juge en connaissance de cause.

Quand j'eus fini, elle s'écria !

— Pourquoi me racontes-tu ça ?

— Parce que je t'aime. Je veux que tu saches qui je suis. Je refuse de me dire un jour que je t'ai trompée sur mon compte.

Sans m'éviter, elle se montra plutôt distante pendant le reste du voyage. A notre arrivée, elle me fit part de ses intentions : reprendre contact avec le monde extérieur, avant de venir vivre avec moi.

Je ne m'attends pas à la revoir.

Pourtant, je suis content de mon sort.

L'amour que nous avons partagé sur l'île était sincère et authentique.

Je ne jouerais plus les vieux ermites revenus de tout.

A présent, je compte m'installer à Throal, dans la demeure que le roi Varulus m'a gracieusement offerte.

Ta présence, Samael, me comble. C'est tout ce que je pouvais encore souhaiter.

Sans doute voulais-tu entendre mon histoire.

A mon avis, le besoin de communiquer est consubstantiel à l'homme.

ÉPILOGUE

J'role s'interrompit. Son angoisse était évidente. Mais que redoutait-il ? Samael n'aurait su le dire. Avait-il peur d'un rejet définitif ?

Durant des jours, tandis que son père lui contait ses aventures, le jeune homme était resté sur ses gardes. Il ne tenait pas à lui faciliter les choses.

De sa voix inlassable, J'role avait combattu et nié le silence. Quand il racontait quelque anecdote, il s'animait tant ! En exposant ses convictions, il vibrait littéralement. Ce n'était plus le même homme...

S'il s'était fait troubadour, et non voleur, quel succès il eût remporté !

Samael avait le rôle confortable du juge. Pourtant, il ne voulait prononcer de verdict sur rien.

Son histoire achevée, le vieil homme regardait un mur. Il avait dit tout ce qu'il avait à dire. La balle n'était plus dans son camp.

Posant son épée sur le sol, Samael se leva et vint s'agenouiller près de lui pour serrer ses vieilles mains dans les siennes.

— Je t'ai haï si longtemps pour nous avoir abandonnés...

— Oui. C'est normal...

— Je suis navré que tu aies eu une vie si dure.

— Et je suis désolé de t'avoir infligé mes états d'âme.

Samael lui fit un petit sourire triste.

Après un silence, il reprit :

— J'aimerais que tu tisses enfin des liens avec nous. En tout cas, je voudrais *apprendre* à mimer avec toi.

— Et moi, avec toi. Je crois que jouer les monte-en-l'air est bon pour les jeunes gens désabusés, pas pour de vieux bouffons comme moi. Mais j'ai toujours adoré raconter des histoires. Toi qui es un adepte troubadour, tu pourrais m'enseigner les arcanes de ton art !

— C'est une bonne idée..., sourit Samael.

— Je veux tout apprendre ! Je désire devenir aussi un adepte troubadour !

Samael ouvrit la bouche pour lui rappeler son âge. N'était-il pas temps pour lui de tirer sa révérence ? Puis il se souvint du sort réservé à son père, au Royaume des Morts : récrire son histoire *ad nauseam*.

Quel meilleur moyen de s'y préparer et de se perfectionner que de devenir un conteur professionnel ?

Samael enseigna la magie des mots à son père. Puis tous deux s'établirent à Throal, où ils devinrent célèbres grâce aux légendes qu'ils mettaient si brillamment en scène devant leur public.

Bientôt, leur renommée n'eut plus de bornes. Les soirs où ils ne régalaient pas la cour du roi Varulus et du prince Neden de leurs saynètes, de leurs mélodrames ou de leurs pantomimes se firent de plus en plus rares.

J'role et Releana se retrouvèrent. Le premier malaise passé, ils devinrent de bons amis, partageant une affection sincère que seules les épreuves communes peuvent générer.

Avec le temps, Torran se laissa amadouer et approcha son père.

Le retour de Kyrethe fut l'événement le plus joyeux de la vie de J'role.

Hésitante, la Theranne se laissa d'abord courtiser.

Le troubadour était-il vraiment l'homme de sa vie ?

Dès que J'role eut gagné sa confiance, ils se marièrent et vécurent intensément chaque minute de l'automne de leur existence.

On avait rarement vu couple si haut en couleur et si dynamique !

Parfois, J'role songeait aux tablettes vierges qui l'attendaient au Royaume des Morts. Penser qu'il pourrait répéter jusqu'à la fin des temps combien il aimait Kyrethe le comblait d'aise.

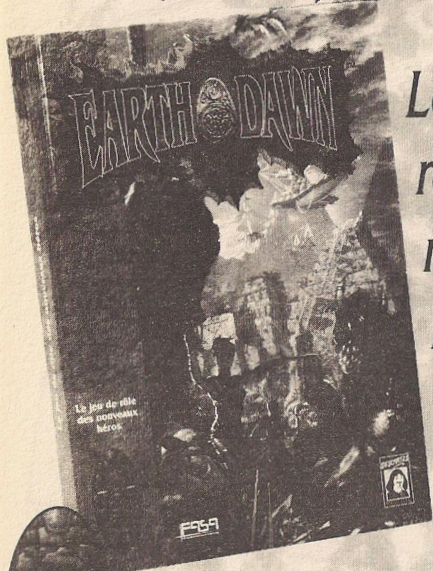
Désormais, il accueillait la vie à bras ouverts, faisant siennes la douleur et la joie.

Quand il expira, il retrouva la Mort, qui lui offrit un grand bureau.

Depuis, au sein des colossales archives du monde, J'role finit toujours son récit par les mêmes mots :

« ... ET IL APPRIT À ÉCRIRE SON HISTOIRE. »

VIVEZ DE MERVEILLEUSES AVENTURES DANS L'UNIVERS LÉGENDAIRE DE



*Le jeu de
rôle des
nouveaux
héros*

JEUX DESCARTES

**1, rue du Colonel Pierre Avia
75503 Paris cedex 15**

Disponible en boutiques de jeux.



© 1997 Fasa Corporation. Tous droits réservés. Marque utilisée par Jeux Descartes avec l'autorisation de Fasa.

EN ROUTE VERS L'AVENTURE !

POUR NE RIEN RATER
DE L'UNIVERS TRÉPIDANT
DES JEUX DE RÔLE



- Aides de jeu
- Scénarios
- Nouveautés
- Conseils
- Panorama ludique international
- Tout, quoi!

TOUS LES MOIS en kiosque. 32F.

Dragon[®]

M A G A Z I N E

Bulletin d'abonnement

Tous les deux mois
vous découvrirez des reportages
vous présentant des univers imaginaires
comme s'ils étaient réels ...

À renvoyer à DRAGON[®] Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy

BULLETIN D'ABONNEMENT (à remplir en majuscules)

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Je m'abonne à DRAGON[®] Magazine pour un an (6 numéros) au prix de :

- ☐ 175 FF seulement (au lieu de 210 FF au numéro) pour la France métropolitaine.
- ☐ 200 FF pour l'Europe (par mandat international uniquement)
- ☐ 250 FF pour le reste du monde (par mandat international uniquement)

Je joins mon chèque au bulletin d'abonnement et j'envoie le tout à
DRAGON[®] Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy

LISTE des MAGASINS PARTENAIRES

PASSION Jeux de Rôles

FRANCE

13 - BOUCHES DU RHÔNE CRAZY ORQUE SALOON

11 rue Jean Roque, 13001 Marseille
Tel: 91 33 14 48

LE DRAGON D'IVOIRE

64 rue Saint-Suffren, 13006 Marseille
Tel: 91 37 56 66

21 - CÔTE D'OR EXCALIBUR

44 rue Jeannin, 21000 Dijon
Tel: 80 65 82 99

25 - DOUBS CADOQUAI

7 quai de Strasbourg, 25000 Besançon
Tel: 81 81 32 11

31 - HAUTE GARONNE JEUX DU MONDE

Centre commercial Saint-georges, 31000 Toulouse
Tel: 61 23 73 88

33 - GIRONDE LE TEMPLE DU JEU

62 rue du pas Saint-Georges, 33000 Bordeaux
Tel: 56 44 61 22

34 - HÉRAULT EXCALIBUR

8 rue Cauzit, 34000 Montpellier
Tel: 67 60 81 33

LIBRAIRIE DES JOURS MEILLEURS

8 promenade Jean Baptiste Marty, 34200 Sète
Tel: 67 74 86 99

35 - ILLE-ET-VILAINE L'AMUSANCE

Centre commercial des Trois Soleils,
35000 Rennes
Tel: 99 31 09 97

38 - ISÈRE EXCALIBUR

18 rue Champollion, 38000 Grenoble
Tel: 76 63 16 41

44 - LOIRE-ATLANTIQUE BROCÉLIANDE

2 rue J.-J. Rousseau, 44000 Nantes
Tel: 40 48 16 94

51 - MARNE EXCALIBUR

9 rue Salin, 51100 Reims
Tel: 26 77 91 10

54 - MEURTHE-ET-MOSELLE EXCALIBUR

35 rue de la commanderie, 54000 Nancy
Tel: 83 40 07 44

57 - MOSELLE LES FLÉAUX D'ASGARD

2 rue Saint-Marcel, 57000 Metz
Tel: 87 30 24 25

59 - NORD

ROCAMBOLE

41 rue de la Clé, 59800 Lille
Tel: 20 55 67 01

67 - BAS-RHIN PHILIBERT

12 rue de la Grange, 67000 Strasbourg
Tel: 88 32 65 35

69 - RHÔNE

LE TEMPLE DU JEU

268 rue de Créqui, 69007 Lyon
Tel: 72 73 13 26

74 - HAUTE-SAVOIE VIRUS

13 rue Filaterie, 74000 Annecy
Tel: 50 51 71 00

75 - PARIS

TEMPS LIBRE

22 rue de Sévigné, 75004 Paris
Tel: (1) 42 74 06 31

GAMES IN BLUE

24 rue Monge, 75005 Paris
Tel: (1) 43 25 96 73

76 - SEINE MARITIME

LE DÉ D'YS

160 rue Eau de Robec, 76000 Rouen
Tel: 35 15 47 46

86 - VIENNE

LE DÉ À TROIS FACES

35 rue Grimaud, 86000 Poitiers
Tel: 49 41 52 10

87 - HAUTE-VIENNE

LA LUNE NOIRE

3 rue de la boucherie, 87000 Limoges
Tel: 55 34 54 23

94 - VAL-DE-MARNE

L'ECLÉCTIQUE

Galerie Saint-Hilaire
94210 La Varenne Saint-Hilaire
Tel: (1) 42 83 52 23

EUROPE

SUISSE

AU VIEUX PARIS

1 rue de la Servette, Genève 1201
Tel: 41 22 734 25 76

DELIRIUM LUDENS

Rüschli 17/CP 677, CH 25 02 Bienne
Tel: 41 32 236 760

BELGIQUE

CHAOS

Galerie Gerardrie, 4000 Liège
Tel: 32 41 212 920

Les Magasins PASSION Jeux de Rôles
sont des spécialistes des jeux de rôles,
des jeux de plateau et des wargames,
demandez-leur le catalogue.

*Achevé d'imprimer en mai 1997
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

**FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tel: 01.44.16.05.00**

**Dépôt légal : juin 1997
Imprimé en Angleterre**

*Si le Monde mérite une seconde chance,
affronte les Horreurs
et deviens une légende.*

Samael et Torran : ainsi la boucle était bouclée ! Trahi par ma mère, mal aimé par mon père, j'étais à mon tour devenu votre tortionnaire. Mes chers fils, comme il serait facile de prétendre vous avoir meurtris pour votre bien. Et combien ce serait faux ! En réalité, j'ai toujours agi égoïstement, même après mon premier trépas, quand j'étais prisonnier du Royaume des Ténèbres. C'est pourtant là que j'ai compris le sens du mot "amour". Plutôt étrange, ne trouvez-vous pas, pour J'role le Maudit, un homme que la mort en personne n'aura pas pu retenir ?

ISBN 2-265-06249-9



9 782265 062498

INÉDIT

FASA
CORPORATION

42 F.F.